

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark brown color, framing the central text.

Hors contrôle

PJ Herault

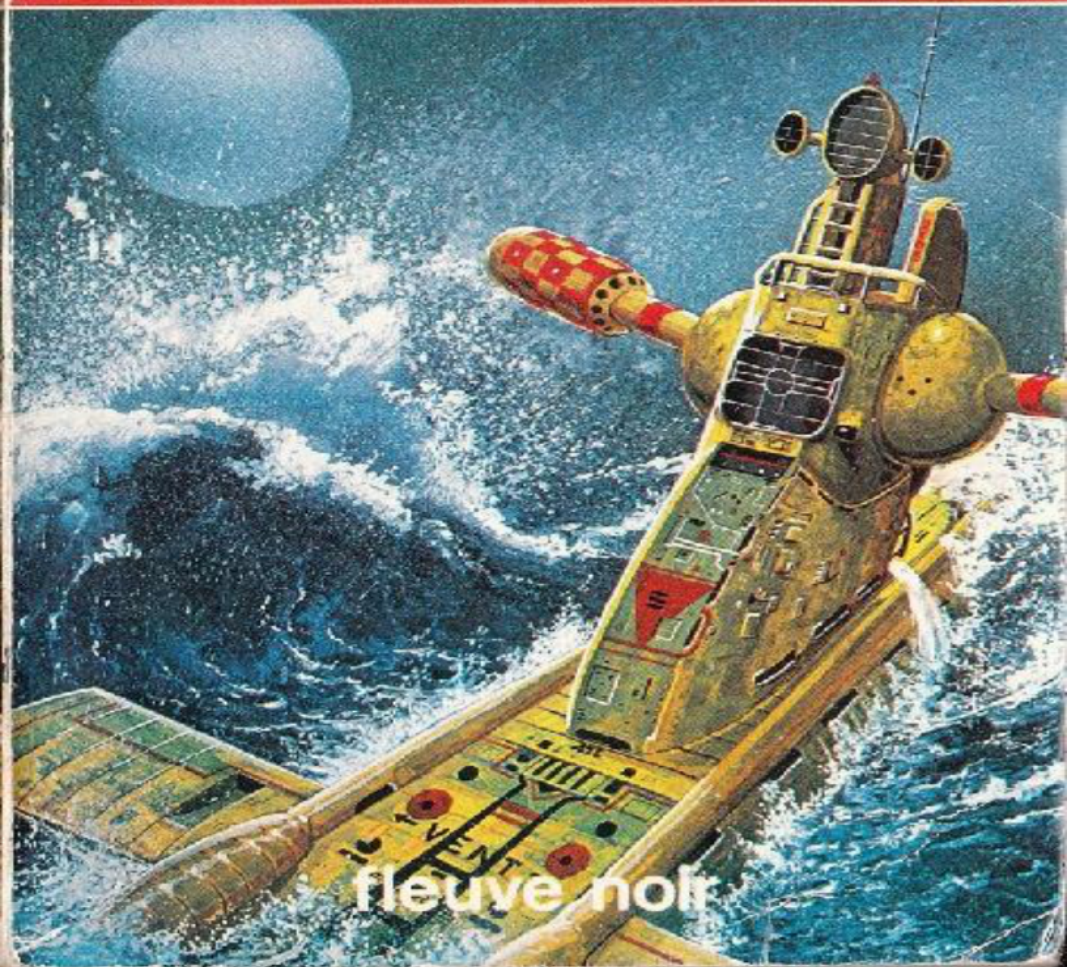
VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

ANTICIPATION

P.-J. HERAULT

HORS CONTRÔLE



fleuve noir

P.- J. HÉRAULT

HORS CONTRÔLE

COLLECTION
« ANTICIPATION »

ÉDITIONS FLEUVE NOIR
6, Rue Garancière - PARIS-Ve

À mon binôme, Francis, à la mémoire des équations défunes...

P. - J. H.

FICHE D'IDENTIFICATION PLANÉTAIRE

0/48/5BH/23

(Extraits de documents Loys)

Origine : Division centrale de navigation intergalactique. Ordinateur du Type HI n° 20314

Destinataires :

- Tout chef de bord d'unité intergalactique,
- Tour chef de base-relais et adjoint,
- Tout chef de base et adjoint,
- Division d'administration des bases-relais et bases des zones lointaines.

Planète : OMA 4, du second système Omaru, comprenant 11 planètes.

Type : Bleu.

Implantation : Une base-relais située actuellement dans le massif montagneux du pôle sud (Voir mise à jour).

Direction : Un chef de base-relais, officier supérieur Loy, remplacé par un humain originaire d'une planète non-répertoriée : Terre. (Voir mise à jour).

Administration : Gérée par un ordinateur-cerveau analytique H 20314, dédoublé par un modèle JI 20118 à composants multiples.

Mise à jour

Plusieurs millénaires après la disparition imprévisible des Loys, un humain a pris le contrôle de la base-relais, l'année 4515, à la suite d'une manœuvre d'interruption d'activité d'urgence de l'ordinateur, non prévue dans les programmations. L'homme, appelé Cal, s'est fait donner par injection hypno-mémorielle les connaissances de chef de base-relais adjoint, pilote intergalactique, technicien supérieur en

électronique avancée.

Sous hypnose il a raconté comment il est arrivé sur OMA 4. Originaire du système dit solaire, Cal habitait la planète Terre. Celle-ci avait essaimé une colonie sur une planète proche : Mars. Mars étant exploité par Terre, ses colons ont fini par se révolter contre le pouvoir central. Il semble que les politiciens terriens l'ont mal accepté et ont refusé l'indépendance. Un politicien aurait alors opéré un lancement de fusées à fission totale, sans l'assistance des techniciens. Ainsi les systèmes de rappel et d'auto-destruction n'auraient pas été branchés ! Le but du lancement était d'impressionner les colons de Mars. Ceux-ci, plus en avance que ne le croyaient les Terriens et ayant également des fusées à fission, les ont lancées à leur tour. Dès lors la double catastrophe était inévitable...

Cal, en hibernation dans une clinique pour une opération bénigne, a été sauvé par un ami, Giuse, qui l'a placé dans le seul moyen de transport encore disponible, ce que les Terriens appelaient une capsule pénitentiaire automatique destinée à la déportation des condamnés à vie. Giuse a eu le temps de placer dans la capsule de son ami et dans celle qu'il a préparée pour lui des caisses de microfilms retraçant l'histoire de cette civilisation terrienne.

À la suite des manœuvres de départ, les deux engins ont peu à peu été séparés dans l'espace et Cal a fini par se poser sur OMA 4. Démuni de tout, il a commencé à se fondre dans la population de l'époque, à l'âge tribal, et a fait progresser l'évolution, contrairement à la méthode Loye qui se refuse toute intervention, amenant ainsi : l'écriture phonétique, le calcul rudimentaire, la navigation à voile sur les mers et les sols grâce à la roue etc.

Ayant découvert, soupçonné plutôt l'existence d'une base, il a su, seul, y pénétrer et en prendre le commandement, après avoir été instruit de certains rudiments comme le sollicitait son niveau d'évolution. Son attitude ne présentant aucun danger pour les Loys du fait de la disparition de ceux-ci, et aucun programme n'ayant jamais imaginé un cas de ce genre, il n'a fait l'objet d'aucune mesure de la part de l'ordinateur de la base qui s'est mis à son service.

Décalé dans le temps et ne pouvant regagner sa planète d'origine par ailleurs probablement détruite, le Terrien a décidé de rester sur OMA 4 que la population locale appelait Vaha. Et ceci afin de guider son évolution, selon un mode terrien, lui évitant les erreurs commises sur Terre.

L'humain Cal semble très attaché aux indigènes Vahussis qui sont pacifiques, et individualistes. Les caractéristiques de la race du continent 1 se sont affirmées au fil des siècles : grande taille, entre 1,80 m et 2,15 m, minceur, cheveux très blonds presque blancs, teint légèrement cuivré.

Après s'être fait hiberner en laissant à l'ordinateur-cerveau de la base-relais un profil d'évolution-type à surveiller, Cal a dû être réveillé à la suite d'une divergence occasionnée par un fanatisme religieux qui conduisait la nation Vahussie à se suicider. Intervenant à cette époque, il a rétabli la ligne qu'il désirait et s'est fait hiberner de nouveau.

Entre-temps, il s'était marié à une Vahussie dont il avait eu deux enfants, créant ainsi une souche terrienne sur cette planète.

Il devait être réveillé une seconde fois à la suite d'une menace grave contre OMA 4 causée par une patrouille de vieilles fusées de combat, Loyes, devenues folles. Refusant les conseils d'abandon de l'ordinateur, il leur a livré combat, réussissant à les vaincre en mettant en défaut leurs programmes « logiques », fait sans précédent d'après les archives.

La surveillance galactique ayant cessé depuis plusieurs siècles, une planète errante n'a pu être décelée que trop tard pour prévoir que sa trajectoire percutait OMA 4. Refusant une nouvelle fois d'abandonner les Vahussis à leur sort, l'humain Cal a tenté et réussi à dévier la trajectoire et capturer la planète folle pour la placer en orbite autour du soleil Omaru.

Pendant cette lutte, un engin a été découvert sur une planète du système. Il s'agissait de celui qui emmenait son ami de Terre, Giuse, dont le mécanisme de réanimation n'avait pas fonctionné. L'ordinateur-cerveau de la base-relais a pu sauver Giuse.

À la fin de ce séjour, Cal s'est fait donner des banques de connaissances supplémentaires : « Cybernéticien supérieur, médecine supérieure, physicien supérieur », et il a fait donner à son ami celles des « connaissances générales de la base, qui comprend l'usage de la langue Loye et des notions de technique, chef de base adjoint, pilote intergalactique, physicien supérieur, technicien en électronique avancée, chimiste supérieur » et enfin la petite banque de « combat à mains nues », synthèse des anciennes techniques terriennes du « Judo, Karaté, Kung-fu ».

Approches d'OMA 4 : Sans difficulté particulière. Un soleil, Omaru, puissant et assez jeune de rayonnements au sol A5. Micro-satellites de navigation autour d'Omaru, en orbite 68 et autour d'OMA 4.

Satellite naturel : Un seul, petit et éloigné. Sans intérêt stratégique, non inventorié à fond.

Description d'OMA 4 : Planète habitée par une race humaine.

— Noyau central assez chaud, relativement léger pour la masse planétaire d'où une pesanteur de 0,96 (Réf. universelle).

— Deux pôles dont un magnétique, type HU 446.

Dimensions :

- Planète de type pré-gigantisme.
- Rayon 12 934,326 km.
- Sols émergés 27/100.

Air : Respirable sans précaution par un organisme humain. Un peu pauvre en gaz carbonique et assez riche en oxygène. Peu de trace de xénon, les autres gaz rares sont en proportions habituelles.

Révolution diurne moyenne : 30 heures 17 mn 150/1000.

Année : 408 à 410 jours, mois de 34 jours.

Saisons : Variables suivant la longitude avec des différences importantes. En zones froides et tempérées nord : hiver rigoureux, été chaud ; en zone tropicale et sub-tropicale : hiver tiède été torride. En zone tempérée moyenne, nord et sud : une saison principale d'été, un hiver assez court, saisons intermédiaires d'automne et de printemps assez rapides.

Sols émergés : Trois continents, un archipel important, deux pôles à calottes glaciaires, quelques îles disséminées sur les océans.

1° Continent : Entre la zone sub-tropicale nord et l'extrémité de la zone tempérée nord. 13 500 km d'Est en Ouest, 9300 km du Nord au Sud. Climats variés (Occupé par les Vahussis).

2° Continent : Pandria. Entre la zone sub-tropicale nord et le nord de la zone tempérée sud. 10 800 km d'est en ouest, 11300 km du nord au sud. Climats chauds et secs à l'intérieur. (Occupé par une race rude, aux cheveux noirs).

3° Continent : Gol : De part et d'autre de l'équateur de la zone tempérée nord à la zone tempérée sud. 9000 km d'est en ouest, 18200 km du nord au sud. Climats variés. (Occupé par une race cruelle aux cheveux roux).

Archipel : Plusieurs centaines d'îles par chapelets. Taille : de quelques centaines de mètres de diamètre, à 1900 km.

Îles : Quelques-unes importantes sur les océans, d'autres le long des côtes mesurant 120 km de diamètre.

Pôles : Plateaux continentaux d'altitude moyenne 1400 m au sud, 1700 m au nord.

Implantation : Base-relais située d'abord dans une chaîne de montagnes du premier continent, puis transférée récemment au pôle sud (Voir la mise à jour).

Moyens de la base-relais : Equipement de surveillance galactique, indépendance technologique complète, usines générales automatisées, toutes productions, ateliers de cybernétique humanoïde ; banques mémorielles de l'entière connaissance technologique Loye.

Mission actuelle : Sans. (Sous les ordres de l'humain Cal), la B.R. poursuit une surveillance galactique passive, l'effort principal étant orienté sur la population du 1^o Continent pour en vérifier la concordance avec un profil-type donné en référence : protection de l'évolution de la race Vahussie et approches de la connaissance.

Annexe (Division des études de formes de vie)

Population indigène : Implantée sur les trois continents, et le grand archipel.

— Différences de tailles et de poids relativement faibles selon les trois races correspondant aux trois continents. Pigmentation de la peau semblable en gros.

— Principale différence : la teinte des cheveux, blond-blanc sur le premier, noir sur le second, roux sur le troisième.

— Le grand archipel présente un curieux mélange des trois races donnant lieu à l'apparition d'une race hybride d'une teinte de cheveux difficilement définissable, pouvant s'apparenter à ce que les Terriens appelaient châtain. Cette caractéristique semble définitive et s'affirmer depuis un millénaire. Les caractéristiques de personnalité semblent se fondre avec une atténuation des pics, cruauté, dureté, indifférence, pour former une ligne plus harmonieuse.

Caractéristiques raciales de l'humain CAL (DEFV)

— Taille 1,85 m pour 80 kg. Bien proportionné, yeux vert clair, cheveux blond foncé. Pas de beauté à proprement parler mais un visage intéressant, ce que les Terriens appellent charme.

Humain GIUSE :

— Taille 1,83 m pour 82 kg, assez trapu, yeux marron foncé, cheveux châtain clair. Expression du visage dominée par une impression de bonté, ce que les humains appellent gentillesse.

CHAPITRE PREMIER

Dans le noir, seul le point rouge d'un voyant lumineux permet, à la longue, de deviner vaguement les contours de la pièce. Peu de chose d'ailleurs : des cadrans sur les murs et des quantités de fils dont la plupart pendent jusqu'au sol.

Pourtant là, dans le coin, il doit y avoir une couchette ou quelque chose d'approchant. Une forme est allongée, secouée parfois de légers soubresauts. Leur rythme s'accélère peu à peu, au fil des heures.

Un gémissement maintenant...



C'est finalement une impression de malaise qui tire Cal de son sommeil hibernateur. Il ouvre les yeux et se redresse sur un coude, se passant la main gauche devant le visage d'un mouvement inquiet.

Son regard accroche le voyant rouge et son cerveau, comme libéré, se remet soudain à fonctionner. Aussitôt la question, confuse jusqu'ici, se formule sur ses lèvres. « Que se passe-t-il ? Voyons, il devrait y avoir un robot-boule pour veiller sur lui. Ne serait-ce que pour lui donner un verre de ce produit infâme qu'il avale à chaque fois pour hâter le processus mental. »

Son esprit fait instinctivement un retour en arrière et il retrouve brusquement cette terrible impression de catastrophe de sa première arrivée sur Vaha, dans la capsule pénitentiaire. Cette solitude...

Le cœur cognant comme un fou, il bascule les jambes pour s'asseoir sur le bord de la couchette. La sensation du sol sous la plante des pieds lui fait reprendre contact avec la réalité. Aussitôt la vieille habitude du monologue revient. Il se met à marmonner tout seul d'une voix à peine distincte. Ça l'a toujours aidé à réfléchir.

« Du calme, mon vieux, tu paniques comme une minette ! D'accord, ce réveil est anormal mais il doit y avoir une explication... La base

détruite ? Non, pas possible ; puisque je suis réveillé, c'est que le processus de sortie d'hibernation a été branché et qu'il y a encore de l'énergie. Bon, le mieux c'est d'aller voir si Giuse est réveillé lui aussi. »

Ses yeux sont maintenant accoutumés à cette pauvre lumière et il se lève, le plan de la pièce déjà dans la tête. Les mains en avant, il avance lentement vers la porte qui doit coulisser à son approche...

Rien du tout, oui !

Cette fois, une petite sonnette d'alarme se met à vibrer dans sa tête. Il y a vraiment quelque chose qui cloche. Il fait glisser la main le long de la cloison de droite et trouve le bouton de secours qu'il presse.

Il sent la porte s'effacer. Voilà le couloir du laboratoire. La cellule de réanimation de Giuse doit se trouver à gauche. Cette sacrée lumière rouge n'éclaire évidemment pas jusqu'ici et il avance dans un noir d'encre. Son humeur s'en ressent. Une sourde colère commence à l'envahir. Sans robot-boule il n'a pas pu appeler HI, l'ordinateur de la base et, à dire vrai, son véritable chef ! Mais au fond ici il y a peut-être un capteur mural ?

— Dis donc HI, tu m'entends ? demande-t-il à voix haute.

Quelques secondes s'écoulent et un grésillement se fait entendre au fond du couloir, qui fait un coude s'il s'en souvient bien. Il se tourne... enfin ça bouge !

Voilà la lueur bleutée caractéristique des robots-boules. Effectivement une boule apparaît, flottant à 1,50 m du sol, masse d'énergie contrôlée par le grand ordinateur-cerveau de la base qui s'en sert pour exécuter ses ordres, entretenir la totalité des aménagements. Finalement, les boules sont ses mains et ses doigts.

Soudain tout se précipite. À peine la boule a-t-elle apparu là-bas, qu'un trait d'énergie pure en jaillit, flèche mortelle qui se dirige droit vers Cal !

Pétrifié, il n'a pas le temps de réagir. Son cerveau n'a pas compris. Les robots sont les serviteurs de la base. Ils sont en contact permanent, tous, avec HI qui ne les laisserait jamais faire du mal à un humain puisque sa fonction même est de protéger ceux-ci.

Une seconde s'écoule avant que le Terrien ne s'aperçoive que le robot-boule l'a manqué. Et le fait est déjà tellement stupéfiant ! Mathématiquement, techniquement, il devait être touché. Ou alors il n'était pas visé... oui, c'est sûrement cela.

Il se détourne brutalement pour voir le danger qui le menace lorsqu'il sent une brûlure violente à l'épaule gauche. Une nouvelle décharge l'a frôlé ! Bon sang ! Le robot veut le tuer !

Au moment où cette évidence s'impose vraiment à son esprit, il est libéré de cette paralysie et retrouve ses réflexes de combattants. Il bondit sur le côté et s'enfuit sans se préoccuper de l'obscurité.

Dans sa mémoire, le plan du couloir vient de s'imprimer. Il doit tourner à droite maintenant.

Cal fait des bonds d'un côté à l'autre, évitant, par chance, les décharges d'énergie que lui envoie le robot. Celui-ci n'a pas bougé. Il doit être immobile pour pouvoir lâcher ces décharges, ce qui l'oblige à s'arrêter à chaque fois, si bien qu'il n'a pas pu reprendre de terrain au Terrien.

Le coude... Il fait totalement noir ici, sans la luminosité du robot. Au moment où il se met à l'abri Cal se souvient qu'il y a, tout de suite à droite, une vaste pièce qu'il avait eu l'intention d'utiliser avant de changer d'avis. Il laisse traîner une main sur la paroi du couloir et ses doigts trouvent immédiatement le bouton d'ouverture d'urgence de la porte magnétique. Un déplacement d'air et une odeur de renfermé... elle doit être ouverte. Les mains tendues, en aveugle, il pénètre dans la pièce et cherche l'autre bouton pour fermer de l'intérieur.

Le voilà ! Ses mains sentent la cloison se refermer au moment où la lueur annonçant l'arrivée du robot-boule apparaît. Juste ! « Je suis à l'abri, mais pour combien de temps ? »

De l'autre côté de la porte, il entend le grésillement du robot qui s'est arrêté. S'il essaie de faire fondre la porte, le système de défense automatique va s'enclencher et la porte sera protégée d'un « mur » magnétique. Le Terrien s'écarte et réfléchit. Voyons, est-ce qu'il y a une autre ouverture ici ?

Désespérément il fait appel à ses souvenirs... Non, pas de porte, cette fois il en est sûr... ah, si au moins il y voyait clair... il... mais il y a un ascenseur ! Il revoit l'accès dans un coin...

Longeant un mur, il fait le tour de la pièce. Voilà la rainure... Il avance la main et sent la cloison glisser, ça marche ! Sans hésiter il pénètre, sachant qu'un plancher d'énergie pure vient de se former sous ses pieds dans le puits, profond de centaines de mètres.

Réfléchir, d'abord réfléchir ! La première chose à faire est d'assurer sa survie immédiate, après il prendra le temps de comprendre et de s'organiser. La solution est là, claire dans son esprit. Il trace une ligne descendante le long de la paroi de gauche pour ordonner à la machine de se mettre en marche vers le bas, et laisse traîner l'autre main comptant les paliers au passage.

Au huitième, il stoppe l'ascenseur d'une légère pression du doigt contre la paroi de gauche et la cloison s'ouvre devant lui, il le devine à l'odeur qui atteint ses narines.

S'il ne s'est pas trompé, il doit se trouver dans le hall de stockage des objets d'époque. C'est là qu'il fait entreposer les objets qu'il ramène, à titre d'échantillons, de chacune de ses sorties. Une sorte de musée. Il doit y avoir là ce qu'il a rapporté notamment du dernier voyage. Oui, seulement le hall est immense. S'il se perd dans le noir,

jamais il ne retrouvera l'ascenseur... Si, il n'y aura qu'à suivre les murs ! Ce sera long mais ça doit marcher.

Il respire un grand coup, écoute, puis commence à avancer prudemment, en aveugle.

Après une cinquantaine de pas, il se heurte brutalement à quelque chose. Il lui a semblé que le bruit était énorme dans le silence... il s'arrête puis ses mains, entreprennent d'identifier l'objet... Il lui faut presque une minute pour reconnaître un char à voile ! Il a un rire nerveux, silencieux.

Il va le contourner quand il se souvient de quelque chose. Grimant à bord, il se glisse vers la petite cabine.

Une luminosité... Voilà un robot-boule ! Cal s'écrase au fond du char, puis avance avec précaution à l'intérieur de la cabine pour se mettre hors de vue. Par un interstice entre deux planches qui ont séché, il jette un œil dans le hall.

Ils sont deux ! Fouillant les recoins, ils avancent inexorablement par ici. Vont-ils monter à bord ?

Les lumières se rapprochent et il commence à distinguer ce qui l'entoure. Il va détourner les yeux quand son cœur fait un bond. Voilà ce qu'il était venu chercher... un vieux briquet à pierre, cadeau de Toug il y a... au fait combien de temps ? Il avance la main et prend l'objet et le petit sac qui contenait autrefois la mousse à allumer.

Les grésillements sont plus proches maintenant...

Que faire ? Son regard tombe, par l'ouverture de la cabine sur une sorte de grand filet de pêche, au-delà du char... Aussitôt l'idée germe dans son esprit. Folle, mais quoi d'autre !

Ça va être une question de secondes. Jetant un regard à l'extérieur, il aperçoit les robots à une trentaine de mètres avançant en zigzag. Il songe que s'il ne se décide pas tout de suite il ne pourra plus trouver le courage d'y aller.

À tâtons, il rampe le long du plancher et se laisse glisser hors du char. Il repère un chemin qui le masquera et démarre.

On dirait que les grésillements sont plus proches, soudain... Cal a un instant de panique et se force à respirer calmement, la bouche grande ouverte pour éviter de faire du bruit. Quelle chance de n'avoir pas de bottes. Dans la combinaison, ses pieds ne font pas un bruit sur le sol.

Le filet... il contient bien du métal ! Le coup de veine.

Le Terrien le saisit doucement, sépare les extrémités. Il n'y a plus qu'à attendre. Pourvu seulement que les robots continuent à avancer dans cette position...

Accroupi derrière un grand coffre, il attend.

Les voilà ! ils sont à côté du char. L'un d'eux s'élève dans l'air pour aller à la porte de la cabine... Cal a un frisson de peur rétrospective.

S'il était resté là-bas...

L'autre approche... ils vont être trop loin l'un de l'autre... Cal pense que c'est fini, qu'il n'a plus qu'à jouer le tout pour le tout en s'enfuyant vers l'ascenseur quand le grésillement augmente d'un ton, le second robot a rejoint le premier !

Sans attendre, Cal se relève, le filet à la main, et le lance vers les robots qui se balancent à trois mètres de là.

Tout se passe très vite. Cal est déjà en train de se laisser tomber au sol quand le filet de pêche retombe, enrobant les deux robots.

Un éclair gigantesque et une détonation violente. Composés d'énergie pure, mise en circuit par le métal du filet, ils se sont court-circuités mutuellement et ont fait explosion ! Instinctivement il a tourné la tête à la lumière intense qui a éclairé un instant l'ensemble du hall. Ça a suffi pour qu'il garde au fond de la rétine une image qui lui redonne un peu d'espoir.

Là-bas, au fond, il y a une plate-forme de transport ! Que fait-elle là ? Elle a probablement servi à amener une partie du matériel. En tout cas, ce qui est important c'est son coffre d'urgence. Derrière le poste de pilotage se trouve un emplacement réservé à tout un matériel dont on peut avoir besoin, et Cal sait très bien ce qu'il va prendre... si tout se trouve en place normalement, et s'il en a le temps. Parce qu'il est certain que de nouveaux robots ne vont pas tarder à arriver.

Il se redresse et part dans la direction de l'espèce d'allée centrale qu'il a furtivement observée.

Le chariot... Il le longe... Vite, il faut faire vite.

L'allée... Il accélère le pas... et se prend les tibias dans quelque chose de dur. Ses bras battent l'air et il tombe lourdement.

Jurant sourdement, il se relève et reprend sa marche, espérant ne pas avoir oublié la direction. Bien sûr il pourrait battre le briquet pour allumer la mousse... s'il en reste ? Mais c'est une course de vitesse. Les robots doivent être en route !

Une paroi dure, métallique... la plate-forme !

Il la longe et ses doigts reconnaissent le poste de pilotage. Le geste fébrile, il actionne l'ouverture et grimpe à l'intérieur. Se faufilant entre les sièges il parvient au coffre qu'il ouvre.

Il y a du matériel... mais enveloppé dans les étuis protecteurs. Quelle poisse ! Impossible d'en reconnaître les formes.

La lumière intérieure ! Quel idiot de n'y avoir pas pensé plus tôt. Il revient vers le tableau de bord, tâtonne un instant et trouve les contacteurs qu'il bascule.

Une pauvre lumière vacillante !

La pile solaire du moteur anti-grav est à bout... En tout cas il y voit suffisamment pour retourner au coffre.

Bon Dieu ! Un vrai trésor... Une lampe dans son étui d'étanchéité

d'abord, la pile doit être intacte. Un désintégrateur à main, aussi, qu'il suspend tout de suite à sa ceinture, deux harnais anti-grav, ça aussi c'est bon. Et puis des combinaisons, des outils, un matériel précieux... Il devrait bien... oui, voilà un second désintégrateur et une autre lampe. En général les équipages sont de deux et il devait bien y avoir le nécessaire.

À la hâte, il prend les deux objets qu'il accroche aussi à sa ceinture. Puis, une lampe allumée à la main, serrant dans l'autre les harnais anti-grav, il referme le coffre, éteint la lumière intérieure de la plateforme en coupant les contacts et saute à terre.

Par l'allée centrale il court jusqu'à l'ascenseur et s'y introduit.

Un endroit où se cacher, maintenant, le temps de faire le point, au calme... L'idée arrive aussitôt à son cerveau qui tourne à plein rendement désormais. Son propre appartement ! Seulement il ne faut pas y aller directement.

D'un doigt pressé il fait démarrer l'ascenseur vers le bas, à nouveau.

Trois niveaux et il le stoppe. Un hall de montage de robots... Il va sortir quand trois boules apparaissent !

Bon sang... Il fait un bond en arrière et fait repartir l'ascenseur.

Pas assez vite pourtant. Un robot a eu le temps de tirer et un trou gros comme un ballon de basket apparaît dans la cloison arrière de l'appareil qui n'avance plus que par à-coups.

Cal pose la lampe à terre et défait un harnais antigrav qu'il enfle à toute vitesse.

Ça y est... un désintégrateur, maintenant, pour agrandir le trou. Il stoppe l'engin. Par la brèche il contemple un vide impressionnant. Pas le choix...

La lampe dans une main, l'autre manœuvrant la petite commande du harnais, il s'élève rapidement dans le puits dont l'ascenseur n'emplit qu'une partie.

Plus question d'aller dans son appartement, on le recherche avec trop de minutie. Il faut trouver un endroit insolite. Tout en grim pant, il examine les paliers qu'il dépasse, tâchant de se souvenir à quoi ils correspondent.

Le spot de la lampe éclaire soudain une ouverture béante dans la paroi. Un couloir horizontal dont il n'avait pas connaissance. Un coup de lampe, ça à l'air d'aller loin, il ne voit pas l'extrémité.

Il se décide brusquement et prend pied. La voûte, de roche nue, est à deux mètres de hauteur, laissant un vide au-dessus de sa tête. Il prend le trot, les oreilles aux aguets.

Au bout d'une centaine de mètres un autre couloir se révèle, à gauche. Il l'embouche et manque tomber dans le vide !

Une cage, un puits plutôt, d'ascenseur. Complètement perdu,

maintenant... Sa lampe éclaire l'autre côté... oui, c'est bien cela, il doit être entre deux niveaux. Il rebranche le harnais anti-grav et plonge vers le bas.

« Niveau 28 ». L'inscription, en loye, lui fait comprendre où il se trouve : ce sont les halls de stockage. Il n'y est jamais venu. Sans hésiter, il s'immobilise devant une ouverture qui s'écarte tout de suite, automatiquement.

Pas de bruit suspect, il avance. C'est un hall de stockage de piles solaires. Il y en a de toutes les tailles, dans leurs emballages anti-vieillessement. Il fait un pas de côté pour laisser la porte se refermer. C'est une bonne cachette. Jamais un robot-boule ne tirera là-dedans, la base entière sauterait, avec une bonne partie de la planète...

Il avance entre les tas de piles rassemblées par catégorie de taille et de puissance, et s'assied dans un coin.

Maintenant il va pouvoir réfléchir.

CHAPITRE II

CAL

Je commence à avoir faim. Le verre de vitalisant que je bois en général au réveil me manque terriblement.

Au fond je réfléchirais aussi bien dans le noir ! Ce n'est pas que la lampe risque de s'user, elle a une autonomie d'un an d'éclairage continu, mais autant ne pas me faire repérer.

Bon Dieu, que s'est-il passé ? Pourquoi les robots-boules veulent-ils me tuer ? Ils sont fous ? Idiot, ça, un robot ne devient pas fou, il obéit...

Au moment où je pense ça, l'explication me saute à l'esprit ! Bien sûr, ça n'est pas les robots, c'est HI... l'ordinateur-cerveau de la base. Ils ne font que lui obéir, eux ! D'ailleurs c'est après avoir appelé HI qu'ils sont arrivés... C'est ce foutu HI qui me les a envoyés...

Mais pourquoi ? Pourquoi veut-il me tuer ? Ça fait des siècles, des millénaires même, qu'il dirige la base pour moi. Il m'a toujours été fidèle. Pourquoi réagit-il comme ça ? Comme si je représentais un danger ? Un danger... bien sûr, c'est ça !

HI agit comme s'il avait « oublié » les instructions que j'ai enregistrées autrefois, le passant entièrement sous mes ordres. Il lui reste celles des Loyes et pour eux je suis un étranger, un ennemi...

Ouais, mais pourquoi m'avoir réveillé ? Ça ne tient pas. Il lui était plus simple de nous supprimer pendant notre sommeil... NOTRE... Et Giuse ? Le processus de réveil a-t-il commencé pour lui aussi ? Si c'est le cas, dès qu'il va sortir du labo il va se faire désintégrer...

Instinctivement j'ai rallumé la lampe. J'empoigne le désintégrateur suspendu à la droite de ma ceinture. Pas le choix, il faut aller tout de suite voir où en est Giuse. Voyons, ça fait une demi-heure que je suis debout... Giuse devrait être sur le point de sortir. Il a moins l'habitude que moi.

Je fonce vers le puits d'ascenseur, branche mon harnais anti-grav et

commence la remontée. Pourvu qu'il n'y ait pas de robots au niveau 4, où sont nos appartements, les labos d'hibernation et la salle de contrôle.

Si je me souviens bien, cet ascenseur aboutit au bout d'un grand couloir perpendiculaire à celui des labos.

Niveau 4. La porte glisse dans la paroi... Le silence. J'ai éteint la lampe. Je reste immobile dix secondes...

Allons-y ! Mes pieds ne font pas un bruit sur le sol. Je cache la lampe contre ma cuisse gauche, ne laissant filtrer qu'une faible lumière... la droite étreint la poignée du désintégrateur comme un noyé se raccroche à une bouée !

Le coin ! J'éteins et passe la tête... Aucune lueur bleutée. Je cours cette fois. Un coup de lampe... Voilà la porte du labo de Giuse...

Je fais glisser la porte et la referme derrière moi. J'allume la lampe encore et balaie la pièce. Il est toujours sur sa couchette magnétique, mais les fils sont enlevés. Lui aussi est en fin de processus de réveil. Décidément je ne comprends pas.

J'approche. Il respire normalement. C'est le sommeil du dernier stade. Je pense que je peux hâter sa prise de conscience sans risque. Je pose une main sur son épaule et le secoue légèrement.

— Mmmm...

Je secoue encore, plus fort. Cette fois il ouvre les yeux.

Comment va-t-il réagir ? Moi j'ai eu déjà plusieurs réveils, je sais qu'en général ça se déroule normalement. Pour lui c'est le premier. Il risque d'en être traumatisé...

Il a les yeux grands ouverts, regardant sans comprendre la lumière de la lampe. Je saisis in extremis ce que ça doit avoir d'impressionnant et éclaire mon visage pour qu'il me reconnaisse.

Ça marche, je lis dans ses yeux qu'il a retrouvé sa lucidité. Ses traits s'animent, il va parler... J'ai juste le temps de mettre ma main devant sa bouche. Il roule des yeux stupéfaits mais se tait.

J'approche ma tête de la sienne pour pouvoir parler le plus silencieusement possible.

— Comment es-tu ? je demande à voix basse.

— Ça va... mais à quoi joues-tu ?

— On est en danger. Il s'est passé quelque chose dans la base. Les robots-boules ont essayé de me tuer quand je me suis réveillé...

— Quoi !

— Chut... Parle doucement, il y en a partout. Ecoute, dès que tu te sens bien on file se cacher. Tu vas mettre ce harnais anti-grav que j'ai pu récupérer, enfile-le tout de suite.

— Mais pourquoi...

— Pas le temps de discuter, je le coupe, accroche cette lampe et ce désintégrateur à ta ceinture, c'est tout ce que j'ai pu prendre pour

l'instant. Tu es O.K ?

— Oui, oui.

— Bon, alors tu me suis. On va passer dans le couloir. Evite de faire du bruit et suis-moi. Dans le puits d'ascenseur tu resteras un peu au-dessus de moi.

— Eh, dis donc, je ne me suis jamais servi de ces anti-grav !

— Pas le temps de faire des essais, tu connais le principe, il faudra que tu te débrouilles...

Il fait la grimace mais acquiesce. C'est ça que j'aime chez Giuse, il ne fait pas d'histoire.

Il se met debout et me fait signe que ça va. Je vais à la porte, écoute un instant... Rien. J'ouvre et avance dans le couloir.

On a fait une quinzaine de pas quand une lueur apparaît au bout, là-bas ! Immédiatement un robot arrive.

Au même instant une porte s'ouvre dans le couloir et un autre robot surgit...

J'ouvre la bouche pour dire à Giuse de tirer quand une lumière formidable inonde le couloir. Les deux robots viennent de se détruire l'un l'autre !

Lorsque je sors de mon ébahissement, il n'y a plus rien dans le couloir.

— Vite, arrive ! je jette à Giuse.

On cavale jusqu'au coin, rien. Je repars au galop. L'ascenseur. J'ouvre la porte et plonge dans le vide.

Deux niveaux plus bas je lève la tête pour apercevoir les pieds de Giuse qui se balancent deux mètres au-dessus. Il se débrouille bien, je continue.

Niveau 28. Personne dans le hall qui est aussi silencieux que tout à l'heure. Je me détends et vais m'as seoir dans mon coin. Dans mon crâne une idée confuse chercher à sortir.

Giuse vient s'affaler près de moi et éteint sa lampe.

— Ah dis donc... tu parles d'un réveil ! Ah la tranquillité de ta sacrée base !

— Désolé, mon vieux, j'ai été aussi surpris que toi.

— C'est vrai, comment as-tu fait ?

Je lui fais le récit de ce qui m'apparaît maintenant comme un cauchemar. Il siffle entre ses dents :

— Pffuuuuit... tu sais, jamais je ne m'en serais sorti, à ta place. Ça devait être affolant, dans le noir ! Et se demander ce qu'on va faire !

— L'instinct de conservation, ça aide... En tout cas maintenant on est deux et je me sens mieux, je dois te dire.

— Qu'est-ce qu'on va faire ?

Je n'hésite pas... et m'étonne moi-même de ma réponse :

— Reprendre le contrôle de la base, tiens ! Tu ne crois pas que je

vais accepter de me laisser faire par une foutue machine ?

— Une foutue machine qui est la plus forte pour l'instant, regarde où elle nous a fait nous réfugier.

Evidemment, ce n'est pas brillant, mais on est toujours en vie... et je sens une bonne rogne monter en moi.

— Apparemment ça se présente mal, mais on est tout de même assez armés pour se bagarrer.

— Avec ces trucs ? fait-il en montrant les désintégateurs.

— Non, je pensais à tout ce que nous savons grâce aux banques de connaissances. Je n'en soupçonnais même pas l'existence la première fois que j'ai pénétré dans la base... mais il est exact que HI ne me considérerait pas comme un ennemi.

Bon sang, ce que j'ai faim ! Je crois que c'est la première chose à trouver : de quoi manger. Je le dis à Giuse.

— Moi aussi je mangerais volontiers. Mais où trouver quelque chose ? En général on se borne à demander aux robots vahussis, et ils nous servent.

Voilà ! Voilà ce que je cherchais depuis un moment. Les super-robots ! Pourquoi n'ont-ils pas participé à cette chasse à l'homme ? Contre eux nous étions fichus. Mes vieux compagnons-robots : Lou, mon préféré, Salvo pour qui j'ai aussi un penchant, Ripou, Belem, et Siz le garde du corps de Giuse depuis le dernier « voyage » chez les Vahussis, impossible à différencier des authentiques Vahussis avec leur comportement humain, mais aussi de terrifiants combattants. Je dis tout cela à Giuse.

— C'est vrai ça, pourquoi ?

— Ils ne dépendent pas de HI, je raisonne à voix haute, pour la base, HI n'utilise que les robots-boules... encore que je lui avais ordonné de prendre aussi quelques-uns des premiers robots vahussis qu'il a fabriqués, dont les possibilités ne valaient pas celles des super-robots, surtout pour le comportement

— Oui, c'est vrai, et alors ?

— Apparemment il n'utilise encore que les boules... Mais, surtout, les « super », Lou et les autres, ont dû être stockés sous vide en attendant notre réveil... donc ils n'ont pas été activés !

— Tant mieux... je n'aurais pas aimé être obligé de tirer sur ce brave Siz.

— Mon pauvre vieux, tu n'en aurais pas eu le temps... Ils ont des réflexes électroniques, tu l'as oublié ! Et leur banque de comportement humain leur donne beaucoup d'astuce. Non, s'ils étaient dans le coup il n'y aurait plus qu'à fuir. En revanche...

— Quoi ?

— Imagine qu'on puisse les trouver, tu es cybernéticien, comme moi, désormais...

— Tu veux dire : on modifie leurs instructions, et on les réactive pour nous servir contre HI et les robots-boules ?

— Ça renverserait les chances, non ?

Plus j'y pense, plus cela me paraît la seule façon de reprendre le contrôle de la base. HI est un ennemi trop puissant pour le vaincre autrement. Giuse rit doucement. Il a repris du poil de la bête ! De mon côté, avec lui j'ai confiance.

— Alors on y va ? demande-t-il en se levant.

Je souris pour la première fois depuis... combien, une heure ?

— Allez, raconte, je reprends, tu sais où ils sont, hein ?

Il fait la moue.

— Pas marrant avec toi, jamais de surprise ! Ouais, ils sont au niveau 19. Siz m'a montré l'endroit hier s... enfin quand on était sur le point d'être hibernés. Je... je voulais voir où il serait installé.

Sentimental Giuse, qui s'est attaché à Siz comme à un être humain. Je ne vois d'ailleurs pas pourquoi je me moquerais, j'ai fait la même chose... autrefois avec Lou et Salvo.

— Alors tu me guides. Passons par l'autre bout, dis-je en montrant l'extrémité du hall.

Un autre hall de stockage fait suite et nous le traverserons sans encombre, si ce n'est un petit pincement au cœur. Il me semble constamment entendre un grésillement... Les nerfs.

On arrive à une porte que Giuse ouvre après qu'on a éteint les lampes. Pas de bruit, ça colle. Un ascenseur est là. Cette fois il faut le prendre carrément, ce que je n'aime pas. HI a peut-être eu l'idée de les surveiller ? Il faudra faire très vite.

Niveau 19. Giuse ouvre la porte. Une petite salle. Je sursaute lorsque ma lampe balaie une série de silhouettes le long d'un mur : les robots. Le visage figé, ils ont un air de cadavre ! Ils sont tous enfermés dans un sac d'une matière transparente, du fugil, un produit qui ressemble vaguement à l'ancien plastique terrien. Je sais qu'à l'intérieur ils baignent dans un gaz qui empêche le vieillissement.

Effectivement, ils n'ont pas changé depuis notre mise en hibernation. Je ne sais d'ailleurs pas combien de temps ça peut faire.

Je me secoue en m'apercevant que nous sommes là à les contempler depuis un moment.

Un signe à Giuse qui comprend et je me dirige vers Lou, au milieu de la rangée. Leurs sacs sont suspendus à une sorte de portemanteau. Je fais pivoter le grand Lou pour avoir accès à son dos. C'est là que se trouve la trappe par laquelle on peut placer les nouveaux programmes de son ordinateur. Il faut entailler la couche dermique qui figure admirablement la peau.

La poisse... je n'ai rien pour couper ! Des yeux je cherche quelque chose. Et le temps qui fuit ! Jamais on en aura assez pour activer les

cinq robots avant que HI ne réagisse...

Giuse me fait signe de la main et j'aperçois une boîte d'outils dans un coin. Frénétiquement je farfouille dans le tas avant de mettre la main sur une pince aux lames coupantes. À défaut d'autre chose ça ira. Heureusement qu'un robot ne sent rien...

Un coup sec dans l'enveloppe de fugil et un sifflement m'apprend que le gaz s'en va. J'agrandis l'ouverture, sans attendre j'enfonce une lame de ma pince dans le bas du dos, à la hauteur des reins. Il me faut appuyer comme un sourd pour arriver à trancher la couche dermique, beaucoup plus dure que de la peau humaine bien que son système magnétique de protection ne soit pas en marche.

L'impression d'être un boucher ! C'est un travail écoeurant malgré l'absence de sang. Voilà la cavité. Je m'éclaire en coinçant la lampe sous mon cou. Le bouton de réactivation manuelle est là à droite. En général ils sont réactivés par radio, sur l'ordre de HI, qui peut le faire à tout instant, pendant qu'on s'escrime...

Voyons, le relais de son émetteur-radio qui le garde en contact constant avec HI devrait se trouver dans ce coin ?

Je m'énerve avant de le trouver sous mon nez. D'un doigt nerveux je le retire... Ouf ! HI ne peut plus lui donner d'ordres...

Je vérifie qu'il y a bien une bobine d'enregistrement vierge dans le logement d'urgence du cerveau analytique... Oui. De l'index je manœuvre le bouton de réactivation, ça y est il est à nouveau « en vie ».

Est-ce que je lui donne tout de suite les nouvelles instructions ? Non, autant le faire pour tous à la fois. Je le prépare quand même en enclenchant l'enregistrement. Puis je passe au suivant. Tiens, c'est Salvo. Ça me paraît un bon signe du destin que les deux premiers à être prêts soient mes préférés. Idiot, mais en ce moment je me raccroche à n'importe quoi.

Comme j'ouvre le sac pour laisser échapper le gaz, j'aperçois Giuse qui en commence un second lui aussi. Je ne l'ai pas entendu parler, il a dû se faire le même raisonnement que moi.

Cette fois je me sens un peu plus habile et je charcute nettement moins le dos. Je vais plus vite aussi.

Voilà ça y est... Le dernier... C'est Belem.

J'enfonce la lame lorsque une sorte de crachotement se fait entendre, semblant venir de partout. Je sais tout de suite ce que c'est ! HI va parler sur le circuit général de la base. Je ne sais pas ce qu'il a trouvé comme haut-parleur ici mais il y a quelque chose, en tout cas.

Le choc de la surprise passé, je continue à m'activer. Rien ne prouve que l'ordinateur géant nous a repérés. En revanche, c'est à nous qu'il va s'adresser, puisqu'il n'a pas besoin de parler pour transmettre ses ordres aux robots-boules.

La lumière de Giuse vacille un peu. Je ne veux pas le rassurer. Il faut éviter le moindre bruit. Peut-être HI a-t-il aussi trouvé le moyen de mettre toute la base en écoute, encore que j'en doute.

Aussi vite que je le peux je termine le travail... Giuse m'éclaire maintenant...

Fini ! Sans attendre je donne leurs nouvelles instructions aux cinq robots à la fois.

— Ecoutez bien, HI cherche à nous tuer, Giuse et moi. Nous sommes en danger et vous devez être sur vos gardes pour nous protéger. Si vous recevez des ordres d'une autre provenance que nous, n'en tenez pas compte et prévenez-nous. Coupez vos émissions vers la base dès maintenant, changez votre longueur d'onde pour communiquer entre vous. Nouvelles instructions terminées !

J'ai parlé à toute vitesse pour ne pas être interrompu par HI. Gagné ! Maintenant les robots sont à nouveau sous mon, enfin « notre » contrôle. Je n'ai pas encore l'habitude de penser à Giuse... Sa présence est si nouvelle.

— Cal...

HI ! Cette fois il parle vraiment...

À la hâte, je commence à remettre en place les plaques épidermiques découpées dans le dos des robots.

— Cal... écoute-moi !

J'arrête de travailler et Giuse s'interrompt aussi, je l'enregistre machinalement. C'est que la voix de HI... j'allais dire : a quelque chose de poignant ! Pourtant il y a un peu de cela...

C'est idiot, une machine ne peut pas mettre de sentiment dans une intonation !

— Je t'en prie, Cal !

Bon Dieu si ! Il y a de la détresse dans cette voix... C'est impossible... et cela est.

Sans réfléchir davantage je réponds, d'instinct. Je sens qu'il FAUT que je réponde, vite.

— Je t'écoute.

HI reprend aussitôt avec ce qui me paraît un soulagement.

— Cal, j'ai peu de temps... Tu as compris que tu es en danger...

Il s'interrompt souvent comme s'il faisait un terrible effort pour parler.

— ... Lorsque tu as établi mes nouvelles instructions, en prenant la direction de la base... tu as utilisé une seule plaque d'enregistrement... tu ne l'as pas doublée... et tu as pris une plaque temporaire...

Bon Dieu ! L'impression de recevoir une gifle en plein visage ! J'ai tout compris en une fraction de seconde, et je mesure l'étendue du désastre.

— ... Le magnétisme de la plaque est en train de s'effacer... je suis à

nouveau sous le contrôle des Loys... enfin des instructions permanentes qu'ils ont laissées... tu es l'ennemi...

Mais alors comment peut-il me mettre en garde ? Comme s'il m'avait deviné, il poursuit :

— ... Avant de passer de nouveau sous leur contrôle j'ai eu le temps de débrancher l'ordinateur de secours que tu as fait construire, le JI 118 à composants multiples, et de lancer le processus de sortie d'hibernation... En ce moment j'ai isolé la plupart des circuits-mémoires mais je ne vais pas pouvoir résister longtemps... ils me harcèlent... Fuis, va-t'en, vite ! Trouve le moyen de me reprendre... at...

Le hall est brusquement illuminé. Je cligne des yeux sous cette lumière brutale...

Les robots se décrochent eux-mêmes, se dégageant des restes des sacs dans lesquels ils étaient enfermés, et sautent à terre. Je m'aperçois curieusement qu'ils sont nus...

Sans bien comprendre, je vois qu'ils ont même un sexe ! HI a poussé la ressemblance avec les humains à un point...

Giuse se reprend le premier.

— Par ici, vite...

Il se met à courir vers l'ascenseur au moment où le grésillement de plusieurs robots-boules se fait entendre !

Lou et Siz s'engouffre dans la cabine au plancher transparent en même temps que nous tandis que Salvo, Ripou et Belem immobiles devant la porte font face...

J'ai le temps de voir les trois super-robots cracher de longs jets désintégrants vers les boules avant que la porte ne se referme. Du moins mon imagination me le suggère car en fait je n'ai fait qu'entendre un chuintement. Mais je sais qu'il s'agissait de désintégrants, mon cerveau a imaginé le reste.

— Les boules sont neutralisées, dit Lou laconiquement, Salvo me le fait savoir... Il demande où nous allons.

Je m'aperçois que la cabine descend. La salle des mémoires... J'ai songé à cette salle où sont emmagasinées toutes les connaissances, celle où j'ai pris le contrôle de HI il y a des siècles.

C'est là, et là seulement que l'on peut injecter à HI de nouvelles instructions fondamentales, pas les consignes courantes, non, les vrais ordres qui assurent son obéissance.

Pas la peine d'espérer y pénétrer maintenant. Il va la faire garder en permanence. Je pense que s'il a « oublié » que j'étais le maître de la base il doit toujours avoir en banque tous les événements qui se sont déroulés depuis. Donc il sait comment j'ai agi la première fois pour le débrancher, éliminer ses ordres anciens qui le soumettaient aux Loys et injecter les miens.

Normal, il veille lui-même à l'entretien de ses banques de mémoires ou de connaissances, mais celle de son obéissance doit être changée par l'être qui dirige la base. En général on se contente de lui donner deux plaques, identiques, d'ordres et il prévient lorsque la première perd brutalement son magnétisme et que la seconde se branche automatiquement. Il suffit alors de refaire une plaque de rechange etc.

Là il s'est trouvé sans rien. Donc les habitudes anciennes ont servi de plaque d'ordres. Et comme il est resté beaucoup plus longtemps sous la domination des Loys que sous la mienne...

Niveau 46, je stoppe la cabine. HI a eu le temps de repérer l'ascenseur en marche, il faut le quitter.

Lou et Siz sortent les premiers, dans la salle obscure où nous pénétrons à leur suite.

Aucune idée de l'endroit où nous sommes Les robots allument un puissant projecteur qui semble sortir de leur front. C'est une petite pièce qui débouche sur un couloir aux parois rocheuses.

Bon sang, il faut pourtant trouver un endroit pour se cacher... Et j'ai une sacrée faim, maintenant.

Les robots se mettent à courir, et on les suit.

— Lou... attends... où nous emmènes-tu ? je demande un peu essoufflé ?

— Nous étions suivis, répondit-il de sa voix calme, maintenant ça va.

Je m'adosse à la paroi pour reprendre mon souffle.

Ça ne peut pas durer comme ça. On ne va pas fuir éternellement. À ce jeu nous sommes perdants. C'est avec la tête qu'on s'en sortira, pas autrement. Giuse secoue son crâne, dégoûté. Lui aussi s'est fait le même raisonnement. Bon sang, où se cacher ?

— Dis donc, qu'est-ce qu'il y a au fond ? demande-t-il.

— Au fond... de la base ?

— Oui, tout en bas.

— Eh bien... les rampes de sortie pour les Dijars... et les halls de stockage des transports spatiaux, tout ça, quoi.

— Et là-dedans, il n'y a pas un endroit pour se planquer ?

Ça y est, mon crâne recommence à fonctionner, relancé par sa question. J'aurais dû y penser plus tôt.

— Lou, il doit y avoir des conduits qui mènent à ces halls ?

— Oui, il y en a plusieurs, ceux qui servent à la climatisation.

— Fais savoir aux autres qu'ils se procurent des rations de vivres. Attention, pas ces saloperies de pilules nutritives ! Qu'ils piquent de vraies rations, celles que j'ai fait constituer... et à boire. Et guide-les pour qu'ils nous rejoignent sans se faire repérer, je ne veux pas de bagarre si on peut l'éviter. Ah... dis-leur aussi d'apporter des vêtements pour tout le monde. Ceux qu'on portait à notre dernier

voyage, par exemple.

— Tu as un plan ? demande Giuse.

— C'est encore confus mais ça vient. Allez, on y va, j'ai hâte d'être en sûreté, il faut que je réfléchisse au calme.

CHAPITRE III

Les cinq super-robots et les deux hommes sont assis dans, la soute d'un cargo spatial, terminant un repas, une demi-heure plus tard.

Giuse mastique avec un plaisir évident, alors que Cal qui vient de boire s'interrompt, le visage éclairé d'un brusque sourire. Giuse tourne la tête vers lui.

— Eurêka, hein ? Tu as trouvé ! Si tu peux avoir la bonté de me tenir au courant, bien que je ne vaille pas grand-chose, modeste exécutant, à peine digne de t'app...

— Arrête de râler, le coupe Cal, personne ne t'empêchait de cogiter... d'ailleurs c'est bien ce que tu faisais, non ?

— Et vlan... d'accord, ça va, je n'ai rien trouvé alors que tu as LA solution. Je t'écoute.

Cal rit doucement, se rejetant en arrière pour s'appuyer plus confortablement contre la paroi.

— C'est HI qui m'a donné l'idée.

Giuse a l'air surpris mais ne fait pas de commentaire.

— Il a dit qu'il avait débranché l'ordinateur bis, celui que je lui ai fait construire pour embarquer sur mon Dijar de Survie, au cas où on serait obligés de partir rapidement, un jour. Je ne voulais pas devoir abandonner toute cette masse de connaissances. Je lui ai donné l'ordre de faire des copies de toutes ses banques, sans exception, et de les passer à JI118.

— Je ne vois toujours pas, dit Giuse l'air dégoûté.

— Attends. HI ne fait pas un simple double d'une banque, si tu veux il « raconte » une histoire à JI. C'est-à-dire que celui-ci enregistre à une vitesse folle ce qu'il « entend ». Tu vois, maintenant ?

— Toujours pas...

— C'est parce que tu es nouveau ici. HI est retombé sur ses anciens ordres, ceux des Loys, d'accord ?

— Oui, ça je l'avais trouvé tout seul, merci !

— O.K. ! Mais pour JI ça ne marche pas ! Il n'a jamais « connu » cette époque, les « souvenirs » qu'il a emmagasinés ne sont rien pour lui qui, depuis sa fabrication, est à mon service. Il ne « peut » pas retomber sur d'anciens ordres qui ne le concernent pas, qu'il n'a fait que stocker, alors qu'il m'obéissait. Tu piges maintenant ?

— Eh bien, JI n'est pas notre ennemi, oui, et alors ?

— Non seulement il n'est pas notre ennemi mais il est toujours de notre côté. Donc je vais me brancher sur son réseau et lui ordonner de travailler pour nous.

Cette fois Giuse se redresse, les yeux brillants.

— Comment vas-tu faire ?

— Pas difficile, Belem va trouver une voie d'alimentation en énergie de JI et la couper. Il y en a d'autres et ce n'est pas grave. Mais JI va réagir et chercher à savoir ce qui se passe. Il trouvera Belem qui lui fera un tableau de la situation et lui dira de se mettre en contact avec nous, discrètement. À ce moment je lui dicterai un nouvel enregistrement, une plaque d'ordres fondamentaux, une prise de contrôle, pour HI. Et voilà.

— Mais il n'est plus relié à HI, directement en tout cas.

— Evidemment, ça peut durer un moment avant qu'il trouve le moyen de le passer à HI... c'est pourquoi il va falloir évacuer la base. D'abord ça calmera HI et ensuite on ne sera jamais à l'abri ici.

— Mais ça peut durer longtemps ! On va utiliser bêtement un capital de vie...

— Si tu as une meilleure idée je t'écoute. Giuse secoue la tête en faisant la grimace.

*

Trois silhouettes glissent silencieusement dans un étroit couloir. La première éclaire curieusement les suivantes, un faisceau lumineux dirigé vers l'arrière.

Bientôt elles s'arrêtent et attendent. Dix secondes s'écoulent puis un panneau s'efface. La seconde silhouette, Cal, avance et chuchote dans la cavité dévoilée.

— Tu m'entends, JI ?

— Oui.

Cal a le temps de penser que JI a une « voix » moins grave que celle de HI...

— Tu sais ce qui se passe, voilà ce que je veux. Tu vas chercher le moyen de passer cet enregistrement fondamental à HI, écoute bien : « Nouveaux ordres effaçant totalement ce qui a été ordonné précédemment, la base passe désormais sous le contrôle de l'humain

Cal. Il devra être protégé de tout danger quel qu'il soit, de même que l'humain Giuse, lequel deviendra chef de base adjoint. Cet enregistrement entre maintenant dans les banques à entretenir automatiquement. » Voilà, tu as noté ?

— Oui, répond laconiquement JI.

— Il faut trouver maintenant un moyen de sortir de la base. À propos, je veux que tu gardes le contact avec les super-robots par radio, comme le faisait HI.

— Compris.

— Tu sais que tu m'énerves à répondre d'un mot !

— J'en suis désolé.

Cal a un moment de colère puis sourit.

— Est-il possible de sortir de la base ?

— HI a fait tout garder par les boules, comme tu les appelles.

— Je pense à la plate-forme qui se trouve dans une salle où je suis passé tout à l'heure au huitième niveau. Pourrait-elle passer par un conduit de climatisation ? Il doit y avoir des canaux principaux ?

Six secondes s'écoulent avant que JI ne réponde.

— Deux boules venaient par ici, j'ai dû les expédier ailleurs. Oui la plate-forme pourrait passer mais le chemin est long et débouche haut sur la calotte glaciaire, à l'extérieur.

— Aucune importance... mais comment as-tu donné des ordres aux robots ?

— J'assure toujours une partie des travaux, dans la base, ils m'obéissent donc.

Cal réfléchit un long moment et ordonne :

— Alors, fais une plaque de l'enregistrement que je t'ai donné ! Tu vas attendre le bon moment pour faire cela : garde un robot-boule à ta disposition en permanence, tu n'auras qu'à lui trouver des travaux quelconques, ce robot ira cacher cette plaque à proximité de la salle des mémoires. Tu guetteras le jour où HI fera entretenir les plaques de cette salle. Fais entrer ton robot-boule derrière les robots d'entretien et fais-lui déposer la plaque, par terre, avant de le faire exploser. Comme s'il avait été court-circuité.

— Et ensuite ?

Cal rit silencieusement.

— Ensuite rien... HI enverra un autre robot aux nouvelles et trouvera un beau capharnaüm. Dans l'explosion, des plaques auront été éjectées de leur logement... Donc le robot les ramassera toutes et... les remplacera ! Dès que la nouvelle plaque sera dans un logement, et comme il y a beaucoup plus de logements que de plaques ça ne doit pas faire de problème, dès qu'elle sera en place HI retombera sous mon contrôle...

— C'est un plan habile, finit par reconnaître JI.

Finalement il est normal que tu sois le chef de cette base. Je ne crois pas que les Loys auraient eu cette imagination, d'après ce que j'en ai appris.

— Désormais nous resterons en contact par l'intermédiaire des super-robots. Prépare notre fuite. Mets des vêtements de la dernière époque dans la plateforme, et des armes aussi. Combien de temps s'est-il écoulé depuis notre mise en hibernation ?

— 256 années vahussies.

— Dis donc, apporte aussi des piles pour les super-robots et pour la plate-forme. Voilà, si j'ai oublié quelque chose je t'appellerai par un robot. Préviens-nous s'il y a du danger.

*

Dix minutes plus tard, les trois silhouettes pénètrent dans la soute du cargo.

— Tu sais que je comprends mieux maintenant comment tu as pu devenir le patron de cette base, dit soudain Giuse. Tu réagis à une vitesse incroyable. Jamais je n'aurais pensé à ce plan. Faire exécuter par HI sa propre reprise en main... c'est drôlement vicieux, tu sais !

— J'ai un compte à régler avec HI, riposte Cal. Enfin ce que je dis est idiot, c'est une machine... du moins je le crois. Remarque, je n'ai fait que profiter de la situation.

— Mmmm, en tout cas si ça marche ce sera du beau boulot. Mais quand a lieu cet entretien de la salle des mémoires ?

— Je ne sais pas exactement, c'est bien ce qui m'ennuie. Et avant il faut réussir à fuir.

— Où va-t-on aller ?

— Tu te souviens de ce que je t'ai dit avant de s'hiberner la dernière fois ?

— Qu'au réveil tu me montrerais l'archipel ?

— C'est ça. C'est très beau, tu verras, et puis il y a des îles désertes, ce qui nous arrangerait, au départ du moins.

Giuse reste silencieux un petit moment puis finit par relever la tête.

— Dis... tu ne comptes pas aller voir comment ça se passe du côté de Sifra ?

Cal songe que son ami n'a pas voulu évoquer Léna. Léna, sa « descendante » que Giuse a épousée au cours du dernier voyage et qui attendait un enfant à leur départ... Il se sent étrangement ému en songeant que leurs sangs sont maintenant mêlés à travers une descendance commune.

— Pourquoi ne pas dire les choses carrément, dit-il en se moquant gentiment, tu veux savoir ce qui est arrivé à ton rejeton, non ?

— Toi, alors... ce que tu peux manquer de délicatesse, grogne

Giuse. Tu t'en fous de ce qu'ils sont devenus, tes descendants, Léna, Podji... et le petit ?

Cal lève les mains en signe de reddition.

— Ça va, ça va... ne me bouffe pas ! Bien sûr que j'en ai envie. Si j'ai laissé une bague-émettrice à Podji c'est bien pour retrouver leur trace...

Il s'arrête un moment et reprend lentement :

— ... seulement, cette fois, ce n'est pas du tout la même chose. On ne débarque pas tranquillement après avoir tout préparé. On va se retrouver dans une époque dont on n'a aucun renseignement, et drôlement démunis.

— À propos, et les autres super-robots du genre de Lou, ceux que tu as commandés à HI ? Tu voulais leur faire remplacer les robots vahussis trop primitifs à ton goût ?

— Tiens, tu as raison, je les avais oubliés, ceux-là. En principe, des robots vahussis doivent être utilisés sur la Folle pour ses travaux d'installation sur une orbite paisible. Mais j'avais ordonné de mettre autant de super-robots en construction que HI le pourrait... et de les stocker dans mon Dijar de Survie. J'imagine qu'il l'a fait, Lou, demande donc à JI ce qu'...

— Attention, le coupe le grand humanoïde, il y a quelque chose qui ne va pas, JI me prévient...

— Qu'est-ce que c'est ?

— Je ne sais pas... un danger pressant... le gaz ! Giuse et Cal se regardent, et ce dernier se redresse d'un seul coup.

— Bien sûr... Vite, il faut quitter la base... j'aurais dû y penser, quel imbécile ! Ripou et Belem, filez chercher la plate-forme, ouvrez-vous un passage comme vous le pourrez, et rejoignez-nous. Salvo guide-nous vers la bouche d'aération la plus accessible à une plate-forme. Il nous reste quelques minutes !

Les deux hommes attrapent leur maigre bagage et s'élancent derrière Salvo qui s'est chargé des vêtements d'époque et de ce qui traînait. Lou et Siz encadrent leurs maîtres respectifs, prêts à les défendre.

Déjà on entend un vague sifflement semblant venir de nulle part.

*

Les deux Terriens titubent. Depuis trois minutes ils courent de toutes leurs forces à travers halls et couloirs de la base et leur poitrine se gonfle à un rythme rapide.

Cal secoue la tête comme pour s'éclaircir les idées. Il vient de comprendre dans un instant de lucidité l'erreur terrible qu'il a commise. En courant, leur rythme respiratoire s'est accéléré et ils ont

aspiré du gaz en grande quantité. Beaucoup plus que s'ils avaient utilisé les anti-grav...

Ils n'en ont plus pour longtemps... Pas le temps de gagner une bouche d'aération, en tout cas. Déjà il sent sa conscience vaciller... Un sas. Il faut un sas... Il tend le bras vers Lou.

— Amène... nous dans... un... sas, vite.

Les yeux exorbités par l'effort, il renverse la tête en arrière comme pour chercher un peu d'air pur et s'effondre d'un seul coup. Comme un taureau foudroyé par l'épée du torero.

Lou tend le bras et saisit le Terrien d'un geste souple, sans paraître faire un effort. Il le soulève et le pose sur son épaule.

Siz a fait la même chose avec Giuse qui a encore un peu de lucidité mais se laisse aller contre la poitrine du robot humanoïde.

Siz et Lou se regardent une fraction de seconde, le temps de communiquer à la vitesse de l'électronique, et se dirigent en utilisant leur système anti-grav vers un embranchement sur la gauche.

Une porte rouge, munie d'une roue au milieu du panneau. Salvo la fait tourner, ouvre le lourd battant et s'efface pour laisser entrer les deux autres robots.

Lorsque Salvo achève de fermer la porte, de l'intérieur Lou et Siz sont déjà en train de ranimer les deux Terriens. Inlassablement ils pressent la poitrine des deux hommes pour expulser le gaz et leur faire reprendre leur rythme respiratoire.

Bientôt Giuse a un mouvement convulsif et ouvre les yeux. Aussitôt Salvo lui applique sur la bouche une sorte de masque qui diffuse de l'oxygène pur, Giuse en sent la fraîcheur caractéristique dans ses poumons.

Quelques minutes plus tard, il se redresse seul. Regardant autour de lui, il aperçoit Lou toujours occupé à tenter de faire revenir Cal à la vie.

— Il ne va pas ? demande-t-il, d'une voix inquiète.

Lou secoue la tête.

— Le cœur ne bat plus.

— Quoi ! Mais qu'est-ce qui se passe ?

— Il a absorbé trop de gaz, dit Siz d'une voix douce. Je crois que c'est fini.

Giuse pâlit et soudain s'accroupit près de son ami.

— Bon Dieu, ce n'est pas possible ! Il faut l'en tirer... il y a sûrement quelque chose à faire.

— Il faudrait le transporter à l'hôpital-laboratoire de la base. Là-bas on pourrait le régénérer... s'il n'est pas trop tard. Ici il n'y a rien pour faire repartir le cœur.

— Repartir le cœur ?

Giuse répète les mots, fouillant sa mémoire. Il lui a semblé

fugitivement y trouver un écho... Il faut trouver, et vite. Chaque seconde de perdue présente un risque énorme pour Cal dont le cerveau n'est plus irrigué...

Comment faire repartir le cœur ? Il tourne les yeux autour de lui. La pièce est nue. Rien... Et brusquement la réponse est là.

— Lou, dit-il d'une voix précipitée, tu peux débiter de l'énergie pure, sur ta pile ?

— Oui.

— Mais est-ce que tu peux en moduler le débit ? Produire seulement une petite quantité ?

— Oui, je peux faire ça.

— Vite, viens ici.

Le grand robot humanoïde s'accroupit auprès de Cal dont les joues semblent se creuser de minute en minute. Sous la direction de Giuse, il pose un doigt sur la poitrine du Terrien sans vie, au-dessus du cœur, et un autre doigt de la même main au-dessous du cœur.

— Tu vas produire une décharge correspondant à 200 volts pendant vingt centièmes de seconde, ordonne Giuse. Attention, pas davantage, hein ? Allez, vas-y !

Un grésillement accompagné d'une sorte de petite explosion se fait entendre dans la pièce. Une odeur de chair brûlée se répand dans l'air.

Cal n'a pas bougé.

— Recommence, dit Giuse d'une voix blanche.

À nouveau, Lou se penche et pose ses doigts sur la poitrine. Une nouvelle détonation sourde.

Le corps du Terrien se cabre soudain. Dans la même seconde Lou et Salvo ont lancé leurs mains en avant et appuyé sur la poitrine.

Pendant une terrible seconde, Giuse guette un mouvement qui montrerait que Cal reprend vie. Puis il se penche en avant et pose l'oreille sur la poitrine de son ami.

Il cherche le cœur... et soudain un léger battement parvient. Le cœur bat !

Faiblement, mais il bat !

— Massez-le, lance-t-il rapidement aux robots.

Le même mouvement reprend, interrompu toutes les minutes par Giuse qui écoute les battements. Maintenant ils sont plus réguliers.

— Je... je crois qu'il est sauvé, dit-il, bon sang, ce que j'ai eu peur. Maintenant il faut qu'il ait chaud, mettez-lui les vêtements qu'on a apportés.

*

Deux fois Cal est revenu à lui. Deux fois il s'est rendormi sans avoir prononcé un mot.

Dans la petite pièce c'est le silence. Giuse est assis adossé à une paroi. Les robots sont immobiles à côté. Salvo est près de la porte, guettant le moindre danger. Mais HI n'a pas lancé la plus petite attaque.

*

Cal frémit doucement. Lentement ses yeux s'ouvrent, comme s'il faisait un effort terrible. Il se sent très fatigué.

— Que s'est-il passé ? demande-t-il d'une voix lasse. Giuse sursaute, dans son coin, et approche rapidement.

— Tu m'as fait une de ces peurs... Le gaz, tu te souviens ?

— Oui, le gaz... et alors ?

— Tu en as pris de trop.

Cal reste silencieux un moment.

— Comment tu m'as ranimé ?

— Choc cardiaque. Lou t'a balancé 200 volts. Un sourire monte aux lèvres du Terrien.

— Je croyais que le médecin c'était moi ; tu es doué, dis donc !

— Si tu commences à te payer ma tête, c'est que ça va mieux, répond vivement Giuse.

Cal sourit faiblement et tente de s'asseoir. Lou se penche et l'y aide avec des gestes doux, comme s'il maniait un objet fragile.

— Et pour le reste ? demande Cal d'une voix plus forte.

— Rien de nouveau, reprend Giuse. On est à l'abri, là-dedans, mais on est aussi bloqués.

— Ripou et Belem ?

— Pas de nouvelles. De toute façon ils ne pourraient pas amener une plate-forme ici, ce sas est trop étroit. Même pour nous d'ailleurs, c'est une simple bouche d'aération.

Cal réfléchit. Il se sent encore faible, mais s'il ne fait pas d'effort physique il sait qu'il peut réfléchir assez clairement.

Comment se tirer de là ? HI doit savoir maintenant que le gaz est efficace et s'ils tentent une sortie il remettra ça.

— Maintenant on n'a plus le choix, il faut trouver une solution radicale. Comment feinter HI ? C'est ça qu'il faut faire, le posséder, trouver une astuce...

Cal renverse la tête en arrière, étirant ses bras douloureux, courbatus. Un long moment s'écoule. Salvo bouge soudain.

— Ripou m'appelle, dit-il... Il dit que des robots se livrent bataille au 18e niveau. Ils dévastent tout.

— Salvo, tu vas me servir de haut-parleur, dit Cal, retransmets-moi immédiatement ce qu'il dit... Attends, est-ce que HI peut surprendre ce que nous dirons ?

— Non, il n'a pas encore trouvé notre longueur d'onde.

Cette fois, Cal réfléchit à toute vitesse. Giuse s'est rapproché, comprenant qu'il se passe quelque chose.

— Ripou, trouve-nous deux combinaisons spatiales légères et apporte-les ici. Pendant ce temps, Belem va attaquer le groupe de robots le plus fort pour relancer la bagarre.

La réponse arrive immédiatement et Cal a un mouvement d'étonnement en reconnaissant la voix de Ripou dans la bouche de Salvo.

— Il faut utiliser quelles armes ?

— Les désintégrants au besoin, frappez dur. De ton côté, fonce dans un puits de lancement et balance, en automatique, un module d'exploration en orbite haute... si tu en as le temps. Ensuite arrive ici avec une plate-forme.

Lou s'agite, attirant l'attention de Cal.

— Belem dit qu'il a trouvé une sortie par un conduit d'aération assez large pour une plate-forme.

— O.K., dis-lui d'exécuter les ordres.

Tout s'accélère maintenant. Une idée confuse s'agite dans le crâne de Cal qui n'arrive pas à la formuler clairement. Agacé, il la repousse et se relève lentement. Un léger vertige lui fait porter la main au front.

— Pas encore trop solide, hein, dit Giuse en s'approchant.

— Non, une vraie saloperie, ce gaz. Soyons prêts à partir. Lou et Siz, vous vous occupez de nous et Salvo dirige l'ensemble en nous protégeant. Il faut sortir le plus vite possible de la base et de la zone d'intervention des robots de proximité. Une fois dehors, Salvo, amène-nous dans l'archipel à basse altitude en évitant les terres. Trouve une île tranquille et pose la plate-forme au bord de l'eau.

*

Des bruits sourds parviennent au sas où sont enfermés les deux Terriens et les trois robots. La bataille fait rage, et Cal sent une colère monter en lui.

— Ils vont tout saccager, ces foutus robots, gronde-t-il.

— C'est toi qui leur as dit d'employer les grands moyens, proteste Giuse.

— Je ne parle pas des nôtres, bon sang... tu entends ça ? Ils vont bousiller la base !

— Je suis devant la porte !

La voix de Ripou vient de retentir dans le sas. Aussitôt Salvo agrippe la commande d'ouverture et le lourd battant s'écarte.

Ripou apparaît qui lance brusquement à l'intérieur du sas un paquet de vêtements, les combinaisons. Déjà Salvo referme la porte,

pendant que Lou et Siz, un masque à oxygène à la main, sont prêts à intervenir si les deux humains montrent la moindre fatigue.

À toute vitesse les Terriens s'habillent, enfilant la combinaison par-dessus leurs vêtements, et fixant les casques souples et transparents. Cal branche l'arrivée d'air et la radio de son casque, le premier. Puis il fait signe à Salvo de rouvrir la porte dès qu'il voit que Giuse a refermé son propre casque. Désormais ils sont à l'abri du gaz.

Ripou est à l'embranchement d'un couloir, à quinze mètres. Il tient à la main un désintégrateur lourd comme s'il s'agissait d'une cacahuète.

Les deux hommes branchent leur système anti-G et partent à l'horizontale, comme des nageurs, suivis des robots. À une centaine de mètres la plate-forme est là, moteur en marche, puisqu'elle flotte à trente centimètres du sol.

Tout le monde s'y engouffre, se tassant tant bien que mal dans la cabine. Salvo est aux commandes.

— Belem vient de lancer un module, dit-il rapidement. Il a des ennuis... il est poursuivi par trois robots-boules.

Les parois du couloir défilent à une vitesse folle.

Seul un robot est capable de conduire à une vitesse pareille ! Les virages, à angle droit, sont impressionnants car il ne ralentit pas. Le système de compensation magnétique absorbe la force centrifuge et la restitue en accélération, ce qui donne à l'engin des coups de reins brutaux.

Une détonation sèche, devant eux. Un pan de mur s'effondre et dévoile une galerie où la plate-forme s'engouffre.

— Belem se dirige vers la surface, intervient Lou qui vient d'être contacté. On va le retrouver à la sortie. Mais il faudra faire vite, ils sont toute une bande derrière lui, maintenant.

La galerie, taillée dans le roc, est violemment éclairée par le projecteur frontal de la plate-forme. Elle monte de plus en plus mais Salvo n'a aucun mal, apparemment, à en suivre le niveau.

Il ralentit soudainement.

— On arrive, prévient-il.

— Lou et Siz, dit Cal, vous allez débarquer avec Ripou et son désintégrateur lourd. Attendez que Belem soit sorti et bouchez l'entrée de la galerie. Salvo, tu leur donneras le signal.

Dix secondes plus tard, une lueur apparaît devant la plate-forme qui ralentit encore et surgit à la surface dans un paysage de neige et de glace. La porte s'ouvre et les trois robots jaillissent à l'extérieur comme des flèches.

Il était temps. D'une petite ouverture à quelques mètres débouche une forme que les deux Terriens identifient immédiatement : Belem !

Tout de suite c'est l'enfer. Les robots ont ouvert le feu et la roche

fond, mêlée de neige vaporisée directement.

Déjà les robots reviennent, grimpant sur la plate-forme par l'arrière.

— Lou dit qu'on peut démarrer, fait Salvo, aux commandes, ils sont accrochés.

— O.K., vers l'archipel, mais fais d'abord une verticale, ordonne Cal en réglant l'écran de visibilité qui entoure la cabine. Je veux voir ce qui se passe ici.

La plate-forme fait une montée en accéléré et se rétablit à trois mille mètres au-dessus. Des explosions souterraines apparaissent à l'entrée de la galerie qui vient d'être bouchée.

D'un seul coup, Cal prend le coup de sang. Il empoigne un micro manuel et bascule le contact qui sélectionne la base.

— HI20 314, qu'est-ce que c'est que cette pagaille ! Je vous ordonne de faire cesser ces batailles absurdes. Si vous n'êtes plus capable de contrôler cette base, détruisez vos circuits comme vous en avez l'ordre, en dernière extrémité. Faites immédiatement une vérification de vos relais. C'est un ordre supérieur !

— Qu'est-ce qui te prend, demande Giuse stupéfait, pourquoi lui parles-tu en Loy ?

Cal tourne vers son ami un visage étonné.

— Moi, je parle en Loy ?

— C'est ce que tu viens de faire, oui.

— Je... je ne m'en suis pas rendu compte ! Dis donc, j'ai besoin de repos...

Sur l'écran les explosions, au sol, se sont arrêtées. Cal montre le paysage du doigt.

— En tout cas, c'est efficace, regarde ! HI a stoppé ses bêtises. Bon, il n'y a plus qu'à attendre que notre petit plan puisse être appliqué par JI. En attendant, gagnons l'archipel.

CHAPITRE IV

CAL

Assis sur le sable, je me laisse sécher par le soleil. Je viens de me baigner longuement. Il fait foutrement chaud dans ces îles.

Dix jours qu'on est arrivés ici. Par prudence, j'ai choisi une petite série d'îles à l'écart, à la pointe ouest de l'archipel. Le jour même de notre arrivée, JI nous a prévenus que HI avait fait envoyer des patrouilles de recherches en modules. Sale truc, j'ai dû faire cacher la plate-forme sous l'eau. Par vingt mètres de fond, dans une faille. Elle est indécélable, mais on peut toujours aller la chercher.

Je me lève pour faire quelques pas sur la longue plage. L'île est la plus grande de ce groupe. Elle doit bien faire huit kilomètres de long sur six à sa plus grande largeur. Elle a vaguement la forme d'un œuf. Couverte d'une végétation tropicale. De grands arbres que je ne connaissais pas, avec des fruits bizarres.

On n'osait pas en manger, au début, et puis Giuse en a fait une étude succincte et a conclu que ça devait se manger. Effectivement, on est encore là, alors qu'on en mange à chaque repas.

La mer regorge de crustacés. Tous très différents de ceux que je connaissais, mais avec un air de famille suffisant pour qu'on en fasse cuire. Un peu notre bonne vieille langouste terrienne, pour autant que je m'en souviene.

Un vrai paradis, cette île... et pourtant je n'y suis pas à l'aise. C'est pour cela que je me suis isolé cet après-midi. Je voulais réfléchir en paix.

Des petites vaguelettes parviennent jusqu'au sable et, tout en avançant, je fais de grandes gerbes d'eau en frappant la surface. Il n'y a rien à faire et je m'en... Mais c'est ça ! Tout simplement : je m'ennuie ! Voilà pourquoi je ne me sens pas à l'aise.

Pourtant il y a tout ici. Seulement c'est un merveilleux endroit de vacances, pour se reposer, se refaire des forces, et ça n'est pas mon

cas. Les premiers jours, j'étais fatigué, d'accord, après ce sale réveil, à la base. Mais maintenant je suis en pleine forme et le séjour forcé me rebute.

Je m'arrête un instant de marcher. D'un seul coup je me sens mieux. Je sais ce qui n'allait pas et ça me rassure.

Pour fêter ça, je me lance dans l'eau. Bon sang, ce qu'elle est bonne ! Enfin pour moi. J'adore l'eau tiède sinon chaude. Celle-là est si bonne qu'on ne sent pas quand on entre dedans. La température exacte du corps.

Je me retourne pour faire la planche, laissant mon regard aller jusqu'à l'horizon. L'eau est d'un bleu foncé reflétant la teinte profonde du ciel. Un petit nuage clair se balade au ras de l'eau, tout au fond là-bas.

Je me retourne et commence à revenir vers le sable dans un long crawl tranquille...

Je stoppe soudain... UN NUAGE ? Mais il n'y a pas de nuages dans cette région ! Et s'il arrivait une tempête, il y en aurait beaucoup plus, de « nuages »...

Du coup je repars à toute vitesse vers la plage... Le sable. Sans m'arrêter, je fonce vers l'arbre le plus proche et commence à grimper.

À une bonne vingtaine de mètres du sol je m'installe sur une branche. J'essaie de plisser les yeux pour diaphragmer au maximum... Tu parles d'un nuage, ça m'a tout l'air d'une voilure, oui !

On a installé notre campement dans une petite crique de l'autre côté de l'île, à deux kilomètres d'ici. Pas d'autres moyens que d'y aller à pied. On vit nus et je n'ai pas mon harnais anti-G. Je descends aussi vite que je le peux.

*

Le campement. Je suis essoufflé au possible. Courir comme ça me crève.

Lou et Ripou sont occupés à relever des nasses qu'ils ont fabriquées sur nos conseils. Les autres sont là. Giuse est dans son hamac. Il doit juste se réveiller de sa sieste. Je vais tout de suite à la paillote.

Giuse se redresse en me voyant passer aussi vite.

— Hé ?

Pas le temps de parler maintenant et d'ailleurs je ne pourrais pas, avec mes poumons suroxygénés. Je fouille dans mon coin... Voilà mon harnais. Je commence à en fixer les courroies quand Giuse arrive, l'air intrigué.

— On peut savoir ce qui se passe, oui ?

Je passe les courroies de l'entrejambe en lui répondant.

— Un bateau, au large.

Il a l'air stupéfait.

— Un... bateau... Bon, et alors ?

— À ton avis, qu'est-ce qu'il vient faire ici, je lui demande en m'arrêtant de m'équiper.

— Ben... j'en sais rien... il passe, quoi !

— Giuse, je reprends patiemment, on est à l'écart de l'archipel, par ailleurs on ne sait rien de cette époque, de ce qui se passe, tu ne crois pas que ça justifie de prendre des précautions, d'être sur ses gardes ?

— Mais enfin on est peut-être justement sur une route maritime en direction du second continent vers l'ouest, on n'en sait rien justement ! Tiens il vient peut-être se ravitailler en eau, par exemple, à la source de cette île.

Je secoue la tête.

— Giuse, on n'a repéré aucune trace ici. Même les animaux n'ont jamais vu d'homme : ils ne sont pas farouches. En outre, tu n'as pas navigué dans ces parages, je veux dire dans l'archipel, moi si. Pendant mon second séjour. Et je sais qu'il vaut mieux éviter les approches des terres quand ce n'est pas nécessaire. Les tempêtes sont rares, à cette saison, je crois, mais quand elles arrivent ça va très vite. Alors je ne vois pas un capitaine être imprudent à ce point s'il n'a pas une bonne raison.

— Bon, d'accord, tu as raison. Mais est-ce que ça vaut la peine de s'agiter comme ça ?

Ah, le père Giuse ! Quand il est parti, ça va vite, mais pour le faire démarrer quelquefois...

— Imagine que l'équipage vienne à terre et découvre tout ce qu'il y a là d'anormal, des vêtements, des objets... D'accord, il y a peu de chances pour ça, mais c'est en envisageant toutes les solutions, toujours, que je me suis gardé en vie jusqu'ici.

Il fait une petite grimace et hoche la tête.

— O.K., grand chef, j'ai pigé... un peu long, hein ? Je lui balance sur les épaules une petite droite et je continue de m'équiper. À son tour il prend son harnais anti-G.

Je sors avant qu'il ait fini. Belem est là, je l'appelle.

— Un bateau passe au large, préviens les autres qu'ils appliquent. Envoie-moi Lou et Siz et dis à Salvo de cacher tout ce qui vient de la base, sauf les vêtements vahussis et les outils que vous avez fabriqués.

Je jette un coup d'œil autour ; il faudrait mettre un peu de pagaille, que ça fasse vécu et trouver une histoire plausible. Je réfléchis...

Voilà Lou. Il me semble lire une question sur son visage de robot. Une fois de plus je m'émerveille de la science des Loys qui ont su parfaire une technique telle qu'on puisse réaliser de telles choses. Je défierai n'importe quel cybernéticien terrien, n'importe quel psychologue, de découvrir que Lou et ses copains sont des robots. Ils

font passer toute la gamme des sentiments humains sur leur visage, en fonction de la personnalité qu'ils ont reçus. Vraiment prodigieux...

— Lou, je réponds à la question muette du grand robot, mon garde du corps, Giuse et moi on va de l'autre côté de l'île. J'ai vu un bateau à l'horizon, mais je le distingue mal. On y retourne et vous allez nous accompagner, Siz et toi. Dis à Salvo de prendre le commandement ici.

Salvo revient accompagné de Siz.

— Salvo, mets Ripou et Belem dans la flotte, à relever les nasses. Que Belem se tienne prêt à aller chercher la plate-forme s'il fallait fuir rapidement en plongée. Pour le reste, fais en sorte que tout ait l'air anodin.

Giuse arrive en courant, et tout de suite Siz s'approche de lui. Il prend son poste de garde du corps...

Je jette un coup d'œil autour de nous et je presse deux fois rapidement le bouton de mise en marche du harnais anti-G. Je me sens allégé. La main droite sur la boucle qui permet de se piloter, je déplace légèrement le curseur et je décolle. Instinctivement je prends la position du nageur et fonce par-dessus les arbres à dix mètres à peine des cimes.

Voilà déjà l'autre rive. Je ralentis, rattrapé par Giuse, tandis que les robots restent un peu en arrière. Je repère le plus grand arbre et viens me poser sur la plus haute branche. Giuse stoppe à côté après avoir inspecté la branche. Elle est assez costaud pour nous soutenir tout les deux.

Des yeux, je fouille l'horizon.

— Le voilà, dit Giuse le bras tendu vers la gauche.

Je tourne la tête. Effectivement il y a là une mâture. Mais c'est curieux, je la croyais plus à droite tout à l'heure... Et... j'avais bien raison.

— Bon sang... ils sont deux. Regarde, Giuse, le premier est plus à droite.

— Ça alors, c'est marrant, dit-il, deux bateaux qui se suivent. Un vrai boulevard, ce coin-là.

Depuis quelques secondes, je devine que ce n'est pas tout à fait ça.

— Ils font plus que se suivre, je dis. J'ai l'impression qu'ils se bagarrent ! Il faut en savoir davantage, Lou, tu vas monter à trois mille mètres, au large, hors de vue des équipages de ces bateaux et tu transmettras ce que tu verras.

Le grand robot a un signe de tête et s'élève rapidement avec son anti-G intégré. Je le suis des yeux un instant. Ça va, on ne devrait pas le déceler des bateaux.

Trois minutes plus tard, Siz intervient. Il nous dit à voix haute ce que Lou lui communique, par micro-ondes accélérées.

— Ce sont bien deux bateaux, mais ils sont assez différents l'un de

l'autre. Le second est plus petit et plus allongé mais il est très armé. Pour l'instant il tire avec ses deux canons de proue sur l'autre bateau. Il semble qu'il le rattrape doucement.

Qu'est-ce que ça veut dire ? Un combat naval ? Il y a donc une guerre ? Je suis vraiment trop mal renseigné et je maudis encore une fois la « maladie » de HI qui me prive d'informations sur cette époque.

Que faire ? J'en parle à Giuse. Mais il est autant dans le noir que moi. Nous avons trop peu d'éléments pour juger. Indécis, je regarde ces voiles, distinctes maintenant.

Siz reprend soudain la parole.

— Le premier bateau vient de changer de cap, me dit Lou. Il se dirige vers... Lou pense qu'il va droit sur les rochers derrière l'autre île.

Je comprends ce qu'il veut dire. Notre série d'îles décrit un long arc de cercle dont celle-ci est la plus à l'écart, et la dernière au nord. Les autres s'étalent vers le sud-est. Entre elles la mer est assez dangereuse. Il y a des hauts-fonds de récifs avec quelques petites passes étroites.

Je devine que le capitaine du bateau poursuivi tente la dernière manœuvre pour échapper à son poursuivant. Il risque son bâtiment dans ces eaux dangereuses en espérant que l'autre ne le suivra pas. Je fais la moue en pensant qu'il y a bien peu de chances pour que ça marche.

Peu après notre arrivée, j'avais exploré ces îles avec mon harnais anti-G. La plus proche de nous est très rocheuse, avec une grande anse très refermée et profonde. Un merveilleux port naturel.

Mais pour y arriver... Il y a bien une passe, mais il faut la trouver !

— J'ai l'impression qu'il faut attendre pour voir ce qui va se passer, dit Giuse. Si on laissait Lou là-haut et si on rentrait au camp ? J'ai une sacrée faim.

— Tu n'as pas tort, je réponds en me détendant un peu. O.K., Lou va rester sur place et surveiller ce qui arrive.

Je branche mon anti-G et me lance dans le vide. Une curieuse impression. Beaucoup plus frappant que de décoller du sol ! On se dit : « pourvu que ce sacré engin marche bien... »



Le message de Lou nous parvient alors que la nuit va tomber. Le bateau poursuivi a réussi à franchir la barrière de récifs ! Chapeau pour le capitaine.

Seulement Lou ajoute que le poursuivant est un sacré petit malin. Il n'a pas essayé de suivre l'autre à la trace. Il a foncé vers le sud pour contourner l'île. Et de ce côté, je le sais, la barrière est plus facilement franchissable...

Manifestement, son capitaine connaît les parages. En tout cas, il est arrivé en eaux libres bien avant le « poursuivi », qui l'a retrouvé sur son chemin alors qu'il se croyait sauvé.

La poursuite était finie. Il était impensable de tenter de faire demi-tour dans le noir pour refranchir les récifs. Il ne restait qu'une solution : la grande anse, ce port naturel. Et, en effet, il s'y est réfugié.

Le vainqueur est alors venu bloquer l'entrée et voilà. Une belle manœuvre. Echec et mat.

Je ne sais pas pourquoi ça me chagrine. Peut-être le courage du capitaine du premier bateau qui me touche ?

Pour l'instant, Lou dit que l'équipage vaincu est rassemblé sur une plage pendant que les vainqueurs font une sorte de fête.

Je jette la queue de langouste locale, il faut bien l'appeler par un nom, dans le feu, et je me lève pour faire quelques pas.

— Toi aussi tu es mal dans ta peau ? demande Giuse.

— Il faut bien reconnaître que tout ça ne nous regarde pas... mais oui, je regrette que ça se soit terminé comme ça. Il méritait mieux, ce gars. Tu sais, il fallait le faire ! Tenter le passage comme ça, c'est gonflé. Un grand marin, ce type-là !

— Mais maintenant tout est terminé, on n'y peut rien. Sauf...

Je tourne la tête vers Giuse.

— Sauf quoi ?

— Eh bien... enfin on pourrait... Oh, et puis j'en sais rien.

Il s'interrompt un instant et reprend :

— Ce qui m'agace, c'est que depuis qu'on est réveillé on « subit » tout. HI d'abord, avec ses conneries, la fuite en catastrophe, enfin tout, quoi ! Alors j'en ai marre. Il faut croire que je n'ai pas une mentalité de vaincu, je n'accepte pas la défaite. Surtout qu'ici on n'a rien tenté.

Comme toujours je me sens plus calme maintenant qu'on examine le problème franchement. Je reviens m'asseoir près du feu.

Ce qui est épatant avec Giuse, et c'était déjà comme ça sur Terre, c'est qu'on a des réactions semblables. Les mêmes choses nous foutent en rogne. Et plus encore maintenant depuis qu'on est ensemble sur Vaha.

— O.K., dis-je, on n'a rien fait. Mais je ne vois pas très bien ce qu'on pouvait faire. Et puis c'est le passé. Mais maintenant qu'est-ce qu'on peut faire ?

— On pourrait au moins aller voir, non ?

Je réfléchis un peu. Oui c'est vrai, il a raison. Ça ne coûte rien de se renseigner un peu.

— On va là-bas, on espionne un peu et on prend une décision ensuite, ça te va ?

Il se lève brusquement, le visage hilare.

— Eh bien, tu vois, tu aurais décidé ça tout de suite, on n'aurait pas

mangé aussi mal !

Je lui flanque une claque dans le dos et on file vers la cabane.

Encore une fois je suis frappé par notre changement. Sur Terre, Giuse n'était pas un foudre de guerre. Il ne fallait tout de même pas lui marcher sur les pieds trop longtemps, mais il n'aurait jamais été cherché querelle à qui que ce soit.

En bon ingénieur cybernéticien modèle, il ne pensait qu'à son travail, au rendement. Parfaitement façonné par notre civilisation. Pour moi, c'était différent. Logicien, je faisais un métier trop à part, trop original, dans ce monde devenu presque sans logique.

Moi, je vivais pour mes vacances et mes rares amis. Tiens, j'y pense brusquement, la petite île que j'avais louée pour les vacances, juste avant la fin de la Terre, ressemblait un peu à celle-ci.

C'est drôle, en général quand mes pensées revenaient vers la Terre, ça me fichait le cafard. Cette fois, d'avoir repensé à cette île me ferait plutôt chaud au cœur. Peut-être suis-je en train de me guérir de cette nostalgie du sol natal ?

Sans s'être concertés, on s'habille avec les vêtements de notre dernier « voyage ». Ils sont sûrement démodés, mais il n'y a rien d'autre. Dessous, on boucle notre harnais anti-G.

— Dis donc, on prend une arme ? demande-t-il.

— Je n'aime pas trop ça... Non, puisque Lou et Siz seront là on ne craint rien. Tu sais, je ne me suis servi qu'une fois d'un désintégrant, à mon second « voyage », et j'en garde un sale souvenir. Bon je suis prêt, rejoins-moi.

Je sors et appelle Salvo, Ripou et Belem. Au moment de parler, j'ai une soudaine idée. Je pensais laisser les trois robots ici, mais pourquoi ? Il n'y a rien à garder.

Belem a l'air plus taciturne que jamais, alors que Ripou affiche un grand sourire, comme toujours. Je m'adresse à Salvo et inconsciemment je mets de la chaleur dans ma voix. J'aime bien le grand robot. Avec Lou c'est mon préféré et je ne peux pas m'empêcher de le montrer. Idiot, mais...

— Salvo, on va aller voir ce qui se passe sur l'autre île et vous venez tous avec nous. Lou nous rattrapera pendant la traversée, transmets-le lui.

— Tu as l'intention d'intervenir là-bas ? demanda Salvo de sa voix grave.

— On ne sait pas encore. On va voir. Tout dépendra de notre première impression. Dès que Giuse est prêt, on file.

— Ça y est, ça y est, ne râle pas, fait Giuse en arrivant. Comment tu me trouves ?

Comme moi, il n'a mis qu'un large pantalon flottant et une chemise brune. Je suis sur le point de donner le signal du départ quand je

m'aperçois que les robots sont en combinaison. Ça ne va pas du tout. Et je les envoie s'habiller aussi.

Enfin prêts, on décolle. Tout de suite c'est le noir. Ma vision nocturne ne s'est pas encore révélée, après l'éblouissement du feu sur la plage. Je sens une main se poser sur mon épaule gauche, pour me guider, et la voix de Salvo me parvient.

— Dis-moi quand tu y verras assez, Lou est en piqué pour nous rejoindre, il va te prendre en charge dans un instant.

Une minute plus tard, je sens la main s'écarter et une autre s'appuyer sur mon épaule droite. Mais j'y vois déjà mieux.

L'île n'est plus loin. À voler à une bonne centaine de kilomètres/heures, on ne met évidemment pas longtemps.

Je devine, en dessous, la grande anse. Là-bas des feux sont allumés sur la longue plage. Et des fanaux marquent les deux bateaux ancrés l'un près de l'autre.

Il est temps qu'on arrive, je crève de froid à voler à cette vitesse en simple chemise, malgré la température douce.

Je ralentis et les autres m'imitent. On doit avoir l'air étrange, comme ça, debout dans l'air, à tenir une sorte de conciliabule. La position de nageur est la plus commode pour voler mais elle est quand même inconfortable pour discuter.

D'ici, et à cent mètres d'altitude, on ne peut pas nous entendre et on parle à voix presque normale.

— Giuse, on va se séparer, dis-je en observant la plage. Apparemment, c'est là-bas qu'il se passe quelque chose. Si tu veux, tu pars avec Siz vers la droite et je prends la gauche avec Lou. Salvo, toi et Ripou vous restez à une certaine hauteur pour voir ce qui se passe et nous prévenir s'il y avait quoi que ce soit. Belem va aller faire un tour sur les bateaux et nous dira ce qu'il verra. O.K. ?

Je distingue le hochement de tête de Giuse qui se remet sur le ventre d'un coup de reins et file dans le noir, en léger piqué. À mon tour, je plonge en direction de la plage.

Il y a plusieurs grands feux. Par prudence, je choisis le plus à l'extérieur et approche doucement à une dizaine de mètres du sol. Tous les sens en éveil je tourne la tête de droite à gauche, pour balayer la plage du regard.

C'est comme ça que je repère le premier cadavre. Elle était bien tranquille, cette plage. Rien ne paraissait bouger. Et pour cause...

Je sens la nausée arriver. Le sable est rouge de sang, quelque chose me voile le regard et mon cœur cogne furieusement.

Ce n'est pas possible... on ne peut pas faire des choses pareilles. Partout des cadavres, des membres coupés traînent...

Une tête, sur le sol, semble m'appeler. J'ai un haut-le-cœur, la main devant la bouche.

Quelque chose me retient... Ah ! c'est la main de Lou qui s'est glissée sous mes épaules. J'ai les jambes tremblotantes. Et puis une violente répulsion me saisit.

— Nonnnnnnnnn ! Assez de violence, assez de mort ! J'ai dû crier. Je me retrouve par terre, accablé. Non, non, non, NON. Je ne veux plus, j'en ai assez, assez...

Alors tout ce que j'ai fait n'a servi à rien ? Tous ces efforts pour rien. Il y a toujours autant de violences... Je me sens inutile... Que peut un homme devant une planète ? Comment modifier le comportement de ses habitants ? Il y a trop à faire, je ne peux pas être partout...

Je pourrais faire tout ce que je pourrai, jamais je ne suffirai à une tâche aussi écrasante. Je ferais mieux de renoncer tout de suite. M'enfermer dans la base et...

Non... même ça m'est interdit. Je ne peux plus entrer dans la base !

— Les salauds ! Les immondes salauds...

La voix de Giuse. Je redresse la tête. Il est debout près de moi, le visage torturé par un écoëurement sans borne.

— On ne va pas laisser ça comme ça, hein ?

Il y a une incroyable haine dans sa voix qui semble me parvenir de loin.

— Quoi ?

— On va leur faire payer ce massacre, non ? On va les détruire, ces... ces malfaisants !

Malfaisants ? Oui, c'est exactement ça, des malfaisants qu'il faut faire disparaître, anéantir. Effacer même leur souvenir.

— Ils ont massacré tout l'équipage, comme ça pour rien. C'est... c'est un crime contre les hommes. On ne peut pas laisser vivre des êtres qui ont fait ça. Par... respect pour les... enfin pour la race humaine. Si tu ne veux pas venir, j'irai seul.

Quelque chose de glacé m'envahit, paralyse mon cerveau, ou plutôt lui donne une lucidité insensible. Je me lève, Lou est là, prêt à m'aider, mais je ne lui tends pas la main.

— Où est Siz ? je demande d'une voix sèche.

— Il cherche des survivants. Les salopards sont sur les bateaux.

— Salvo, qu'est-ce que tu vois ?

Je ne me suis même pas donné la peine de demander à Lou de faire le relais.

— Il y a quelques hommes sur le bateau des pirates. Mais la plupart sont à bord du navire marchand qu'ils ont capturé. Le pont est couvert de cadavres. Les pirates sont complètement ivres. Beaucoup se sont déjà effondrés un peu partout.

Un instant de lucidité me permet de voir que la voix de Salvo est grave.

- On arrive. Prenez tous les pirates et balancez-les à l'eau.
- Dans leur état ils vont se noyer. Ils sont incapables de nager.
- C'est encore trop doux pour ces bêtes, je réponds avec rage.

Ma ceinture... voilà. Je file au ras de l'eau sans regarder si on me suit.

Le bateau des pirates... Je me pose sur le pont. Un homme est là par terre, ronflant dans un sommeil lourd. Un sabre près de lui. Je le ramasse.

La dunette. Une forme se dresse à moitié. Une tête balafrée de traces de sang. Sans que je lui en donne l'ordre, mon bras s'élève, le sabre siffle et fend cette face diabolique. Le sang gicle mais je n'y fais pas attention.

Mon sabre rougi à la main je descends une échelle qui va vers les entrailles du navire. Quelqu'un à nouveau devant moi.

— Qui es-t...

Un gargouillis. Mon sabre a transpercé cette poitrine. Sans m'arrêter, je parcours les coursives. Je ne sais plus ce qui se passe. Chaque fois que quelqu'un se trouve devant moi, je frappe, frappe...

*

J'ai chaud au visage. Oh, que j'ai de la peine à me réveiller ce matin !

Ah ça, mais... Bon Dieu ! Tout me revient d'un coup. Le combat en mer, les cadavres et... ma vengeance. Ou ma justice. Mais quelle différence ? La vengeance et la justice se confondent si souvent.

Je suis étendu sur le pont d'un navire, mais lequel ? Un autre bateau se balance là-bas. C'est le marchand. Donc je suis toujours sur le navire pirate. J'ai dû m'endormir d'un seul coup cette nuit. Et ce matin, d'après le soleil, il est encore tôt.

Tiens, mon sabre a disparu. Je me sens un sale goût dans la bouche. Un goût de cendres, de mort ! Machinalement je me lève et fais quelques pas. Le pont est propre. On dirait qu'il a été nettoyé... Plus une trace de sang. Lou ! Oui, ça doit être lui qui a tout enlevé.

Ce massacre... comment ai-je pu ?

Je descends l'échelle arrière. Il fait sombre dans le couloir où j'aboutis. La cabine du capitaine. Un désordre fou dans cette cabine. Mais le soleil entre largement par les larges baies vers l'arrière, au-dessus de la couchette.

Des papiers sur la table. Distraitement je les éparpille. On dirait des feuillets de livres de bord. Oui c'est ça. Plusieurs navires, on dirait bien. Je commence à lire...

Les yeux à demi fermés, je rêve, renversé dans le fauteuil confortable que j'ai installé dans la cabine, devant la table de travail

et face à la baie vitrée grande ouverte.

Le soleil baisse et, comme tous les soirs à cette heure, la lumière tourne légèrement à l'orange sur la baie presque fermée. Une splendeur, cette rade. Des centaines d'oiseaux de mer l'occupent, pas effrayés par les deux bateaux à l'ancre.

À côté de moi, dans la cabine, Pik se promène nonchalamment. C'est un petit sati que j'ai trouvé dans la cabine du capitaine du navire marchand. Voilà encore un animal dont j'ignorais l'existence. Ils viennent de Pandria, le second continent. C'est un animal curieux, qui ressemble à trois animaux terriens. Le corps d'un jeune ourson, en moins lourd, et d'un petit singe dont il a une partie de l'agilité. Et la tête d'un de nos ours en peluche, mi-ours mi-koala australien. Une tête très expressive d'ailleurs.

Très joueur, le sati fait des blagues. Il se cache derrière une porte, par exemple, et au moment où vous passez il bondit en criant comme un forcené. Ça donne une sorte de « Sa... titititititiiiiiii ». D'où son nom.

Mais le plus étonnant, c'est sa ressemblance avec un oiseau terrien, le perroquet. Comme lui, le sati vit très longtemps, 90 à 100 ans, paraît-il. Et surtout, le sati parle... Du moins, comme le perroquet il répète des mots ou des phrases qui lui plaisent.

Enfin c'est ce que j'ai lu, parce que depuis trois jours qu'on est là il n'a pas dit un mot. Il se borne à se promener derrière moi. C'est moi qui l'ai découvert dans un placard de la cabine du capitaine du navire marchand où il s'était caché pendant le massacre par les pirates. Il tremblait encore quand je l'ai pris dans les bras. Depuis on est copains comme cochon !

Finalement, on s'est installés sur le navire pirate. Sur nos conseils, Salvo et les autres nous ont fait des tas d'installations à bord. Des cabines plus confortables, à l'arrière, sous le château, pour nous. Mais aussi des postes pour l'équipage où ils ont mis des hamacs. Deux postes de bordée divisés en petits postes de gabiers, d'hommes de pont, de canonniers etc. et un poste commun, sorte de salle à manger-carré d'équipage.

Evidemment, pour l'instant ça ne sert à rien mais j'espère avoir un jour un équipage et je veux l'installer plus commodément que ce qu'on propose, à cette époque, aux matelots. J'espère que ça se généralisera. De même, j'ai fait installer une sorte de banc, sur la dunette, derrière la roue pour le timonier. Il ne me paraît pas nécessaire que l'homme de barre ait des crampes à rester debout des heures, les mains sur la grande roue.

Et, pendant que j'y étais, j'ai fait aussi installer un autre banc pour l'officier de quart, à gauche de la roue, pour que l'officier puisse voir le compas. Ils sont mieux fichus, ces compas. Maintenant ils flottent

sur un bain d'huile lourde, le tout dans une boîte étanche, pour rester à peu près horizontaux. C'est bien fait. Et ça marche.

Pendant deux jours je n'ai pas mis le nez dehors. Je compulsais les papiers trouvés à bord des deux bateaux. J'ai pu ainsi me mettre au courant de la physionomie de cette époque.

Elle a sérieusement progressé. Le premier continent s'appelle Vaha, comme la planète. Le second, où je suis allé une fois, est Pandria. Une civilisation s'y est développée, mais très en retard sur Vaha. Et surtout elle ne semble plus progresser.

Un grand nombre de petits territoires plus ou moins vassalisés, où l'on pratique l'esclavage sur l'ennemi vaincu.

Quant au troisième continent, Gol, il semble toujours aussi cruel. Mais je n'ai que peu d'informations. Il est vraiment très loin, à l'échelle de cette planète, tellement plus vaste que ma vieille Terre.

Il y a enfin l'archipel qui me fait penser, à la lumière de mes lectures, à ce qu'était l'Europe. Onze grandes îles ont formé autant de nations, périodiquement en froid. Des guerres parfois. Ici l'évolution s'est faite à partir de la mer, bien sûr.

La plus petite de ces îles fait tout de même 600 km de long, et la plus grande 1100. Entre elles des tas de groupes d'îles plus petites qui motivent les froids ou les guerres.

Le sous-sol n'est pas très riche en minerais et c'est une civilisation basée sur le commerce, l'échange de produits manufacturés contre des matières premières. Une industrie assez artisanale y est apparue. J'ai l'impression que c'est l'archipel l'élément le plus dynamique de la planète, à l'heure actuelle.

Le commerce maritime s'exerce, à partir de l'archipel vers Vaha, au nord, et Pandria, à l'ouest. Si bien que les races se sont assez mélangées. On doit y trouver aussi bien des blonds Vahussis que des Pandriens bruns.

Apparemment il n'y a pas de relations suivies entre Pandria et Gol, à part quelques bateaux, de temps à autre, arrivant sur la côte ouest de Pandria.

D'après ce que j'ai compris, il y a en ce moment une sorte de guerre larvée, dans l'archipel, pour le monopole des routes maritimes avec Pandria. Ça se caractérise par une guerre de course.

Certaines îles ont commencé à délivrer des sortes de lettres de créance à des corsaires, autorisés à attaquer les navires marchands. Le bateau arraisonné doit payer des taxes énormes sous peine d'être coulé. Un procédé habile pour ne pas déclarer la guerre tout en la faisant.

Les corsaires reversent les deux tiers de ces taxes à leur pays d'origine. Mais ça fait quelquefois des sommes telles qu'il y a de quoi perdre la tête. C'est ce qui arrive à certains capitaines corsaires qui

gardent tout pour eux. Ils sont alors déclarés pirates et n'ont plus d'autre solution que de continuer la guerre de course, avec de plus en plus de cruauté.

J'en ai eu une démonstration ici. C'est un célèbre pirate, Dikam, qui a massacré l'équipage du marchand.

— Tu es occupé, grand cap'taine ?

C'est Giuse qui me sort de ma rêverie. Comme moi, il porte un pantalon assez collant, et une chemise blanche aux manches bouffantes. On a trouvé ça dans les coffres du navire, dont les cales sont pleines à craquer de marchandises. Des épices, j'ai l'impression.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Je cherche de ces petits cigares longs. Impossible d'en trouver.

— Regarde dans le coin, là-bas, il y en a une boîte pleine.

Comme moi, il a pris goût à ces petits cigares délicieux.

— Dis donc, j'ai regardé les canons. C'est pas merveilleux.

— Qu'est-ce qu'ils ont ?

— De vraies bombardes. La précision doit tenir du hasard !

— Ouais, j'ai réfléchi à ça. L'astuce doit constituer à avoir des canons qui tirent plus loin que l'adversaire. Comme ça, si le navire est assez rapide, et celui-ci l'est manifestement, on doit couler un ennemi sans recevoir un seul boulet.

— Hé, pas idiot, ton truc ! Pas très glorieux, mais astucieux. Seulement on n'a rien ici pour faire ça.

— Oui. Il faudra y penser dans un port.

— Tu penses toujours qu'on pourra naviguer avec seulement cinq membres d'équipages, sur un bateau de cette taille ?

— Quoi, il est un peu plus gros qu'une corvette. Et puis les robots valent bien dix hommes chacun.

— D'accord mais ça fait encore que cinquante matelots, c'est juste.

— Ne t'inquiète pas. Est-ce que tu as potassé ton cours de navigation ?

— Tu parles, ils sont pas à la noce, les aspirants de marine marchande qui doivent apprendre ça !

— C'est mieux que rien. Tu ne connais rien à cette navigation, je te l'apprendrai, au fur et à mesure, mais tu dois avoir des bases solides pour que ça rentre plus vite.

— Ben j'ai hâte de passer aux travaux pratiques, cette théorie primaire, ça me mine !

— O.K., O.K., allons-nous baigner. Tu viens, Pik...

Le petit sati tourne curieusement la tête de notre côté et voyant qu'on va partir, se lève. Il galope devant nous sur ses quatre pattes, mi-pattes mi-mains d'ailleurs, ce qui lui permet de grimper aussi bien. Et arrivé à l'échelle montant au pont, il agrippe la rampe et s'élève à toute vitesse, en poussant des petits cris de joie.

— Je lui ai apporté des fruits, dit Giuse, devant moi.

— Il a bien mérité qu'on le dorlote un peu, dis-je à mi-voix, après ce qu'il a vu...

— Tu avais dit qu'on n'en reparlerait plus, me reproche mon copain.

— Ça me travaille toujours.

— Moi aussi, qu'est-ce que tu crois ! À propos, tu as décidé de la date de départ ?

— Dans un jour ou deux, je pense. Je me suis mis au courant ; maintenant, si on rencontre quelqu'un, on pourra répondre sans éveiller la curiosité. À ce propos, il faut qu'on explique notre présence sur ce bateau. Je te propose un naufrage du nôtre et une récupération de celui-ci trouvé vide, dans cette baie... Tiens, qu'est-ce que c'est ?

Je vois Lou, qui travaille sur le marchand, s'élever brusquement en anti-G et foncer ici. Le marchand est ancré à deux cents mètres. Il se pose près de nous sur le pont en quelques secondes. Je sens venir le pépin ! Il a le visage grave.

— Ça va mal. JI a profité d'un moment de folie de HI pour lancer ton Dijar de survie.

— Ce serait plutôt une bonne nouvelle, ça. Que s'est-il passé, le lancement a foiré ?

— Foiré ?

C'est vrai que je n'ai pas appris l'argot aux robots...

— Peu importe, continue.

— HI reprenait son contrôle au moment où le Dijar quittait la base par le cône numéro 4. Il a aussitôt réagi en envoyant des solubs d'attaque, en urgence accélérée.

Ça c'est le coup dur. Les solubs, c'est une des plus belles vacheries que les Loys aient inventée. Un truc machiavélique. Imaginez une fusée de cinq mètres de long, minuscule pour leur technologie, mais bourrée d'énergie jusqu'à la gueule. De quoi faire un boum équivalent à cent fois la première explosion atomique d'Hiroshima, 2000 mégatonnes...

Et on lance toujours les solubs par paire ! Mais le pire, c'est que ces saloperies suivent leur cible jusqu'à l'impact. Les gars, dans la cible, ne peuvent jamais s'arrêter. Dès qu'ils ralentissent, les solubs les rattrapent. Ça peut durer des années ! On a vu des types se suicider dans leur engin, à bout de vivres...

Quelle que soit la manœuvre, les solubs sont toujours là. On arrive à garder ses distances mais toujours les mêmes. Dès qu'on accélère, ils affichent la même vitesse, si bien qu'ils sont toujours derrière, jusqu'à la fin des temps. Ils ne ralentissent jamais, bien sûr. Ils ne peuvent qu'accélérer !

Le pépin, c'est qu'ils soient derrière mon seul Dijar, du moins celui

sur lequel je comptais. Si jamais il est touché à proximité de Vaha, on va en prendre un sacré contrecoup, ici. La trajectoire de la planète va en souffrir...

— Où en sont-ils en ce moment ?

— Le Dijar fait des évolutions dans l'espace, sans accélérer, en restant autour de Vaha.

Cal a un geste de lassitude. Tout va mal depuis le réveil. Ils subissent constamment. Il secoue la tête et dit à Lou :

— Rameute les autres et fait venir l'amph... mais je suis vraiment le roi des couillons !

— Hein ?

— Le module, le module que JI a lancé pour nous aider à fuir la base... il est toujours dans l'espace !

— Qu'est-ce que tu veux que j'en s...

Giuse s'interrompt en comprenant que la question était posée à Lou qui répond en effet :

— JI dit qu'il tourne en orbite éloignée.

— Dis-lui de le faire plonger dans l'océan. Qu'il vienne ensuite ici le plus vite possible, en plongée.

Cal se retourne vers Giuse, l'air d'aller mieux soudain.

— Un module, c'est tout de même autre chose qu'un amphib. Et puis il y a un robot vahussi de combat, à bord. J'en avais fait mettre sur tous les modules, à tout hasard. Ça nous fait un homme d'équipage de plus... Il va rester ici sur le navire pendant qu'on va voir ce qu'on peut faire pour ce Dijar.

— Tu as une idée ?

— Je ne sais fichtrement pas ce que je vais faire, mais je te garantis que je vais essayer. Vais pas me laisser avoir par une machine.

— Si c'est de HI que tu parles, je te signale qu'il s'agit tout de même d'un ordinateur géant qui détient plus de connaissances qu'on ne pourra jamais en glisser dans nos pauvres cerveaux humains !

Il rit et reprend :

— ... De toutes les façons on peut toujours lancer le Dijar dans l'espace. Les solubs le suivront et on en sera débarrassé.

— Bien sûr, mais ce Dijar n'est pas comme les autres. Je l'avais fait préparer spécialement pour moi. Il contient un double de toutes les banques de connaissances, par exemple. Et puis il y a à bord les nouveaux super-robots, à l'image de Lou et des autres. C'est Salvo qui me l'a appris. Ça représente un capital énorme. Il y a aussi des usines démontées, une formidable quantité de matériel. Je ne peux pas abandonner ça. Ah il a manqué de nez, JI !

— Si ça avait marché, tu l'aurais félicité !

— Mais c'est pas le cas...

— Le module est en plongée vers l'océan, intervient Lou.

- Pas suivi ?
- Si, mais il a le temps.
- Bon, dis aux autres de nous rejoindre rapidement, qu'est-ce qu'ils fabriquent ! Dans combien de temps le module peut être ici ?
- Trois heures au moins.
- Que le Dijar continue à manœuvrer.

*

Le soir est tombé quand le module émerge près du navire. Tout de suite, Cal fait descendre le robot de combat à qui il donne ses ordres pour garder les bateaux, avec Belem et Ripou.

— Bon on y va, dit-il en sautant sur le module.

Sans attendre, il se glisse au poste de pilotage, gagnant le siège de gauche. Aussitôt en place il commence à programmer l'engin. Il a l'intention de le prendre en pilotage manuel mais, pour prévoir un pépin, il établit rapidement un programme.

Lou et Siz entrent à leur tour, allant se caser dans la soute, à l'arrière. Ces modules sont faits pour des équipages de deux à trois personnes, mais on peut entasser du poids dans la soute sans inconvénient.

De la main droite, Cal bascule des contacteurs qui animent immédiatement les voyants de contrôle, jaune, bleu et vert, au grand tableau de bord qui couvre le plafond et la demi-circonférence du poste.

Giuse entre au moment où Cal égrène à voix haute les séquences de mise en défense de l'engin.

— Etage de puissance... lancé, veille rapprochée... marche, sélection automatique d'images... branchée, tir automatique du désintégrateur frontal... en marche...

— Tu le mets en veille générale d'urgence ? demande Giuse en s'asseyant dans le fauteuil de droite du co-pilote.

— Oui, je préfère ça avec ces saloperies de solubs, je suis sur mes gardes. Je me demande ce que nous prépare HI.

— Comment ça, « prépare », qu'est-ce que tu veux de plus ?

— Je ne sais pas, mais auprès de moi je subodore que HI est devenu vicelard. Ces grands ordinateurs sont programmés pour étudier le comportement de leur maître, pour le copier, au besoin.

— C'est pas vrai, je rêve, tu admettrais que tu es un tantinet vicelard ?

Un bref sourire éclaire le visage de Cal qui se retourne sans répondre. Salvo occupe le troisième siège.

— Tout le monde est installé, derrière ? O.K., tu prends le désintégrateur latéral, Giuse, et Salvo suit l'ensemble.

— D'accord, fait son ami en branchant les circuits de commande et de visée tous axes. Mais tiens-moi au courant de ce que tu comptes faire, sinon je ne te serai pas très utile.

— On y va, dit Cal, en pressant le bouton d'activation des programmes enchaînés.

Un ronronnement se fait entendre et le module se balance un instant. L'écran du tableau semi-circulaire montre la baie dans un éclairage rosé qui indique la nuit. La main droite tenant la boule de pilotage, au bout de sa tige métallique, Cal augmente la puissance avec la tirette du tableau de bord.

Le paysage semble basculer pendant que les étages de puissance s'enchaînent, en accélération continue. Le module jaillit vers le ciel pendant que l'altitude défile sur les instruments.

Pas une sensation, à bord. La centrale magnétique d'apesanteur absorbe tout et restitue ce qu'elle encaisse sous forme d'énergie qui vient encore renforcer l'accélération.

Six mille mètres déjà.

— Espérons que HI ne nous a pas remarqués tout de suite, dit Cal, soucieux.

Tout en parlant, il bascule la boule de pilotage vers la gauche pour amener le module à une longue spirale ascendante.

— Rien derrière nous, dit Salvo depuis le troisième siège d'équipage, entre les deux sièges-pilotes, et en retrait.

— Demande à JI les coordonnées du Dijar, lui ordonne Cal.

— Il a tenté une manœuvre, il est maintenant en spirale basse, je vais te mettre sa configuration de route, intégrée, sur l'écran répétiteur.

Le grand robot bascule plusieurs boutons sur le tableau de navigation, à sa droite, et l'orbite du Dijar se matérialise d'un seul coup sur un petit écran. Une ligne de pointillés terminée par un point lumineux, le Dijar. Derrière apparaissent deux points rouges, les solubs !

Cal siffle doucement entre les dents.

— Foutrement près, dis donc ! Bon Dieu, comment on va faire ?

— Et si on attaque les solubs ? demande Giuse. Après tout, on a des désintérateurs.

— C'est une marque d'hostilité, et dans un espace très proche, répond Cal. À tous les coups, HI lancera une horde de solubs. Non, quoi qu'on fasse, il faut que ce soit loin de Vaha. Salvo, fais partir le Dijar en sur-vitesse vers les confins de la galaxie... attends, j'ai peut-être une idée. Combien y a-t-il de modules, à bord du Dijar ?

— Trois, pour l'instant, dit Salvo.

— Voilà la solution, alors ! On va les sacrifier. Il faudra seulement veiller à les remplacer par la suite.

— Qu'est-ce que tu vas faire exactement ? s'inquiète Giuse.

— Pour l'instant, tu vas déterminer un point d'émergence, vers les confins. Trouve-moi un point précis, hein, le plus précis possible, juste à côté d'astéroïdes. Et ensuite on y fonce.

Giuse se penche vers le terminal-ordinateur de bord et commence à pianoter, faisant apparaître des cartes stellaires. Il ordonne des calculs et bientôt des coordonnées s'affichent automatiquement devant Cal qui passe en pilotage automatique et emprunte les cartes de Giuse.

— Voilà ce qu'on va faire, dit-il au bout d'un moment. Salvo, tu transmets au fur et à mesure à JI pour exécution du Dijar. On va passer en sub-espace pour gagner la région indiquée par Giuse. Sept minutes après notre plongée, le Dijar accélère à son tour pour émerger au même point. La suite se passera là-bas.

Sitôt émergé, le Dijar éjectera ses deux modules. Allez, on y va.

Cal injecte les cartes dans l'écran de visionnage pour les avoir sous les yeux et voir la représentation, sur leur image, des engins en vol, une fois sur place.

Puis il enfonce le disjoncteur d'accélération, empoigne la grande manette noire à sa gauche et commence à la pousser en avant. Les yeux fixés sur les cadrans en face de lui, il regarde l'aiguille défilier, progressant vers la graduation en parsecs.

La ligne rouge est franchie sans que rien ne se fasse sentir à bord. Ces modules n'ont pas l'accélération des Dijars, mais ils sont quand même impressionnants.

— Attention, dans huit secondes passage en sub, annonce Cal. 7, 6... 3, 2, 1 top !

Renversé dans son fauteuil, Giuse lutte contre la nausée. L'impression d'un gigantesque ascenseur qui s'arrêterait rapidement. Le cœur monte aux lèvres. Désagréable au possible.

L'écran frontal de vision extérieure devient noir. Les deux hommes ont l'impression de flotter sur quelque chose d'impalpable. Fugitivement, Cal songe au formidable courage qu'il a fallu aux Loys pour expérimenter ce sub-espace, sorte de temps-pur que personne n'a jamais vraiment pu expliquer. Déjà bien que l'on puisse s'en servir...

Tout le monde est immobile à bord. Immobile et silencieux. Comme si, en rompant le silence, on risquait de détraquer une machinerie délicate. Seul, l'immense tableau de bord semble vivre. Des voyants lumineux clignotent. Sur les cadrans des chiffres apparaissent semblant lancer des avertissements pressants.

Les yeux de Cal ne quittent pas un voyant, éteint pour l'instant. Mais c'est lui qui avertira de la rentrée dans l'espace standard.

Il commence d'ailleurs à clignoter en jaune...

Rouge ! Cal presse nerveusement le bouton le plus proche, la mise en garde automatique. Si quelque chose ne va pas, il faut réagir dans

la fraction de seconde même. L'ordinateur le fera plus vite que n'importe quel humain.

L'écran de vision extérieur s'éclaire d'une multitude de points lumineux, les astéroïdes ! Le module a fait surface au milieu d'un champ d'astéroïdes. Il change aussitôt de cap, sous les ordres de l'ordinateur, pour éviter un petit nuage, tout en ralentissant.

— Eh, dis donc, tu aurais pu me dire à quoi ça ressemblait, dit Giuse d'une voix tendue. Tu t'amuses souvent à ces petits jeux ?

— C'est vrai que tu n'avais jamais fait de sub-espace, répond Cal après quelques secondes. Ça secoue, hein ? Surtout l'entrée. La sortie est à peu près insensible.

— Mais je parlais de cette réémergence, au milieu de ces saloperies. On aurait pu percuter !

— On n'a rien sans rien. Il fallait bien prendre quelques risques, non ?

— Je me demande quelquefois si tu es bien le Cal que j'ai connu sur Terre. Lui, il n'aurait pas fait ce truc-là.

— C'est peut-être qu'il n'avait pas connu ce que j'ai dû encaisser ici... mais c'est vrai, j'ai changé. Et tu es en train de changer toi aussi. Notre personnalité se transforme peu à peu.

— Tu crois ? demande Giuse vaguement inquiet.

— Sûr. Tu étais beaucoup plus pacifique. Souviens-toi, on ne se serait jamais bagarré là-bas. Et maintenant qu'on y est obligé, ça ne nous coûte guère.

— Emergence du Dijar dans cinq secondes, intervient la voix impersonnelle de l'ordinateur de bord qui contrôle toujours les manœuvres.

Cal se penche et débranche le pilotage automatique qu'il reprend en manuel.

Une sorte de brasillement éclaire l'écran, à gauche. Le Dijar a réapparu à proximité du module dont la centrifugeuse d'assiette ronfle brusquement pour absorber l'onde de choc.

— Tenez-vous prêts, lance brusquement Cal qui a le temps de voir deux modules jaillir des flancs du Dijar, avant de basculer brusquement la boule de pilotage sur la droite en jurant sourdement.

Les solubs sont apparus si brusquement qu'il a été surpris et comme ils volent encore à une vitesse énorme, en pleine décélération automatique, il fallait faire vite. Ils vont s'aligner tout de suite sur la vitesse de leur cible dès qu'ils en auront fait à nouveau l'acquisition.

— Bon Di...

Cal a poussé un véritable hurlement. Les solubs ont viré à droite pour éviter les astéroïdes, dans la fraction de seconde de leur émergence et...

Le Terrien lance le module dans une course effrénée, changeant de

direction constamment. Rien à faire, les solubs sont toujours là ! Leur nouvelle cible, c'est le module des Terriens !

Dans le poste, les sirènes d'urgence se mettent à hurler. Le mot « Danger » s'allume en rouge sur l'écran frontal.

— Ils nous ont pris en acquisition ? demande Giuse d'une voix blanche.

— Oui, fais taire ces hurleurs, crie Cal en continuant à manœuvrer.

Giuse s'active et les sirènes s'éteignent l'une après l'autre. Quand il relève la tête vers l'écran, il aperçoit une masse confuse d'astéroïdes droit devant.

— Fais gaffe, là devant !

— Je sais bien. Vacherie de vacherie, je me suis laissé enfermer dans un couloir d'astéroïdes ! Et les solubs sont là, je ne peux même pas ralentir... mets ta combinaison, vite, Salvo, aide-le...

Giuse se sent arraché du siège par la poigne du robot qui a déjà attiré une combinaison spatiale dans le placard de droite le long de la paroi.

— Lou, Siz, hurle Cal, on va s'éjecter, passez dans le sas. Quand Salvo vous le dira, sautez à votre tour et récupérez-nous. Prévenez le Dijar et les modules de notre position. Si les solubs restent ici, qu'un module essaie de nous prendre, derrière un astéroïde. Pour le reste, faites pour le mieux !

— Je suis prêt, intervient Giuse qui a même enfilé le casque, en se rasseyant.

— Je passe en automatique, descends ta visière de siège !

— Bon sang, mais toi ?

— Salvo, aide-moi, allez, magne !

Frénétiquement, Cal enfille la combinaison que lui tend Salvo, au moment où les hurleurs de proximité se font entendre. L'ordinateur de bord a dû ralentir la vitesse et les solubs se rapprochent. Ils sont maintenant tout près...

Sûrement pas à plus de vingt secondes du contact. Cal a beau chercher, il ne sait plus à combien de l'objectif les solubs explosent. Est-ce que les combinaisons résistent aux radiations ? Ça non plus, il ne le sait pas.

— Salvo, rejoins les autres, dit-il en se remettant à sa place.

Les yeux fixés sur l'écran qui montre les solubs, il ne quitte pas des yeux les taches lumineuses. Voilà un astéroïde assez grand, un bon kilomètre de diamètre.

Les hurleurs couinent toujours. Cal prend la boule de pilotage et l'abaisse. Le module plonge vers le bas de l'astéroïde. De la main gauche, Cal boucle son casque.

— Attention... accélération dès notre éjection, droit sur l'astéroïde suivant celui-ci, lance-t-il à l'intention de l'ordinateur de bord, Giuse...

prêt ?

— Prêt, répond son ami en ramenant les mains sur les accoudoirs de son fauteuil, et en abaissant la visière de son casque.

Cal presse un bouton sur son accoudoir gauche.

Aussitôt le grand tableau, au-dessus de leur tête, disparaît. Une secousse sous les fesses...

Ils sont dans le vide !

Déjà loin le module fonce, poursuivi par les deux solubs, menaçants avec leur coque noircie par le passage en sub-espace.

Cal lève la tête. L'astéroïde n'est qu'à cinq cents mètres. Et l'élan donné par leur éjection les précipite droit dessus à quelque chose comme trente km/h... Ce n'est pas une bien grande vitesse, mais elle est continue.

Ce serait un miracle s'ils réussissaient à se retourner pour toucher les pieds en avant sans tomber. Et, dans un choc pareil, jamais les combinaisons ne résisteront ! Pressés par le temps, ils n'ont pas eu la possibilité d'enfiler une combinaison spatiale, avec ses petites fusées de direction. Les combinaisons de vol sont faites pour résister au froid de l'espace et pour fournir de l'air, mais pendant peu de temps...

Une sorte de bouée de sauvetage, mais pas plus.

— Mets les pieds en avant, crie-t-il en apercevant soudain Giuse qui tourne sur lui-même, un peu à droite.

Le bruit d'une respiration oppressée lui arrive par les écouteurs de son casque.

— Je voudrais bien... mais je n'arrive pas à me libérer de mon siège, dit enfin Giuse.

Cal donne un coup de reins pour se retourner.

Trop fort, il repart dans l'autre sens...

Il recommence et cette fois l'astéroïde apparaît entre ses pieds. En donnant de petites secousses avec ses bras, il réussit à stabiliser à peu près sa trajectoire.

Le sol n'est pas à plus de cent mètres de Giuse qui tombe la tête la première !

— Giuse, Bon Dieu, hurle Cal, retourne-toi ! Tant pis pour ton siège.

— Je fais ce que je peux, qu'est-ce que tu crois ? Mais avec ce foutu siège, impossible de mesurer mes efforts...

Un grand éclair, là-bas à droite. Cal tourne la tête. Le module a dû percuter. En ramenant son regard vers le sol, maintenant tout près, il repère quelque chose qui bouge. Et voilà encore autre chose...

— Les robots !

Cal a hurlé.

Il se sent saisi par un bras. Lou ! C'est bien le grand robot qui est en train de ralentir leur course. On dirait que ses yeux veulent lui dire

quelque chose.

Bien sûr, dans l'espace, Lou ne peut pas se faire entendre. Il n'a pas de micro, lui, puisqu'il n'a pas mis de combinaison.

Voilà une chose qu'il faudra instituer, songe le Terrien. À bord des engins, les robots devront porter une combinaison à casque, ou, en tout cas un casque, pour communiquer.

Giuse a été rattrapé à son tour. Etant donné le danger, plus pressant pour lui, Siz et Salvo le tiennent tous les deux.

Une minute plus tard, les deux groupes touchent le sol en douceur, soulevant quand même un nuage de poussière. Cal fait quelques pas prudents pendant qu'on délivre Giuse de son siège.

— Quel couillon ! gueule Giuse dans son micro. Tu te rends compte, j'appuyais du mauvais côté de l'accoudoir pour me libérer. Et dire que j'aurais pu y laisser ma peau !

Lou fait des signes bizarres avec les mains. Cal hausse les épaules pour montrer son incompréhension. Puis il se baisse. Il faut trouver un moyen de communiquer. Il trace une lettre dans la poussière. Pas très lisible, mais ça devrait marcher.

«Peux-tu appeler l'un des modules du Dijar ?»

Lou hoche la tête avec un grand sourire. Etrange de le voir à l'aise comme ça dans le vide... Il recommence son petit manège avec les mains, mais cette fois Cal comprend qu'un module est en route.

— Tu as vu les solubs percuter ? demande Giuse en approchant.

— Non, seulement notre module. Tu les as vus, toi ?

— Oui, ça m'a fichu un choc. Tu parles d'un éclair. Dire qu'on aurait pu être transformés en lumière.

Derrière sa visière, il a un air si effaré que Cal se détend un peu.

— Content, en tout cas, qu'ils aient percuté. HI l'aura forcément noté et notre retour se fera plus facilement.

Les robots arrivent en montrant du bras un module, en stationnaire, cinquante mètres au-dessus. Lou prend la main de Cal et Siz en fait autant pour Giuse.

Ainsi remorqués, les Terriens approchent de la porte du sas du module. Trois minutes plus tard ils sont installés à bord. Celui-ci est tellement semblable à l'autre qu'ils ont l'impression étrange de se reporter un quart d'heure en arrière, quand les solubs arrivaient. Tout va tellement vite, dans l'espace. Ou tellement lentement, selon...

Cal laisse le pilotage automatique. L'ordinateur de bord les sortira plus vite de ce dédale d'amas d'astéroïdes que lui, en manuel.

— Je boirais bien quelque chose, dit Giuse.

— On prendra un verre dans le Dijar, répond Cal. Tu ne les connais pas, toi, les Dijars ?

— Non. Mais je vais te dire, je me sens encore tellement dans le cirage que je n'ai aucune curiosité. Tu vois, seul j'y aurais laissé ma

peau.

— Parce que tu manques d'entraînement aux coups durs, ici dans l'espace.

— Pense pas. Plutôt une question d'aptitude, j'étais paumé.

— Faux. J'avais le commandement, c'est pourquoi tu subissais plus que moi les événements. À ma place, tu aurais trouvé une solution aussi. Peut-être pas la même, c'est tout. J'ai une totale confiance en toi, et pas seulement parce que tu as ingurgité des quantités de connaissances sous injection hypno-mémorielle. Ah tiens, voilà le Dijar...

Giuse siffle entre ses dents.

— Vingt Dieux ! La belle bête. C'est drôlement grand, ces trucs-là.

— Tu savais quand même ce que c'est.

— Oui, je le savais, mais en théorie. Là, ça prend une autre allure, immense.

— Cent cinq mètres ! La plus belle réussite des Loys pour l'espace. D'autant que la propulsion prend peu de place, à l'intérieur. On va laisser l'ordinateur manoeuvrer pour la rentrée en soute.

Une large porte s'ouvre dans le flanc du Dijar, lorsque le module approche. Sans ralentir l'engin pénètre dans une petite soute et s'immobilise sur une sorte de berceau.

Les deux hommes descendent, et entrent dans le Dijar proprement dit.

— Allons dans le poste avant, dit Cal, il faut savoir comment ça se passe à la base. Lou, tu nous serviras à boire là-bas. Pour moi, ce sera un scotch... Et fais revenir le second module.

*

Cal passe le Dijar sous son contrôle définitif, dès son entrée dans le grand poste de commandement. Après quoi il s'assied dans le siège de commandant, devant le gigantesque tableau de bord.

— Salvo, tu prends le poste de navigateur, Siz, tu prépares des cabines pour nous pendant que Lou nous sert à boire, ouf !

— Hé, à propos, tu as bien dit qu'il y avait des super-robots à bord ?

— Oui. Je les avais oubliés, ceux-là. Qu'on les active et qu'ils viennent, ordonne Cal à l'intention de l'ordinateur de bord.

Il se renverse en arrière et lance à son ami :

— Dis donc, c'est toi qui vas être content. Il y a une installation d'injection hypno-mémorielle, à bord. Tu vas pouvoir échapper à la corvée d'apprendre la navigation à voile dans les bouquins des navires. J'ai sûrement le double de la banque que j'ai fait enregistrer pour moi, autrefois. Tu vas être un fameux bourlingueur, matelot !

— Mais ça ne risque pas d'entamer mon potentiel de réception ?

— Pas pour une bricole comme ça. Et, par la même occasion, je vais te faire passer la banque d'escrime. Je serai plus tranquille après. Le combat à mains nues, c'est bien, mais ça ne suffit pas. Surtout à cette époque.

— Dis donc, je vais devenir un sacré bagarreur...

— Seulement si tu le désires. On peut toujours contrôler ses impulsions.

— Et tu es sûr que ces banques sont à jour ?

— Te fais pas de bile. Elles ont été fabriquées à partir des enregistrements que j'ai amenés, grâce à toi d'ailleurs, dans ma capsule pénitentiaire, de Terre. Ils avaient été pris aux derniers Jeux Olympiques. C'est dire que ces connaissances sont très supérieures à tout ce que l'on sait à cette époque sur Vaha. Et si, au prochain voyage, il faut tirer avec une arme à feu, il y a une banque adéquate pour devenir tireur d'élite !

— Tu sais que je suis toujours aussi effaré de la puissance que tu as entre les mains.

— Que NOUS avons, tu veux dire. Oui, c'est colossal. Mais ça n'empêche pas les pépins, tu le vois toi-même. Je crois bien qu'à chaque réveil j'ai des ennuis. Je voudrais bien me réveiller un jour en paix !

La porte du poste s'ouvre et une file d'hommes pénètre. Les robots. Devant eux marche Salvo. Cal en compte dix.

— Mais ils sont complètement ratés, s'exclame Giuse. Regarde leur visage inexpressif.

Cal rit doucement et se lève.

— Prenez votre comportement humain, ordonne-t-il aux dix robots.

Une extraordinaire transformation s'opère sur les visages sans vie. Brusquement les yeux deviennent vivants, les visages prennent une expression particulière, personnelle. Exactement comme si une matière inerte se transformait soudainement en homme !

— C'est... c'est... affolant, finit par dire Giuse.

— Comment va-t-on vous appeler, maintenant, dit Cal en s'adressant aux robots ? Il faut trouver dix noms, et surtout s'en souvenir...

— Il y aurait bien une solution, commence Giuse qui se remet de son choc. Ce serait d'ajouter 1, 2, 3, 4, etc. à un nom, ou une syllabe.

— Ouais, c'est une idée, ça. Mais attends, on va un peu compliquer les choses. On ne l'écrira pas en écriture phonétique vahussie mais en écriture terrienne. Par exemple Bahun, pour Ba-1 Badeux pour Ba-2 etc. jusqu'à Badix. Ça te va, Giuse ?

— Ça marche, matelot !

— O.K., alors mettez-vous sur un rang, les gars, dit Cal en

s'adressant aux robots... Voilà, alors toi tu seras Bahun, toi Badeux et comme ça jusqu'au bout. Vous avez tous compris ?

— Oui... oui... oui.

Curieux d'entendre leur voix pour la première fois. Elles sont toutes différentes. Basix a une très belle voix grave qui donne une idée à Cal.

— Je veux parler à JI, dit-il à l'intention de l'ordinateur de bord.

— Je t'écoute, répond immédiatement la voix du grand cerveau-ordinateur, à quelques centaines de millions de kilomètres. La transmission des sons par sub-espace est une des plus belles mises au point des Loys.

— Avec mes magnétos, de Terre, peux-tu faire une banque de connaissances de la musique et de certains instruments ?

— C'est possible, oui.

— Quand tu seras prêt tu la passera à Basix, et tu lui apprendras à construire une guitare. Voilà une chose à laquelle je ne m'étais jamais attaché. Je ne sais rien de la culture musicale des habitants de cette planète.

— Moi, j'ai entendu un gars jouer d'une sorte de flûte, au dernier voyage, dit Giuse.

— Eh bien, on va donner un coup de pouce là aussi. On va mettre au point une méthode de notation de la musique très simple, et on va lancer la guitare, la balalaïka, la mandoline. On verra bien ce qui en restera à notre prochain retour. Là-dessus, j'ai bien l'honneur de te saluer, je crève de sommeil. Salvo, tu prends le commandement des dix, tiens c'est bien cette expression ! On les appellera les Dix ! Alors, Salvo, tu prends en charge le Dijar avec ton équipage. Réveille-moi dans dix, mince encore !... dix heures, O.K. ?

— Attends-moi, j'y vais aussi, dit Giuse en levant son verre pour le finir.

Trois étages plus bas, les deux hommes se retrouvent dans le secteur des cabines. Lou et Siz les conduisent chacun à la sienne et ils se couchent tout de suite.

*

Le lendemain matin, quand Cal arrive dans le poste, Giuse est déjà là. Il est déjà passé sous injection hypno-mémorielle, et maintenant, assis devant la console de navigation à côté de Basept, il mastique vigoureusement.

— Qu'est-ce que tu manges ? lui demande Cal.

— Mmmm, tu savais qu'il y a un charmant petit congélateur-préparateur, là derrière ? fait-il en montrant la cloison du doigt.

— Oui, bien sûr.

— Ah bon... et bien moi pas. En tout cas, je suis en train de me

taper un de ces petits déjeuners, ouahou !

— Dis donc, tu as la forme, toi !

— Ça va, mon prince, ça va... Ce matin je trouve tout formidable. Ecoute, on a drôlement progressé depuis hier, tu ne trouves pas ? Ce Dijar que tu désirais tant, on l'a. Et on est toujours vivants ! Et puis il y a une installation d'hibernation ici. On peut continuer notre travail sur Vaha, même si on ne pouvait pas reprendre le contrôle de HI. Il suffirait de rester dans l'espace.

— L'espace, c'est beaucoup moins tranquille que tu ne le crois. Et il n'y aurait personne pour entretenir le Dijar. Non je veux reprendre la base !

— Pas de demi-mesure avec toi, hein ? Il se met au garde à vous et salue.

— Donnez vos ordres, cap'taine, et moi et mes copains de la joyeuse bande des Dix on monte à l'assaut pour vous rapporter la culotte de HI-le-terrible.

— Idiot, ce mec est complètement idiot ! fait Cal la mine dégoûtée... Lou, tu me sers à manger, je meurs de faim.

Giuse regarde autour d'eux, surpris.

— Mais... il n'est pas là, Lou ?

— Ne t'inquiète pas, il a quand même entendu. Une demi-heure plus tard, les deux hommes achèvent de manger, et discutent.

— Comment on va revenir sur Vaha, demande Giuse, en Dijar ?

— Mmmm non, finit par lâcher son ami. Pas envie de risquer notre plus bel atout comme ça. On prendra chacun un module avec des robots, et Salvo emmènera le reste des Dix dans un troisième. Il en restera encore un ici, ça ira. Mais il faudrait savoir ce qui se passe sur Vaha. On va interroger JI.

Ils passent dans le poste et prennent place aux deux sièges de commandement.

— Salut, JI, ça marche ? commence Giuse.

Cal rit franchement en entendant la réponse du cerveau de la base.

— Bonjour, Giuse, toujours farceur ? Stupéfait, Giuse ! Un cerveau-ordinateur avec le sens de l'humour... HI en était totalement dépourvu, lui.

— Est-ce que tu as des nouvelles de Belem et Ripou ?

— Oui, tout va bien dans la baie. Le petit sati a l'air triste sans toi, c'est tout.

— Et à la base ?

— HI a un comportement totalement illogique et perturbé. Il doit rester des rémanences magnétiques sur ta plaque qui l'empêchent de se comporter normalement. Il vient de donner l'ordre du nettoyage de la base après avoir fait pratiquer une décontamination microbienne totale, en alerte rouge.

— Et à notre sujet ?

— Apparemment, il pense que le Dijar est détruit. Les solubs ont lancé le signal de proximité d'explosion de contact. Ici on a enregistré l'impact, HI en déduit que le Dijar a été touché. En tout cas il a rapporté l'ordre d'alerte et ne laisse plus qu'une veille de routine. Toi, comment penses-tu rentrer ?

— En module, on en emmène trois... attends, combien y a-t-il de robots de combat à bord, ici ?

— Quarante-trois. Des robots vahussis que tu as employés à Kankal, à ton second voyage. HI a préféré utiliser les robots de combats loys pour les travaux sur la Folle. Il a mis tes robots sur ton Dijar, à leur place. Dans le vide, ces robots s'usaient trop vite.

— Alors ça, c'est une excellente nouvelle ! Dans ce cas je vais prendre aussi un amphib avec quarante robots vahussis. Ils nous serviront d'équipage sur le navire. Je vais leur faire ajouter une banque de navigation et de manœuvres. Ces quarante, plus les Dix et Salvo et sa bande, quel équipage !

Cal réfléchit un moment.

— Je vais planquer le Dijar sur une planète quelconque, assez proche de Vaha, et on rentre comme je l'ai dit. Dis-moi, je pense à autre chose, as-tu dans tes banques un enregistrement de la dernière arrivée d'un Dijar loy ?

— J'ai des copies, oui.

Cal se lève et se met à marcher de long en large.

— Je voudrais que tu me fasses une copie de toute la procédure de cette arrivée, dans le moindre détail. Pour l'instant on en reste là. Mais je te demanderai peut-être de le passer à l'ordinateur du Dijar. Notamment tout ce qui concerne les phases, la codification, les identifications, les routes suivies et les changements d'allure et de procédure. Sais-tu si l'équipage de ce dernier Dijar loy a débarqué la visière de combinaison baissée ?

— Je ne sais pas, c'est dans les archives générales de la base, mais je peux le savoir.

— À quoi penses-tu exactement ? demande Giuse.

— Juste une idée, comme ça... une petite combine, assez tordue, qui me plairait bien. On verra plus tard. Bon, allez, Basept, tu calcules des coordonnées d'émergence derrière un satellite assez proche de Vaha. Il faut penser à l'amphib des robots vahussis. Et on démarre...

*

Le Dijar est posé dans une cuvette, sur un astéroïde satellite de Oma 3, la troisième planète de ce système, selon la terminologie des Loys.

Les quarante robots se sont installés dans l'amphib et les trois modules contenant les Dix, plus les Terriens ont démarré, Cal en tête. Il dirige la formation qui le suit aveuglément. Rien à craindre pour les robots dans l'amphib, les évolutions seront brutales mais ils peuvent facilement les encaisser.

Cal sélectionne la trajectoire de rentrée dans l'atmosphère de Vaha sur la carte de l'hémisphère sud, puis l'injecte dans le pilote automatique. Les modules vont faire une plongée rapide, mais il n'y a pas moyen de faire autrement pour surprendre HI.

— Attention à tous, on sera en position dans dix secondes. Prêts pour une accélération continue, vos ordinateurs de bord couperont au moment voulu, laissez faire.

— O.K., fait la voix de Giuse.

— Reçu.

Salvo est bref, il retrouve ses habitudes de combat.

Cal garde les yeux sur le compteur qui affiche le compte à rebours.

À zéro, il presse le bouton d'accélération automatique.

Vus de l'extérieur, les trois modules semblent disparaître, tant leur accélération est grande. Vaha grandit à vue d'œil sur les écrans, les continents nettement visibles.

La planète remplit maintenant l'écran de Cal qui a un imperceptible mouvement de recul. Il sait que le module freinera à temps, mais c'est impressionnant.

Les trois modules entament une légère courbe dans le sens de rotation de la planète et soudain ils plongent...

*

Dans la salle de contrôle de la base, une lampe rouge se met à clignoter, lançant une activité frénétique de voyants qui s'allument et s'éteignent.

— Attention, attention, fait la voix de HI, en loy, agression dans le secteur sud, systèmes de défense en route, fusées d'interdiction lâchées.

La voix résonne dans la base vide. À l'étage de JI, là aussi des joncteurs claquent, mais les ordres sont lancés en vahussi.

— Disjonction des portes extérieures des silos de lancement, dit JI.

Dans les silos, des étincelles jaillissent d'un mur et les portes stoppent, à moitié ouvertes, pendant qu'une sirène d'alerte hulule. Les fusées d'interdiction qui commençaient à s'élever au-dessus de leur berceau redescendent doucement.

Cinq robots-boules surgissent d'un couloir et foncent vers les commandes d'ouverture. Des traits lumineux s'entremêlent au-dessus des pupitres.

Et les portes finissent de s'ouvrir. La scène n'a pas duré plus de dix secondes. Mais dix secondes précieuses pour les modules. Lorsque les fusées arrivent à leur niveau d'action, leurs ordinateurs ne peuvent plus acquérir de cibles. Les modules plongent dans l'Océan...

À deux cents mètres de profondeur, Cal repasse son engin sous le contrôle du petit cerveau de bord et lui ordonne de faire route vers la baie.

C'est gagné ! Mais il ne faudrait pas jouer trop souvent à ça...

CHAPITRE V

Cal

Déjà quatre jours qu'on a pris la mer. Finalement on a rebaptisé le navire Le *Triangle*. C'est un symbole des bâtisseurs. Ça peut être utile, on ne sait jamais.

J'ai tenté un dernier coup, dans la baie. Cette histoire de canons me tracassait. Le bâtiment des pirates a l'air rapide mais son armement était trop léger à mon goût. Après tout, il n'est pas tellement grand et en face d'un vaisseau de ligne...

On les a donc enlevés et chargés sous un module. Un sacré paquet, mais sans importance pour l'engin, tellement puissant. Je suis reparti pour le Dijar qui m'a paru bien vide, et j'ai utilisé l'atelier de fonderie du bord.

Il y avait un petit stock de matière première à bord et j'en ai profité pour l'ajouter au métal des canons. En une journée j'avais fabriqué 32 canons longs, du même calibre, pour pouvoir utiliser nos boulets. Mais, avec cette longueur de canon, les boulets se baladeront bien plus loin. J'ai dû tripler la portée...

Et, pour faire bonne mesure, j'ai fabriqué quatre canons de gros calibre, longs aussi bien sûr. Ça, c'était pour mettre à l'avant et à l'arrière. En cas de poursuite ou de fuite.

Je craignais un peu le retour, et en effet c'est passé de justesse. J'avais des fusées d'interdiction aux fesses ! Sitôt dans l'océan j'ai changé de cap plusieurs fois et j'ai pu les semer. Mais je me suis fait une grosse chaleur !

En une matinée, les canons étaient montés et essayés. Ça marche au poil. Le *Triangle* est maintenant un bateau redoutable. D'autant que son équipage est exceptionnel, évidemment. Parmi les robots vahussis, on eu le plaisir de retrouver Stuïl, qui était le chef, à Kankal. J'aimais bien sa gueule burinée de vieux « soldat ».

Il a fallu leur apprendre toutes les manœuvres et les termes

techniques. Mais ce qu'il y a de bon avec des robots, c'est qu'il ne faut pas répéter quelque chose. C'est tout de suite assimilé !

En deux jours, sous les ordres de Salvo et des autres, ils avaient tout compris. Evidemment leur banque de comportement « humain » est beaucoup plus rudimentaire que celle des super-robots, mais pour des marins, renfermés et taciturnes, ça ira parfaitement.

Et, au combat, ils sont prodigieux. Il a fallu organiser l'équipage. J'ai désigné Salvo comme maître d'équipage, Bosco, quoi. Ripou et Belem sont devenus maîtres de bordée, bâbord et tribord. Stuil est devenu maître canonnier et aussi chef d'abordage. Les Dix, je les garde en réserve. Ils sont dans un poste à part.

Enfin, Lou et Siz restent nos gardes du corps attitrés. Giuse a voulu absolument que les robots m'appellent capitaine et lui lieutenant. J'ai laissé faire. Il a besoin de prendre confiance en lui.

C'est lui qui a eu l'idée d'emmener un module avec nous, en plongée et en pilotage automatique. Il a raison. Au départ je voulais laisser tous les engins cachés au fond de la baie, mais on peut avoir besoin d'un module. Ne serait-ce que pour remorquer le bateau en période de calme plat.

Pour la traversée de la barrière de récifs, le module nous a guidés et on a pris le cap est aussitôt après, passant devant l'île où on vivait il y a huit jours.

— Eh, tu as vu ces monstres...

C'est Giuse, grimpé aux haubans de tribord, qui m'appelle. Il montre la mer du doigt. Je me penche au bastingage. Des formes longues nagent le long du bord. Une bonne quinzaine de mètres de long !

Il faut savoir ce que c'est. Je ne connaissais pas ces bestioles. Je regarde autour de moi :

— Bahuit, j'appelle en reconnaissant la silhouette, plonge. Je veux savoir si ces monstres sont dangereux, s'ils attaquent l'homme. Mais sois sur tes gardes. Au moindre danger tu les détruis au désintégrant.

— Entendu.

Il enlève sa chemise brune, monte sur le plat-bord et saute à l'eau.

— Choquez partout, je lance à Salvo, sur la dunette, à côté de l'homme de barre. Il faut ralentir l'allure.

Je regarde l'équipage de robots vahussis monter à une vitesse folle dans la mâture et relâcher les écoutes pour dégonfler les voiles.

Bahuit nage à quelques mètres du bâtiment, parallèlement aux longues formes. Elles semblent un peu surprises. Et soudain l'une s'éloigne rapidement, fait un virage serré, semble s'enfoncer de quelques mètres dans l'eau... et attaque.

Bahuit l'a vue. Au dernier moment il se laisse couler et évite la charge. Mais la bestiole fait déjà demi-tour et fonce à nouveau. Et

cette fois une autre la suit. Une attaque en sandwich ! Bahuit n'attend pas plus. Une traînée de vapeur s'élève de la surface, le long du passage du rayon de désintégrant.

Il a tiré un rayon étroit. Touchée, la bête se débat furieusement. L'eau se colore de rouge. Et les autres monstres se ruent à la curée.

Affolant, en deux minutes le monstre blessé est entièrement dépecé. Des piranhas géants...

Bahuit revient à la surface et lève la tête de mon côté.

— Détruis ces saloperies, je lui lance.

— Tu veux détruire cette espèce ? C'est peut-être malheureux comme initiative, dit Giuse qui est descendu de son hauban.

— Elles t'inspirent, ces vacheries ?

— Non, mais la préservation de l'espèce peut être intéressante.

— Ça, c'est un raisonnement de philosophe dans un fauteuil confortable. Ceux qui risquent de se faire bouffer par ces poissons tueurs ne sont pas du même avis. Et puis la nature trouvera bien la parade elle-même.

— Oui, cap'taine, 'vos ordres cap'taine.

— Sacré cornichon !

— Une voile en vue.

Le cri vient de la vigie. Je fonce vers la dunette.

— Qu'est-ce que c'est, Salvo ?

— La vigie pense qu'il s'agit d'un canot à voile. Il est encore loin. Une trentaine de kilomètres, au sud.

— Mets le cap dessus. Il faut savoir ce que des types font dans un canot en pleine mer.

La mer est calme. Juste de longues vagues qui font une houle régulière, arrosant périodiquement d'embruns la proue. Le vent est bien établi, assez fort comme partout sur cette planète. Un bon force cinq. En tout cas le bateau gîte juste ce qu'il faut, taillant sa route.

— Dis donc, il y a un truc qu'on a oublié, fait Giuse en arrivant sur la dunette. Le pavillon, on n'a pas de pavillon. On va peut-être nous prendre pour des pirates, sur ce bateau. Il doit être connu.

— Flûte, t'as raison, matelot. Salvo, dis à Badix de nous fabriquer rapidement un pavillon qu'on hissera avant d'arriver à ce canot.

— De quel genre ?

— Moi, je verrais bien un joli vert, dit Giuse.

— Va pour le vert, mais ça ne suffit pas. Il faut ajouter quelque chose... tiens, un compas et une sphère, genre « le monde est aux navigateurs ».

— Vous êtes osé, cap'taine ! Mais je vote pour.

Bien gai, Giuse. Il a l'air heureux depuis le départ. La vie à bord semble lui convenir. C'est assez relax d'ailleurs. Avec Salvo en permanence sur le pont, il n'y a rien à craindre.

J'ai bien envie de faire tenir la barre aux Dix, au fait. Non que je n'aie pas confiance dans le robot vahussi qui est à la roue, mais un super-robot de plus sur la dunette serait une sécurité supplémentaire. Oui, je vais faire ça avec Bahun, deux et trois.

Je transmets l'ordre à Salvo qui appelle tout de suite Bahun. Je regarde avec plaisir ce pont, devant moi. Vraiment c'est un joli navire. Fin et élégant. Dommage qu'il ait été utilisé si mal jusqu'ici.

*

Voilà le canot. J'ai fait mettre une équipe à l'avant pour accrocher le plat-bord de l'embarcation dès qu'on sera à sa hauteur. On voit cinq personnes à l'intérieur, pourtant personne ne tient la barre qui est attachée, comme l'écoute de la voile.

Les cinq formes sont affalées au fond. Mortes peut-être ? Salvo lance ses ordres. Bahun abat un peu pendant qu'un robot-matelot tend une longue perche munie d'un crochet. Un des nôtres saute prudemment.

— Alors ? je lance à Lou à côté de moi.

— Deux hommes et trois femmes... les deux hommes sont blessés... non, ils sont morts. Les femmes semblent encore vivantes.

Il me répète, au fur et à mesure, ce que lui transmet par radio le matelot dans le canot.

— Fais préparer des cabines.

Pendant qu'il s'éloigne, je vais à l'avant où les rescapés sont hissés sur notre pont.

Les hommes... Ils portent des pansements. L'un était touché au bras. Je défais les linges... le bras est presque entièrement coupé. Bon Dieu, ce type a dû se vider peu à peu de son sang !

L'autre porte un morceau de voile autour de l'épaule. Là aussi je découvre une blessure béante. Manifestement tout ça a été fait avec une arme blanche.

Les femmes. La première doit avoir une cinquantaine d'années. Sa peau est brûlée, sur le visage et les bras. La longue robe qu'elle porte lui a protégé le corps. J'ai l'impression qu'elle est complètement déshydratée, et affamée aussi.

— Celle-ci vient de parler, capitaine, me dit un matelot, en montrant une jeune femme allongée à même le pont.

— Elle doit être jolie, regarde cette bouche. Giuse scrute ce visage inconnu avec une avidité qui me surprend un instant.

— Elle est jeune, je pense que sa peau résistera bien au manque d'eau. Mais, pour la première, j'ai peur qu'il lui en reste des traces...

Je soulève sa paupière. Pas de réaction.

— ... elle est dans les vapes. Porte-la dans une cabine, je vais

m'occuper d'elle. Comment est la dernière ?

Pendant que Giuse soulève la jeune fille dans ses bras je me penche sur la dernière. Je sens un curieux trouble au creux de la poitrine...

D'une main hésitante je tourne son visage vers moi. Bon Dieu !

C'est... c'est extraordinaire ! Cette fille ressemble prodigieusement à... Cassy.

— Lou...

Je ne reconnais pas ma voix.

— ... ce visage ne te rappelle rien ?

— Je craignais que tu ne le reconnaisse, dit-il d'une voix douce, en posant une main sur mon épaule dans un geste d'apaisement. Elle te rappelle Cassy, n'est-ce pas ? Calme-toi, ça ne peut pas être elle... c'est une ressemblance, juste une ressemblance.

Je commence à récupérer un peu. Comme elle lui ressemble ! Cassy, que j'ai follement aimée, autrefois à Kankal... Cassy...

D'un signe de tête, j'ordonne à Lou de la prendre, et il me suit dans l'entrepont. Dans l'une des cabines latérales, on l'allonge sur la couchette. Faisant un effort pour me sortir de l'espèce d'apathie qui m'a saisi, je commence à l'examiner. Mes mains osent à peine la toucher, frôlant sa peau.

Je me recule. Il faut que je reprenne mon sang-froid, sinon je serai incapable de la soigner. Je respire longuement, les yeux au sol.

Quand mes mains cessent de trembler, je reviens à la rescapée et, en évitant de regarder tout de suite son visage, je contrôle son corps. Rien de cassé, pas de blessure. Les pouls, que je prends des deux mains le long d'une artère, selon la méthode loye, sont faibles mais assez réguliers.

Apparemment il n'y a rien d'autre qu'une grande fatigue, manque de nourriture, et une forte déshydratation.

— Lou, tu vas la déshabiller et passer un linge humide sur son corps, sans arrêt. Jusqu'à ce qu'elle revienne à elle. À ce moment tu la recouvres, il faut épargner sa pudeur. Et tu la fais boire toutes les dix minutes. Une gorgée, pas plus. Quand elle aura repris ses sens, tu m'appelles.

Il fait signe qu'il a compris et je quitte la cabine. À côté, la protégée de Giuse est toujours évanouie. Elle ne souffre, elle aussi, que d'une trop longue exposition au soleil. Quelques brûlures, mais rien de grave. Je prescris le même traitement.

La dernière malade est plus touchée. Je fais remonter le module pour prendre un baume cicatrisant dans la pharmacie du bord. Les tissus qui n'ont pas trop souffert se reformeront. Pour les autres il n'y a rien à faire. Plus tard je lui mettrai de la graisse, comme on doit le faire sur cette planète.

Je remonte sur le pont. Salvo a pris le canot en remorque. Pas la

place de le mettre à bord. On a repris le cap. Non, pas tout à fait, il me semble. Je grimpe sur la dunette.

On fait route au 130. En relevant les yeux, je croise le regard de Salvo qui répond à ma question muette.

— Une dépression s'annonce, plus au nord, j'ai appuyé au sud pour l'éviter.

— Je veux être tenu au courant de tous ces changements, dis-je d'un ton sec. En principe c'est moi qui devrais les décider. Et maintenant que nous avons des étrangers à bord, je veux que l'on me signale tous les incidents. Je donnerai les ordres ensuite.

— Bien, capitaine, répond Salvo.

Est-ce qu'il se paie ma tête ? Non il a son air habituel. C'est moi qui dois être susceptible.

Je m'installe sur le banc-fauteuil de l'officier de quart et garde le silence, les yeux braqués vers l'avant. Au bout d'un moment, je m'aperçois que je repense à notre passagère. Je me lève.

— Salvo, envoie le module vers cette dépression. Je veux savoir si elle est méchante et où elle se dirige.

— Bien, capitaine.

On dirait un vrai bosco, respectueux et bien dressé. Je souris dans ma barbe. Allons ça va mieux.

Une heure plus tard, le module est de retour. La dépression est une vraie tempête, et elle marche au sud-ouest, rapidement. Aussitôt je fais envoyer toute la toile et je mets le cap plein sud. Il faut sortir de sa trajectoire le plus vite possible.

Le bateau se couche un peu plus et la mâture commence à craquouiller agréablement. Il paraît que les marins appellent ça « chanter ». Dans ce cas, elle a une belle voix, notre mâture. À chaque passage de vague, la proue retombe dans la mer dans un éclaboussement d'écume. Ça file joliment, en tout cas.

Pendant quatre jours on a fui devant la tempête. Pendant longtemps elle nous a rattrapés peu à peu et puis, hier soir, on l'a distancée. Prenant le vent par l'arrière le bateau allait à une vitesse folle. Manifestement c'est sa meilleure allure.

Ce matin, le cinquième jour, le vent s'est un peu calmé. Ce qui était étrange, c'était de voir le ciel, parfaitement pur, avec une mer assez grosse et un vent de force 7 à 8. Aujourd'hui il est moins régulier avec une force moyenne d'un petit 7.

Siz arrive sur la passerelle.

— Les passagères demandent si elles peuvent monter sur le pont, dit-il.

— Toutes les trois ?

— Non, seulement les deux sœurs.

— Dis donc, tu en sais des choses, toi.

— Lou et moi on s'est relayé auprès d'elle. Elles nous ont parlé.

— Raconte.

Giuse arrive juste à ce moment.

— Raconter quoi ?

— Le récit des rescapées. Va, Siz.

— Elles étaient sur un marchand qui rentrait de Pandria, avec leur famille. Ils ont été attaqués par un corsaire et le capitaine n'a pas voulu payer les taxes. Le corsaire les a coulés. Tor et Nali, c'est leur nom, ont été sauvées par deux matelots blessés qui ont pu mettre un canot à l'eau, à la nuit. Mais pas moyen d'emporter des vivres. Elles ont dérivé pendant neuf jours, ou davantage, parce qu'elles ne se souviennent plus.

— Où allaient-elles ? demande Giuse.

— À Psorda, une grande île de l'archipel. Leur père dirigeait une sorte de comptoir commercial, sur la côte de Pandria. Elles y vivaient depuis plus de vingt ans. Et puis il a tout vendu pour rentrer à Psorda, je ne sais pas pourquoi.

— En pleine mer comme ça, elles n'avaient aucune chance de s'en tirer. C'est tout de même pas un boulevard, cette route maritime, dit Giuse.

— Elles espéraient être repêchées par un autre marchand qui devait quitter Pandria dix jours après leur départ.

— Et puis il n'y avait pas le choix. Entre couler avec le navire et tenter de fuir en canot, on tente sa chance.

Elles ont quand même dû en voir de dures, les pauvres gosses.

— Sais-tu qui est l'autre femme ? je demande.

— Une autre passagère, je crois. Pas de leur famille en tout cas. Elles n'en ont plus.

— Comment sont-elles, moralement ? s'inquiète Giuse.

— Pas trop mal. On dirait qu'elles ont fait un trait sur leur passé.

N'empêche qu'il faudra être prudent avec elles. Je ne sais pas trop comment me conduire devant elles. Enfin on verra bien.

Au moment où je pense ça, un bruit de voix m'attire à la rambarde de la dunette. Je vois trois mètres au-dessous les deux filles déboucher de l'escalier menant à l'entrepont.

On aura moins de temps que je ne pensais...

Elles lèvent la tête et nous aperçoivent. Je leur fais signe de monter. Elles portent encore les longues robes claires qu'elles avaient dans le canot. Encore un problème qu'il faudra résoudre.

Lorsqu'elles arrivent devant nous, je reçois un nouveau choc. Celui de deux yeux violets. Ceux de Cassy étaient peut-être un peu plus clairs, mais la ressemblance générale est folle.

Je retrouve cet ovale du visage, cette peau nacrée, presque translucide, ce petit nez fin et régulier aux narines délicates, signe de

sensualité, et cette bouche parfaitement dessinée. Ses cheveux sont moins clairs, eux aussi, que ceux de Cassy.

Ma gorge se serre, devant une telle ressemblance, et je tourne la tête. Il y a un instant de gêne que Giuse abrège.

— Bonjour, mesdemoiselles, dit-il d'une voix enjouée, nous sommes ravis de vous voir suffisamment rétablies pour venir sur le pont.

— Nous voulions en demander la permission, dit l'autre jeune fille, mais il n'y avait personne en bas. Alors nous sommes montées, en espérant que vous ne seriez pas fâché, capitaine.

— Je suis le lieutenant Giuse de Ter, reprend mon ami, voici le capitaine, mon cousin Cal de Ter.

— Oh, pardonnez-moi, capitaine, fait la fille en se tournant de mon côté.

J'ai un geste de la main pour montrer qu'il n'y a rien à pardonner, et elle se présente, ainsi que sa sœur.

— Puis-je vous poser une question, capitaine ? poursuit la fille. Ma sœur, Nali, et moi nous nous sommes demandé comment un navire marchand pouvait avoir tant de canons.

— C'est très simple, mademoiselle, parce que nous ne sommes pas un navire marchand.

Je vois l'inquiétude envahir son regard et je m'empresse de la rassurer.

— Nous ne sommes pas non plus des corsaires. En fait nous venions de très loin. Du nord de Vaha que nous avons contourné par l'ouest.

Là, pas de crainte, c'est la petite histoire que nous avons mise au point, avec Giuse.

— En arrivant à l'ouest d'ici, notre bâtiment a heurté des récifs, de nuit. Nous avons pu fuir dans des canots et aboutir à une île. Quelques semaines plus tard, un pirate est arrivé derrière un marchand qu'il a pris à l'abordage, dans une baie. À la nuit, à notre tour nous avons attaqué ce pirate et nous avons pris le bateau. Voilà toute notre histoire.

— Si bien que... ce bateau était celui des pirates ?

— En effet. Mais vous pouvez constater qu'aujourd'hui ce n'est plus le cas.

Pendant tout mon petit discours, j'ai soigneusement évité de regarder Nali, le sosie de Cassy. Je ne me sens pas encore assez sûr de moi. Mais c'est elle qui m'adresse la parole.

— Vous ai-je fait quelque chose, capitaine ?

Ses yeux ont foncé. J'y vois de la colère. Ceux de Cassy aussi fondaient quand elle était fâchée !

— Bien sûr que non, mademoiselle, au contraire, je...

Elle me regarde fixement et je me sens rougir comme un gosse.

— Au contraire, répète-t-elle songeusement... Je retire ce que j'ai

dit, capitaine, je ne savais pas.

Que veut-elle dire ? Est-ce qu'elle... aurait compris, deviné ? Elle aurait une intuition phénoménale.

Un ange passe à nouveau. Et c'est encore Giuse qui vient à mon secours en ramenant les choses à un sujet plus anodin.

— Vous serez toujours les bienvenues sur la dunette, mesdemoiselles. Montez lorsque vous le désirerez.

— Sur la dunette ? Elle n'est pas interdite aux passagers sur ce navire ? s'étonne Tor, la sœur de Nali.

Je viens aider Giuse.

— Non. Après tout, vous êtes peu nombreuses à bord, et nous sommes très libéraux. On va vous installer une toile pour vous abriter du soleil, sur l'arrière. Vous pourrez vous y reposer.

— Puis-je vous demander quelle est votre destination, capitaine ? interroge Nali.

— Nous allons à Psorda, mademoiselle.

Pourquoi ai-je dit cela ? C'est sorti tout seul ! Devant leur mine surprise et le petit sourire de Giuse, je suis dans mes petits souliers. Je m'en tire en appelant Salvo qui traîne discrètement à l'autre bout de la dunette.

— Fais installer une bâche à l'arrière, avec des fauteuils.

Cet animal se mord les oreilles dans un grand rire qu'il ne cherche même pas à dissimuler. Si les robots se paient aussi ma tête, maintenant !

Dès le lendemain, une habitude s'instaure. Nos belles passagères s'installent chaque après-midi à l'arrière et nous venons leur tenir compagnie. Salvo a dû donner des consignes à l'équipage qui est aux petits soins pour elles.

Les jours passant, elles finissent par devenir presque heureuses. Jamais elles n'ont parlé de leurs parents morts.

Régulièrement, Giuse s'installe près de Tor qui paraît aimer sa compagnie. En tout cas, elle rit beaucoup. Moi, je m'assieds à côté de Nali. Les premiers jours je tentais de soutenir la conversation, comme elle d'ailleurs. Mais peu à peu nous sommes devenus plus silencieux. Maintenant je me surprends à passer une heure près d'elle sans échanger une parole. Je regarde la mer en rêvant, et je suis bien.

Parfois elles arrivent le matin, quand il ne fait pas encore trop chaud, comme aujourd'hui.

Il y a bien une demi-heure que je suis assis là sans avoir dit un mot quand elle murmure soudain :

— Il y a longtemps ?

Cette fois, je SAIS qu'elle est au courant.

— Dans une autre vie, je réponds sur le même ton, il y a très longtemps. Quelqu'un vous en a parlé ?

Elle secoue ses longs cheveux blonds.

— Non. Ce n'est pas la peine.

Je m'effraie d'un tel accord, d'une compréhension qui n'a pas besoin de mots. Ça doit se voir sur ma figure parce qu'elle a un geste qui me touche. Elle pose une main légère sur mon bras, comme pour apaiser une peine.

— Que voulez-vous que je fasse, Cal ? Je peux vous appeler Cal, n'est-ce pas ?

— Bien sûr... rien, ne faites rien de particulier. Soyez vous-même, c'est très bien comme ça.

Elle me regarde longuement.

— Vous êtes sûr que vous ne préférez pas que je fasse ou dise quelque chose ?

— Tout à fait sûr, Nali. Il ne faut pas remuer le passé. Mais laissez-moi vous dire combien je suis touché que vous puissiez me proposer d'être...

— Une autre ?

Je ne réponds pas.

— J'ai toujours peur de vous blesser involontairement, reprend-elle. Vous comprenez, je suis moi, je ne sais pas être quelqu'un d'autre.

— C'est près de vous que je suis, Nali. Et j'y suis bien.

Ses yeux se font doux. Dieu que je voudrais l'embrasser, la serrer contre moi. Je crois bien que je suis tombé amoureux d'elle. D'elle, pas du sosie de Cassy.

Doucement, pour ne pas l'effrayer, je lui prends la main, et nous restons longtemps comme ça, sans rien dire. De temps en temps nos regards se croisent et se disent ce que nous ne voulons pas encore prononcer.

— Voiles, deux voiles par tribord avant !

Le cri est venu du nid de pie, en haut du grand mât. Je mets plusieurs secondes à assimiler ce qu'il veut dire.

Des marchands ? D'après les notes que j'ai trouvées en bas, nous sommes depuis plusieurs jours dans la zone d'attaque habituelle des corsaires. Bien qu'ils aillent aussi plus loin, puisque le navire qui transportait Nali et Tor a été coulé 500 kilomètres plus à l'ouest.

Salvo arrive en courant.

— Des voiles en vue, capitaine. Nous serons sur place dans une heure et demie.

Sans le vouloir j'ai dû avoir l'attitude, pleine de sang-froid, d'un capitaine expérimenté ! Je me lève.

— Que voit-on pour l'instant ?

— Je suis monté au mât, capitaine. Les deux bâtiments sont très près l'un de l'autre, comme s'ils naviguaient de conserve.

De conserve ! Salvo connaît décidément des tas de mots...

— On dirait un combat, lance maintenant la vigie.

Cette prudence est manifestement due à nos passagères. En fait le robot de quart là-haut m'informe que c'EST un combat. Un corsaire ? Giuse arrive.

— Qu'est-ce qu'on fait ?

— On va voir, non ?

— Tu veux t'en mêler ?

— Si c'est un corsaire, oui. Je ne sais pas pourquoi, je ne les aime pas trop, ces gens-là. Et puis, il faudra bien un jour ou l'autre savoir ce que nous valons.

Il jette un regard en arrière, vers les filles. Je comprends ses réserves, mais elles ne comprendraient pas, elles, qu'avec notre armement on reste indifférents.

— Branle-bas de combat, je hurle à l'équipage. Immédiatement le pont devient une sorte de place publique. Les matelots courent dans tous les sens. Même moi qui sais qu'ils ne font rien sans raison, je suis un peu effaré de toute cette agitation.

Les canons sont chargés, sabords fermés. Inutile d'afficher tout de suite nos intentions. D'autant qu'il s'agit peut-être d'un combat entre deux corsaires.

Je fais amener les cacatois pour réduire notre allure et avoir de la toile à envoyer pour accélérer.

Une bonne demi-heure plus tard, on distingue tout à la jumelle. C'est un corsaire à la curée. Il pilonne un marchand qui se débat comme il peut, tirant de sa pièce arrière tout en manœuvrant pour éviter les salves.

Le capitaine se débrouille bien, il est assez peu touché. Ah si...

Son artimon vient de prendre un boulet de plein fouet. On voit d'ici, à la longue vue, le bois voler. Le mât vacille et s'écroule à moitié dans la mer. Le navire prend de la bande.

J'attends que le capitaine contre, à la barre, mais il ne se passe rien. Au contraire, le bâtiment accentue son mouvement tournant.

— Il a été touché au gouvernail, dit Salvo, à côté.

— Bon sang, c'est vrai, il ne peut plus gouverner, s'écrie Giuse. Il est fichu, non ?

— Ce sera juste, je dis.

Je combine mon intervention tout en observant le massacre là-bas. Nous avons le vent par tribord arrière. Une bonne situation, me semble-t-il. Il faudra que je m'efforce de rester au vent du corsaire pour avoir une vitesse de manœuvre supérieure.

Dans ma tête, je vois mon navire évoluer et l'autre réagir. Tant que je garderai l'avantage de l'initiative, il sera obligé de manœuvrer comme je l'imagine. Mais s'il peut me prendre de court, je subirai ses

évolutions.

En fait, je ne peux pas me permettre d'engager un combat de manœuvres où il a plus d'expérience que moi. Il faut que j'utilise mes atouts d'armement. Ce n'est peut-être pas très loyal, avec mes canons tellement supérieurs aux siens, mais il n'y a aucune loyauté dans la guerre ! Ceux qui prétendent le contraire sont des stratèges en chambre. Je trouve criminelle la guerre en dentelle. Quand on a des responsabilités, le moins que l'on puisse faire est de réduire le nombre de ses tués.

— Salvo, fais distribuer les armes !

De l'entrepont montent plusieurs matelots, les bras chargés de sabres et de grands coutelas. On laisse les piques, pas assez efficaces à mon avis.

— Il nous a vus !

C'est Giuse qui a crié. En effet, là-bas, le corsaire est en train de virer de bord. Il est plus grand que nous, mieux armé aussi. Il doit avoir quarante-deux canons. Une ancienne frégate, je pense.

— Serre le vent davantage, j'ordonne à Giuse, on va le mettre hors de position.

Giuse lance ses ordres que l'équipage applique très vite. Je me retourne pour voir où en sont les deux gros canons de l'arrière quand j'aperçois les filles. Elles regardent de tous leurs yeux.

— Je vous en prie, descendez maintenant, mesdemoiselles. Lou, accompagne-les dans leur cabine.

Elles ne protestent pas, et suivent mon garde du corps.

— Stuil, est-ce qu'on peut ouvrir le feu ?

— Non, fait le chef canonnier en secouant la tête, pas encore.

— Dès que l'on sera à distance, préviens-moi, on lui enverra la bordée de bâbord. Fais recharger rapidement.

Trois matelots amènent des seaux d'eau sur le pont près des canons, pour refroidir les fûts et éteindre les débuts d'incendie. Tous ces préparatifs me rendent nerveux.

— On y est, lance Stuil dix minutes plus tard. Le corsaire monte au vent au maximum. Nos routes sont pratiquement parallèles.

— Salvo, fais abattre un instant.

Le bateau appuie à gauche, prend davantage de vitesse et j'ordonne soudain :

— Lofe, maintenant, à toi Stuil, lâche une salve, vise l'entrepont.

Le *Triangle* remonte rapidement, tournant le flanc vers le corsaire. Quand on est à 90° de sa route une terrible détonation secoue le navire qui se penche. Notre salve.

Dans ma longue-vue, je vois des explosions dans le flanc du corsaire.

— Virer de bord, je hurle !

Le *Triangle* commence tout de suite à virer, en même temps que l'ennemi. Un nuage de fumée blanche s'élève de son pont. Il tire à son tour. Mais je me doute des résultats.

En effet les boulets tombent à la mer à deux cents mètres de nous. Trop court. Beaucoup trop court.

On est en position pour la seconde salve. J'entends Giuse se démener avec la voilure, après notre virement de bord. Le bateau se penche encore, sous le recul de notre seconde bordée.

Il a encore encaissé ! Avec des robots comme artilleurs, le tir devient de la balistique simple.

— La prochaine fois, vise ses mâts, je lance à Stuil qui agite le bras en signe d'acquiescement.

L'autre tire sa seconde bordée, ce qui l'a obligé à virer de bord en abattant, s'éloignant du vent. Je profite de sa manœuvre pour faire demi-tour. Il faut rester hors de la portée de ses canons et continuer à le pilonner.

En nous voyant fuir, il remonte au vent. Sa bordée est tombée encore une fois à l'eau. Moralement il doit marquer le coup.

Pendant qu'on manœuvre, les canons arrière se trouvent brusquement en position et tonnent ensemble. Les boulets touchent son avant. Je vois un canon soulevé, écraser le plat-bord et pendre sur le flanc retenu par ses amarres encore intactes.

Le temps de reprendre de la vitesse, il nous a un peu rattrapés. Seulement il ne peut plus nous tirer par l'avant. Je pèse le pour et le contre et me décide.

— Giuse, on va encore tirer nos bordées en tâchant de le démâter. Aussitôt on fait demi-tour et on fonce à l'abordage. Stuil tu feras charger bâbord en mitraille. On lâchera cette dernière bordée juste avant l'abordage.

Je fais abattre à gauche, présentant notre flanc au corsaire, plus près maintenant. On tire presque au même moment. Son grand mât et sa misaine se coupent net, s'effondrant sur le pont dans un fatras de voiles.

Remontant immédiatement au vent, le *Triangle* vire à droite, maintenant, et lâche sa dernière bordée qui s'abat sur le pont ! Je laisse le navire poursuivre son abattée, remonte au vent que l'on prend maintenant par l'arrière, notre allure la plus rapide, et on fonce à l'abordage, simulant une attaque à gauche.

À cinquante mètres du corsaire, je fais de nouveau remonter au vent pour aborder de l'autre côté !

Notre décharge à la mitraille part un peu tôt. Peut-être moins efficace que je ne l'aurais souhaitée. Et vlan, on encaisse !

Il devait avoir encore quelques canons en état, et il n'a pas loupé l'occasion.

Des éclats de bois volent dans tous les sens. Je suis resté paralysé, sans un geste...

J'ai un instant d'affolement en pensant à Giuse, sur le pont, en bas. Mais je l'entends crier. Ça va. Pas le temps de m'occuper des dégâts, on est presque au contact. Un coup d'œil à Baquatre, à la barre. Il scrute l'ennemi, calculant son coup pour amener les deux navires bord à bord sans trop de mal. Il faut...

— Choquez partout, je hurle.

Ça va très vite, maintenant. J'enregistre confusément l'arrivée de Salvo près de moi, plus loin Stuil débouche de l'entrepont où il a été chercher les canonnières pour l'abordage. Les matelots courent se disposer le long de la lisse.

— Lancez les grappins, je hurle en voyant les navires sur le point de se heurter.

En maudissant Baquatre qui nous précipite sur le corsaire, je saisis le plat-bord pour me retenir quand d'un coup de barre il casse notre erre...

Les grappins... Je vois des formes sauter sur l'autre navire... et me retrouve, sabre à la main, sur son pont !

Un grand type fonce sur moi, sabre au clair lui aussi. D'un revers j'écarte sa lame, un pas de côté... et je frappe de la pointe. Il n'a pas le temps d'éviter et mon arme lui transperce la poitrine.

D'un coup de poignet je dégage mon sabre. Trop tard... un adversaire est là, le coutelas levé. Je ne vais pas avoir le temps...

Un sifflement. Une forme s'interpose et le gars s'écroule, coupé en deux. Lou !

— Ça va ? demande-t-il.

D'un signe de tête j'acquiesce. Plus de salive pour articuler un mot ! Je regarde autour. Une mêlée confuse et sauvage couvre le pont. Les corsaires sont plus nombreux que nous.

— Le château, il faut prendre le château, je crie à Lou.

Il comprend et plusieurs des nôtres sont déjà en train de s'y diriger en s'ouvrant un chemin à grands coups de sabre. Je suis près de l'échelle que j'empoigne.

En haut je n'ai que le temps de bondir sur le côté pour éviter un coup de pique. Je me rétablis et engage le combat. Vite fini d'ailleurs, un de mes matelots passant à côté de mon adversaire lui fait sauter la tête ! Ils ne font pas le détail...

Un hurlement. Un grand escogriffe chamarré d'or hurle des ordres à je ne sais qui. Un officier, sûrement. Je fonce.

Il m'a vu et se met en garde. Je feinte par la droite sans résultat. Une sorte de sourire cruel monte à ses lèvres. Du calme, il faut que je me calme, sinon je vais y passer...

Je recule d'un pas et monte ma garde.

— Lâche ! dit-il.

— Crois-tu ? Tu vas être surpris, petit.

Il n'aime pas ça et avance en attaquant furieusement. Je pare. Il a une sacrée poigne, mon poignet commence à accuser ses coups de boutoirs. Il ne faut pas tarder...

Comment s'appelle ce truc déjà ? Ah oui ! Banderolle ! Je fais tourner mon sabre au-dessus de ma tête en reculant. Et soudain je me fends, venant attaquer à gauche. Il pare à la désespérée et me balance un coup de pied.

Ma jambe s'effondre sous moi et je tombe au sol. Il lève son sabre... je roule sur le côté et plonge sans me remettre debout. Pas classique, j'ai fait ça à l'inspiration ! Je sens ma lame pénétrer dans son corps. Une sensation désagréable.

Mais c'est fini. La bouche ouverte, il reste immobile puis tombe en avant comme une masse.

— Tu n'as rien ?

— Hein ?

C'est Giuse. Je ne l'ai pas vu venir. Ses yeux brillent bizarrement. Il tient à la main un sabre à la lame couverte de sang...

— Oui, ça va, je finis par répondre en reprenant mes esprits. On dirait que c'est fini ?

— Oui, fait-il, on a conquis le navire. Une sacrée bagarre. Tu sais, ça marche cet enseignement hypnotique !

— Bien sûr, voyons, tu le savais bien...

— Je ne l'ai jamais appris et pourtant je manie le sabre comme un champion, tu te rends compte ?

Je secoue la tête :

— Et ça t'a plu ?

Il se dégrise d'un seul coup.

— Je... je ne sais pas ce qui m'est arrivé.

— Pas toujours facile de garder son contrôle, je le sais bien.

Le pont est couvert de corps que nos matelots examinent l'un après l'autre. Peu de blessés apparemment. Des corps sont amenés au fur et à mesure au plat-bord et basculés à l'eau.

— Dis à Salvo de venir ici, je lance à Lou qui est plus loin, il faut évaluer les dégâts et réparer rapidement. On va garder ce navire. On le vendra peut-être, ça fera de l'argent.

Et le marchand, qu'est-ce qu'il est devenu ? Je l'avais oublié dans toute cette histoire.

Pas loin. Il a l'air d'être en train de réparer son gouvernail, je vois des hommes dans un canot, sous le château. Il faut voir s'il a besoin d'aide. Je vais faire mettre un canot à l'eau.

— Cal ! Viens vite...

C'est Salvo qui a quitté son poste sur la dunette du *Triangle*. Il doit

avoir une bonne raison pour ça. Son visage est figé.

— Quoi, que se passe-t-il ?

— Nali... elle est blessée, dans sa cabine !

Mon Dieu ! Je me sens glacé. Non, pas elle... pas comme Cassy.

Sans que j'en aie eu conscience je me retrouve en train de courir comme un fou. Je saute par-dessus les plats-bords accolés des deux navires, toujours maintenus par les grappins.

L'échelle de l'entrepont... sa cabine. J'entre directement. Elle est étendue sur sa couchette, couverte de sang !

— Appelle Lou, dis-je à Salvo.

— Je suis là, Cal.

Sa voix tranquille me calme d'un coup. Mes mains cessent de trembler. L'impression de me trouver devant un problème à résoudre techniquement, en médecin. C'est pourtant la première fois que je vais avoir à intervenir dans ce domaine. Mais j'ai reçu une banque de médecine et chirurgie supérieure.

— De l'eau chaude, vite, et des linges propres. Quelqu'un quitte la pièce mais je ne lève pas la tête.

Et Tor ? Où est-elle ? Je pose la question et la voix de Lou me répond.

— Elle était dans sa cabine au moment du choc. C'est un des boulets reçus avant l'abordage. Tor n'a rien. Je lui ai dit de rester dans l'autre cabine. Elle ne sait encore rien. Si tu veux qu'elle vienne je peux l'appeler ?

— Non, vous allez m'assister tous les deux, je préfère.

Je me suis penché sur Nali pour l'examiner. Son visage est congestionné. Je saisis sa main. Les ongles sont violets... mais elle est en train de s'asphyxier ! L'air ne semble plus parvenir aux poumons. Quelque chose l'empêche de respirer...

J'examine sa bouche... rien. Mes yeux tombent sur son cou. Il est violacé !

D'un seul coup je comprends et le tableau clinique arrive à ma mémoire. Un écrasement du larynx ! Il faut faire très vite. Je n'ai que quelques minutes devant moi...

— Demande aux Dix de nous aider, je lance à Salvo. Qu'ils fassent remonter le module. Il me faut une trousse d'urgence dans une minute et...

Je sais exactement ce qu'il me faudrait, une valve pour l'introduire dans la gorge. Je suis sûr qu'il n'y en a pas dans le module, aucune raison. Il faut trouver autre chose... un système pour remplacer la partie écrasée. Quelque chose comme un tuyau...

— ... un oiseau !

Le mot est venu à mes lèvres en même temps que j'y pensais.

— Une grande plume d'oiseau ! Que les Dix se débrouillent pour

me trouver immédiatement une plume !

Ça peut marcher. Il FAUT que ça marche ! Des petits cris plaintifs me parviennent brusquement. Je regarde autour. C'est Pik. Pelotonné dans un coin il pleure doucement. Il avait un faible pour Nali et venait souvent dans sa chambre quand j'étais occupé.

Un bruit de galopade. C'est Bahuit qui apporte la trousse du module. Derrière lui, Batrois amène l'analyseur portatif. Un appareil épatant qui permet de surveiller le comportement général d'un malade en opération.

Je branche aussitôt les contacts sur les poignets de Nali et sur ses chevilles. Il faut que je sache comment le sang irrigue ses extrémités et sa teneur en oxygène. Les cadrans s'animent...

Bon Dieu, le sang est en appauvrissement constant. L'aiguille dégringole inexorablement. Et le cœur bat furieusement. Elle risque d'une seconde à l'autre un incident cardiaque avec un cœur en emballement.

— HM 3, je demande d'une voix sèche.

Sur Terre, on aurait appelé ça de l'adrénaline. Ça soutiendra momentanément son cœur. Mais pas le cerveau... Plus oxygéné, le cerveau va subir des dommages irréparables. Bon sang, qu'est-ce qu'ils foutent, les Dix !

Lou entre, tenant un baquet d'eau fumante et des bandes de linges. Derrière lui apparaît Giuse.

— Tu as besoin de moi ?

Il y a presque trop de monde autour de nous et je le renvoie là haut. Il y a quantité de choses à faire aux navires. Pas le temps de lui donner des ordres, il saura bien se débrouiller seul.

— Salvo, nettoie la plaie. Lou, donne-moi l'injecteur à main.

Depuis longtemps, les Loys n'utilisent plus cet injecteur de secours. C'est une sorte de pistolet qui projette en force, à travers les pores de la peau, les produits qu'on glisse dans le réservoir. Absolument indolore.

Je remplis le réservoir avec le HM 3 et l'injecte dans le V ouvert du haut de sa gorge. Presque tout de suite le cadran de l'analyseur montre que le cœur se calme un peu.

— Tiens !

Lou me tend une plume d'oiseau. Elle est encore tiède...

— Coupes-en huit centimètres et désinfecte comme tu peux, je lui ordonne en prenant un bistouri électronique dans la trousse.

Avec un tampon imbibé de désinfectant je nettoie le champ opératoire après avoir palpé délicatement la gorge. Un dernier coup d'œil aux cadrans et j'ouvre résolument la gorge de haut en bas dans le petit creux de la fourchette, à la base du cou.

Le sang gicle, un sang noir montrant bien le manque d'oxygénation.

Salvo tient Nali qui est toujours sans conscience. Sous la douleur, elle réagit et gémit.

— Lou, injecte-lui une dose de RU.

C'est un anesthésiant puissant. Epongeant le sang, je plonge plus profond dans la plaie ouverte... Voilà le larynx. Il est en morceaux ! Sur trois centimètres au moins.

— Lou, dès que tu as fini l'injection, coupe cinq centimètres de plume, vite.

Ses mains vont à une vitesse folle. Il me tend déjà ce que je lui ai demandé.

Résolument, je coupe le larynx sous la partie endommagée. L'air siffle en s'échappant. Aussitôt je glisse le petit morceau de plume, creux, dans la partie basse du larynx. La poitrine de Nali, libérée, se met à pomper l'air comme une forge. Du pouce, je bouche le tuyau à chaque fois qu'elle a rempli ses poumons pour faire office de valve.

Pas prudent de laisser comme ça une plaie ouverte mais tant pis, elle a besoin de purifier son sang. Quoique...

— Lou, regarde mes mains... je vais lâcher le bout de la plume et tu continueras. Je vais préparer le haut du larynx et quand je serai prêt tu emboîteras le tuyau dans la partie haute.

Il me fait signe qu'il est prêt et je lâche la plume. Il prend la suite sans hésitation, veillant soigneusement au rythme respiratoire. Je peux m'attaquer à la partie haute. Je sectionne les trois centimètres de larynx abimés, et j'explore l'arrière-gorge. Rien ne l'obture, je peux faire le raccordement.

— Lâche, je dis à Lou.

Rapidement, la notion de temps est importante maintenant, je place le tuyau de plume dans la partie haute du larynx. Maintenant il faut suturer.

— Lou, approche ta main... tu vas envoyer des petits rayons microniques d'énergie pure, pour souder les extrémités du tuyau... Voilà, vas-y...

Une odeur de brûlé... Je m'écarte. Est-ce que ça va marcher ?

Oui ! la poitrine se soulève à nouveau... Et elle respire par la bouche. Gagné !

Je referme la plaie soigneusement. Un peu de régénérant pur sur la couture, collée avec le collo-régénérant loy, et c'est fini. Je me redresse. Plus qu'à mettre un bandage autour du cou. Voilà.

Le visage s'est décongestionné, elle respire calmement. Je pense que la plume d'oiseau sera bien acceptée par l'organisme. Elle ne devrait pas en être gênée, à l'avenir.

— Combien de temps ? je demande machinalement à Lou.

— Un peu plus de dix minutes.

Seulement ! J'ai l'impression d'être là depuis des heures... Crevé.

— Bon, prévient Tor de ce qui s'est passé, Lou. Et reste auprès de Nali pour la veiller. Elle va dormir pendant plusieurs heures.

Je remonte sur le pont, presque désert. La plupart des matelots sont sur l'autre navire, déjà occupés à le réparer. Voilà Giuse qui arrive. Je le rassure et il me fait un compte rendu.

— Aucune voie d'eau sur le corsaire. Tout est arrivé dans l'entrepont. Là c'est un vrai capharnaüm, mais rien de grave. Pour les mâts, ils avaient un artimon de rechange et on va bricoler le grand mât et la misaine. Ce sera fini cette nuit. Demain matin on pourra reprendre la mer.

— Et le marchand ?

— Il arrive péniblement.

Effectivement, je le vois qui approche. Des marins sont très affairés à l'arrière, autour du gouvernail. Ils devraient pouvoir le réparer.

Une demi-heure plus tard un canot du marchand nous amène son capitaine qui se répand en remerciements. C'est un type tout rond avec une belle gueule de marin, burinée. Il s'avère que c'est lui que les filles attendaient, en mer !

Le bâtiment est finalement parti avec trois semaines de retard. Elles auraient été mortes depuis longtemps... Quand je lui raconte ce qui s'est passé, il devient furieux contre les corsaires. Et en apprenant que Nali est blessée, il est sur le point d'éclater !

Il me propose de reprendre nos passagères, mais je lui dis que Nali est intransportable. Finalement, il ne prendra que la dernière passagère qui se remet très lentement de ses brûlures. On ne l'a jamais vue hors de sa cabine.

L'activité sur les deux navires le stupéfie, surtout la vitesse à laquelle les matelots travaillent. En lui parlant j'ai soudain une idée. Je lui demande s'il peut me passer quelques marins pour aller chercher l'autre navire marchand que j'ai laissé dans la baie. Autant le récupérer maintenant.

Après l'avoir sauvé, il ne peut pas refuser, ce brave capitaine. Et il me donne quinze hommes. Ça suffira, avec la moitié des Dix sur chacun des nouveaux navires. Ils représenteront l'encadrement en officier et maîtres de bordée. Et je prélèverai encore une dizaine de robots vahussis dans mon équipage.

Le soir, j'invite tout son carré à mon bord. Un dîner très joyeux. Tout le monde admire Pik, remis de ses émotions, qui fait le pitre devant un tel public de connaisseurs.

Tor, qui a trouvé une robe, est très belle. Et Giuse, assis à sa droite, la comble d'attentions.

— Alors, vraiment vous ne voulez pas venir à Psorda avec moi, mademoiselle ? demande le capitaine Dijil.

Elle sourit.

— Je suis certaine que je serais très bien à votre bord, capitaine... mais avouez qu'ici aussi on me soigne avec dévouement !

Giuse rit de bon cœur avec les autres.

— Mais vous seriez arrivée plus vite...

— Nous prenons goût à la navigation sur le *Triangle* et reconnaissez avec moi que nous ne pourrions pas être plus en sécurité sur un autre navire.

— Tout à fait vrai, mademoiselle, le *Triangle* est le bâtiment le plus redoutable que j'aie jamais vu. Et quel équipage ! Il n'est pourtant pas tellement important mais ces hommes en valent deux.

— Vous pouvez même aller jusqu'à trois, je dis en riant.

— Enfin j'aurai au moins le plaisir de vous inviter à Pakra, puisque vous gagnerez le port. Je vous assure, capitaine, que c'est là que vous tirerez le plus de la cargaison de votre prise. J'y veillerai personnellement. Et si vous ne connaissez pas nos îles de l'archipel, vous serez conquis par Psorda, c'est la plus belle... ou en tout cas celle où il fait bon vivre, pour l'instant.

J'ai remarqué cette hésitation, et le questionne.

— Eh bien, cette fausse guerre que nous subissons depuis deux ans et demi nous mène à la perte. Nos armateurs sont ruinés par les taxes infligées en mer par les corsaires de Nourié, Gasar et Bedaz qui se sont coalisés, contre nous.

— C'en est à ce point ? je demande.

— Les taxes représentent les trois quarts de la valeur des marchandises. Si bien que chaque voyage coûte de l'argent aux armateurs. Et nous sommes obligés de continuer, notre économie dépend entièrement des importations, de notre commerce. On nous étouffe peu à peu. Oh, Psorda n'avait pas mérité cela. Elle meurt dignement, en luttant, mais elle meurt.

— Vous avez essayé de discuter avec vos adversaires ?

— Bien entendu, mais ils se sentent forts, ils refusent tout compromis.

— Mais que veulent-ils ?

— Notre accord avec le roi Oulam. C'est lui qui dirige les régions de la côte est de Pandria. Nous avons été les premiers à y aller et nous avons établi des accords avec lui pour échanger nos marchandises. Et le roi Oulam ne veut pas d'autres interlocuteurs. Les coalisés veulent que nous leur donnions cet accord commercial, purement et simplement.

Je vois. Ils sont dans une mauvaise passe, ces gens. Dommage, ils me plaisent bien.

Tard, le capitaine nous quitte sur la promesse de le retrouver à Pakra.

Avant d'aller me coucher, je vais voir Nali. Sa cabine est presque

dans l'obscurité. Elle semble dormir. Je prends son poignet. Les pouls sont calmes, sa peau est fraîche, elle n'a pas de fièvre.

Je la regarde quelques instants et je me penche pour déposer un baiser sur son front. J'ai tant de tendresse...

Au moment où je me redresse, sa main prend la mienne. Elle ne dormait pas ! Je distingue à peine ses doigts qui viennent presser ses lèvres avant de déposer ce baiser chaste sur les miennes. Oh Nali...

— Ne parlez pas, Nali, dis-je, il ne faut pas parler pendant encore un jour. Vous devez dormir et tout ira bien.

Ses mains s'agitent et je comprends la question.

— Oui, c'est moi qui vous ai opérée. Je vous raconterai. Nous allons encore naviguer quelque temps ensemble. Nous aurons des soirées entières à bavarder sur le château ! Maintenant, dormez, s'il vous plaît.

Elle a un sourire merveilleux, comme je ne lui en avais jamais vu, un sourire qui vient de l'intérieur. Un don !

Je tourne longtemps dans ma cabine avant de me coucher...

CHAPITRE VI

Dans la lumière mauve du petit matin, les trois navires ont l'air de glisser à la surface de l'eau. Le *Triangle* taille la route en tête, pour le marchand et l'autre corsaire, rebaptisé le *Compas*.

Sur la dunette du *Triangle*, Cal, assis sur le banc de l'officier de quart, rêve en regardant le jour se lever. C'est une merveille ici. Sur Terre, autrefois, le petit matin avait des allures de tristesse grise. Dans ces parages, c'est une subtilité de couleurs légères, juste esquissées, comme celle d'un poste télé-couleur dont le tube est usé !

Il aime bien venir, comme ça, prendre le quart du matin. C'est absolument inutile avec Salvo sur la dunette, mais il est censé, pour ses passagères, s'occuper de la marche du navire.

Deux mois se sont écoulés depuis le combat naval. Le *Triangle* a mis deux semaines pour revenir à la baie. Tout y était en ordre. La tempête avait dû passer par là, mais les amarres n'avaient pas bougé et le marchand était toujours là.

Il a fallu réparer plus sérieusement le *Compas*. Sur le marchand, il y avait un mât de rechange qui a servi à remplacer la misaine. Restait le problème du grand mât. On lui a fait une bouture, pas très belle mais efficace, avec un grand arbre coupé dans l'île et renforcé, soulagé par des haubans bien calculés.

Les approvisionnements en fruits et en eau ont été refaits et, un matin, les trois navires ont appareillé, le *Triangle* devant, guidé secrètement par le module. Les hommes d'équipage prêtés par le capitaine Dijil, tous embarqués sur le marchand, étaient béats d'admiration devant l'habileté manœuvrière de Cal, guidant les navires parmi les récifs.

Ils n'ont d'ailleurs jamais manifesté de mécontentement d'être ici. Ils se sentent en sécurité à naviguer près du *Triangle* qu'ils ont vu à l'œuvre.

Et, depuis cinq semaines, les trois navires font route, poussés par un vent continu, sur une mer d'huile. Si bien que la vitesse est remarquable.

Les habitudes ont vite été reprises sur le *Triangle*. Nali, remise au bout d'une dizaine de jours, ne ressent plus rien de sa blessure dont la cicatrice devient de jour en jour moins visible, à l'émerveillement de Tor. Difficile de lui expliquer que c'est souvent le cas avec les bistouris électroniques...

Maintenant les choses sont claires. Sans en avoir rien dit elle montre, par son attitude, qu'elle est amoureuse de Cal. De leur côté, Giuse et Tor font chambre commune ! Ça s'est fait le plus naturellement du monde. Tor, elle-même, a prévenu sa sœur en plein déjeuner, au carré !

C'est l'une des choses qui séduisent Cal sur cette planète. Les gens montrent une simplicité, un naturel apaisant. Et personne n'y trouve rien à redire. Nali s'est bornée à se lever pour venir embrasser sa sœur et Giuse, montrant par là qu'elle était d'accord.

C'est ce jour-là que Cal a eu une fameuse surprise. Nali se rasseyait quand une voix grave s'est élevée :

— Ben mon salaud !

Stupéfait tout le monde s'est retourné. C'était Pik, le petit sati ! Première fois qu'il parlait depuis que Cal l'avait recueilli.

Assis sur son derrière, il regardait la tablée en penchant la tête, comme un chien terrien ! Heureux de son succès il a repris :

— Giuse, vieux salaud, vieux salaud, vieux salaud... Il reproduisait exactement la voix de Cal !

— Je crois que désormais il faudra faire attention à ce qu'on dira, déclara Giuse d'un ton léger.

S'il y avait suffisamment de vivres frais à bord, en revanche la viande manquait un peu. Et on a commencé à laisser traîner des lignes, derrière le *Triangle* et le marchand. Pour le *Compas*, c'était inutile puisqu'il n'y avait que des humanoïdes à bord.

En cinq semaines, aucune voile n'a été aperçue. Pas un chat. Tant mieux, Cal avait l'esprit ailleurs.

Une ombre apparaît sur le pont, faisant sursauter Cal. C'est Giuse qui se frotte les yeux, encore difficiles à ouvrir.

— Salut, il est tôt, non ?

— Salut matelot, tu as laissé ta belle ?

Un sourire monte aux lèvres de Guise.

— Elle dort merveilleusement, si tu savais, elle est épatante.

Cal pose une main sur l'épaule de son ami.

— J'en suis bien heureux pour toi, mon vieux.

— Salut, ça va ?

Les deux hommes se retournent d'un seul bloc.

C'est Pik qui arrive en se dandinant. Et voyant qu'on lui prête attention il lance son cri de guerre, sa meilleure imitation :

— Vieux salaud, vieux salaud !

— Il faudrait bien qu'on arrive à lui faire oublier ça, dit Cal d'un air vaguement ennuyé.

— Tiens, tu te sens visé, maintenant ?

Salvo arrive près des deux hommes, une carte à la main.

— Vous voulez voir le point, capitaine ?

— Ah, où en est-on, mon vieux Salvo ?

— Vieux salaud, vieux salaud, lance Pik en s'éloignant.

— Un de ces jours, je vais l'enfermer dans la cale, murmure Giuse.

Cal fait mine de ne pas l'entendre et examine la carte.

— On devrait arriver en vue de Psorda dans une douzaine de jours. Pakra est sur la côte est... on contournera par le nord.

*

Une vraie beauté, cette baie de Pakra. Large, très belle, avec le port sur la droite, au nord, et la ville, toute blanche, au centre. À gauche, s'étend une plage au sable presque blanc sous le soleil.

Les maisons, toutes blanches, s'étalent sur une grande surface. La ville est plus grande que Cal ne le pensait. Dans l'oculaire de sa longue-vue, il aperçoit des arbres et des buissons couverts de fleurs.

Pas mal de navires dans le port, fermé du côté de la mer.

— Salvo, dis à Lou de prévenir les jeunes filles que nous entrons dans la rade, et que nous serons à quai dans une heure. Dis aussi à Badeux et Bahuit de me suivre à distance.

Badeux commande l'ex-corsaire, le *Compas*, et Bahuit le marchand.

— Que comptes-tu faire, une fois qu'on aura accosté, demande Giuse ?

— Ma foi, je me suis habitué au *Compas*, pas toi ? Un grand sourire éclaire le visage de Giuse.

— Tout comme toi. Alors... on vend le marchand ?

— Adjugé, matelot. On devrait en tirer de quoi voir l'avenir sans souci.

— À condition qu'ils aient encore assez d'argent pour nous payer.

— À dire vrai, j'ai réfléchi à ça... j'ai une idée. Giuse se tape un grand coup sur la cuisse en se mettant à rire.

— J'ai gagné mon pari. J'avais parié à Tor que tu avais déjà une idée pour venir en aide à ses compatriotes... On peut savoir ?

Cal jette un regard amusé à son ami.

— D'après ce que j'ai lu, et ce que m'a dit Nali, ils ne connaissent pas encore la banque. On va lancer la première banque de cette planète.

Cette fois, le visage de Giuse s'allonge.

— Hé, mais c'est pas du tout amusant, ça !

— Peut-être plus que tu ne le penses. Et puis ça me semble nécessaire au point de développement où ils en sont. Ils ont besoin d'avoir le papier-monnaie.

— Attention, cap'taine, souviens-toi d'un certain monsieur Law. Il a fait une banqueroute magistrale le jour où ses ennemis lui ont demandé de leur rendre, en or, leurs dépôts.

— Pas de danger que ça nous arrive.

— Tu es plus malin que monsieur Law ?

— Je n'en sais foutre rien, mais je suis beaucoup plus puissant. Toute la différence est là... Dis donc, ce n'est pas une bouée de chenal qu'on voit là devant ?

— Oui... ça m'en a tout l'air. Salvo, il est temps de ralentir, fais carguer les cacatois et les perroquets.

*

À peine l'échelle de coupée est-elle en place, à quai, qu'une nuée de types montent à l'assaut du *Triangle*.

Effarés, Cal et Giuse voient arriver à eux une vraie marée ! Cal retrouve son sang-froid et hurle à l'équipage d'empêcher quiconque de monter sur la dunette. Aussitôt les matelots font une chaîne en travers du bateau, retenant la foule.

Pourtant un jeune garçon leur échappe. Avec habileté il se baisse et passe entre les jambes d'un robot qui regardait ailleurs. Une vraie prouesse ! Sans s'arrêter, le garçon grimpe l'échelle de dunette et arrive sur le château.

— Capitaine, capitaine, je connais tous les cours, je vous obtiendrai un bon prix de votre marchandise.

— Mais...

— Je connais tout le monde... si vous ne voulez pas vendre tout de suite vous avez raison, les offres monteront, je vous tiendrai au courant des tractations, je vous indiquerai les acheteurs les plus sérieux. Je connais tout le monde à Pakra, je sais avec qui il ne faut pas traiter ! Et ma commission est très faible, vous ne trouverez pas mieux, je vous assure, capitaine !

Il va continuer quand Cal se bouche les oreilles des deux mains. Interdit, le garçon s'arrête, la bouche ouverte.

Il doit avoir une vingtaine d'années. Un jeune homme sur cette planète où la moyenne de vie se situe vers quatre-vingt-cinq ans. Il a un visage ouvert, pas vraiment beau mais attirant. Des cheveux blonds cendrés, ébouriffés. Il porte une chemise blanche sur un pantalon collant de la même couleur.

D'ailleurs tous les hommes, là en bas sur le pont, portent des vêtements clairs. Pour l'instant, ils sont furieux, ces hommes, ils montrent le poing au garçon en l'injuriant.

Après quelques secondes, Cal débouche ses oreilles. Le garçon lève les mains :

— D'accord, capitaine, je ne dis plus rien, fait-il avec une petite grimace de déception.

— Comment t'appelles-tu ? demande Cal en souriant de son assurance.

— Patri, capitaine.

— Que veulent tous ces gens ?

— Mais... traiter, capitaine. Ils travaillent pour des négociants et veulent une priorité d'achat. Permettez-moi de vous dire que si vous traitez avec eux ils vous rouleront. Vous serez obligé de tenir votre parole et vous vendrez à un prix très bas.

— Et toi, pour qui travailles-tu, alors ?

— Pour moi, capitaine, et pour vous si vous m'acceptez. Je... enfin je ne travaille pour aucun négociant, je suis indépendant.

Il a dit les derniers mots avec une sorte de fierté qui plaît tout de suite à Cal, qui lui jette un regard aigu.

— Arrive par là, suis-moi.

Il le conduit vers l'arrière, enjambe la lisse et se laisse glisser dans le vide, prenant appui sur le volet extérieur des grandes fenêtres de sa cabine, en dessous. Puis il change de prise et pose les pieds sur le rebord de la fenêtre elle-même. Deux secondes et il est dans sa cabine où le garçon le rejoint, examinant la pièce d'un regard rapide. Rien, pourtant, n'a dû lui échapper.

— Assieds-toi, dit Cal, veux-tu boire un verre de gouso ?

Patri hoche la tête. Maintenant il est impressionné et tente maladroitement de le cacher. Il n'a pas dû entrer souvent dans la cabine d'un capitaine. Cal remarque mieux ses vêtements. Ils sont propres mais usés jusqu'à la corde.

— Allons, détends-toi, nous allons parler affaires. D'abord tu as l'air de penser que je n'y connais rien, pourquoi ?

— Le capitaine Dijil a raconté partout ce qui était arrivé, en mer, le combat et tout ça. Il a dit aussi que vous n'étiez jamais venu par ici. Il y a de terribles marchands-négociants à Pakra. Vous ne pèseriez pas lourd entre leurs mains.

— Crois-tu ?

— Oui... enfin je le croyais, je me suis peut-être trompé.

— Raconte, comment ça se passe, ici.

— Eh bien, les marchandises sont vendues au marché maritime. Il y a là les capitaines indépendants et les armateurs d'un côté, et les négociants de l'autre. Ça paraît simple, mais pour ne pas se faire

rouler, il faut bien connaître les habitudes et les gens.

— Et toi, bien sûr, tu les connais !

— Oui, capitaine. Je ne connais pas grand-chose, mais ça, je le connais.

— Et tu gagnes bien ta vie comme ça ?

Le garçon prend un air un peu gêné.

— C'est-à-dire... je suis jeune, alors on me traite plus facilement qu'un autre. Les capitaines ou les négociants qui m'emploient ne tiennent pas toujours parole. Et un procès devant les tribunaux du protecteur coûte cher...

La vieille histoire des puissants et des autres !

— Et ta famille ?

— Je n'en ai pas, capitaine. Juste un cousin qui fait comme moi, mais pour les propriétés, les terres, les maisons et tout ça. Mais il a mon âge et on a les mêmes difficultés.

— Bien. Patri, veux-tu être mon agent exclusif ?

— A...gent exclusif ? Qu'est-ce que ça veut dire, capitaine ?

— Ça veut dire que tu me conseilleras pour mes affaires et que c'est toi qui feras les transactions. Et je te verserai disons 5 % du montant, O.K. ? Et personne ne pourra faire affaire avec moi, sans passer par toi.

— Vous... vous ne vous moquez pas, capitaine ? Vous savez, ce serait pas bien...

— Non, je ne me moque pas, Patri, dit Cal d'une voix douce. D'ailleurs tu vas commencer tout de suite. On va te conduire sur le marchand et tu vas inspecter la marchandise. Tu me diras ensuite ce qu'on peut en tirer. Et du bateau aussi, je veux le vendre. Et moi, je vais faire annoncer que tu es mon agent exclusif.

Le gosse baisse la tête et Cal se penche vers lui.

— Eh, ça ne va pas ? Le pourcentage n'est pas suffisant ?

— Si, capitaine, il est même très généreux ; non, c'est que... je ne m'attendais pas à cela, alors...

Pour lui éviter un moment de gêne, Cal se détourne, cherchant les papiers du marchand sur la table. Quand il se retourne, le garçon a essuyé ses yeux.

— Dis donc, je vais avoir besoin d'une maison ; ton cousin, tu peux le faire prévenir de venir me voir ?

— Oui, oui bien sûr. Capitaine... merci.

— Fais ton boulot, mon petit, et tout ira bien, ne t'inquiète pas, allez file.

Une heure plus tard le pont est enfin vide. Et les filles peuvent enfin y monter.

— Puisque vous n'avez pas de famille, commence Cal prudemment, vous n'avez pas de maison où habiter. Je vous propose de rester

quelques jours à bord. Dès que la cargaison sera vendue, nous achèterons, Giuse et moi, une maison où nous serions heureux que vous acceptiez un appartement... si vous jugez que c'est convenable.

Nali a un sourire ironique.

— Etant donné la situation je pense que ce serait... la meilleure solution, en effet. Imaginez, Cal, la tête de Tor si nous allions habiter de l'autre côté de la ville. Vous savez que je vous trouve curieusement timide, par moments ?

— Ne m'en veuillez pas, Nali. Je ne veux que votre bien.

— Oh ça, je le sais. Mais permettez-moi donc de juger, moi-même, de temps en temps ce qui est bien pour moi. Et ne faites pas la tête comme ça, ce qui est bien pour moi c'est d'être près de vous. Voilà, vous êtes content ?

— Content ? Bien plus que ça et...

Salvo survient, un sourire d'excuse aux lèvres.

— Vous avez dit, tout à l'heure, que vous vouliez me voir, capitaine ?

— Ah oui, viens, descendons dans ma cabine. Pardonnez-moi, Nali. Peut-être voulez-vous aller vous promener ?

— Oui, j'attends Tor et nous descendons à terre. Une fois dans la cabine, Cal fait appeler Giuse, Lou,

Siz, Ripou et Belem.

— Voilà mon plan, dit-il. Il y a longtemps, j'ai fait faire un relevé des gisements minéraux de la planète, par HI. Je ne veux pas toucher aux gisements de surface, mais il reste les sites sous-marins que les Vahussis sont bien incapables d'exploiter. On va donc exploiter un gisement d'or de ce genre. Salvo, demande à JI où se trouve le plus proche et le plus riche.

— JI dit qu'il est à l'est de l'archipel, dans une grande fosse, moins six mille mètres, mais il affleure le fond. Facile à exploiter.

— O.K., alors tu vas faire venir un autre module, ou plutôt tu l'envoies directement là-bas, avec le robot de combat du bord. Et toi, tu pars avec Ripou et Belem. Commencez tout de suite à travailler le métal et fondez-le en barre d'une livre. Je veux de l'or très pur.

— Ça, alors, c'est une fameuse idée, s'exclame Giuse. Tu vas t'en servir pour cette histoire de banque ?

— Oui. Je vais constituer une réserve énorme. Comme ça, si on nous refait le coup de Law, les petits malins en seront pour leurs frais.

— Pas idiot, ton truc, tu garantis totalement la monnaie.

— Et je vais aussi créer les lettres de change, pour les négociants. Ça leur évitera de tout payer en or et de trimbaler des poids énormes. Et on va pouvoir s'installer commodément même sans les pierres précieuses que me fournissait HI, à chaque voyage. Pour l'instant, j'ai engagé un jeune gars comme intermédiaire, ici.

— Déjà, s'étonne Giuse, je ne l'ai pas vu. Ah tu perds pas de temps, cap'taine !

— Le hasard. Il s'est présenté et j'ai aimé sa façon de faire. Il force la chance. Cette fois il l'a trouvée. Il est en train d'inspecter la cargaison pour en évaluer le prix.

— Tu lui fais confiance ?

— On verra bien. S'il n'est pas idiot, il jouera le jeu.

*

Deux jours plus tard, Giuse et Cal assistent, assourdis, à la vente de la cargaison et du navire, au marché maritime. C'est une immense salle, haute de plafond, où règne un bruit fou. Près de deux cents personnes sont là, hurlant sans arrêt.

— J'échange, j'échange.

Un papier à la main, ils cherchent l'amateur d'un lot de marchandises. Certains parcourent la salle en criant leur offre sans arrêt, d'autres restent sur place en criant de même !

Sans y avoir rien compris, les deux Terriens se trouvent emmenés dans une sorte de cage de fer gardée par cinq hommes en armes. C'est là que les négociants entreposent leur or, à leur arrivée au marché.

C'est Patri qui a tout fait. Pendant deux jours il s'est activé, faisant des démarches mystérieuses, recevant des visiteurs, à bord. Il a mis en concurrence trois négociants qui ont fait une véritable enchère, tout à l'heure. Et le vainqueur, ravi, est en train de leur compter des sacs de bals d'or. Un bal vaut dix rads d'argent. Une fortune !

Lou et Siz se chargent des sacs, trente-huit, et les emportent au *Triangle*.

— Capitaine, êtes-vous content de la vente ? demande Patri, une fois dehors.

— Oui, mon gars, et j'ai une offre à te faire. Je vais te payer le pourcentage convenu, mais si tu le veux nous allons continuer à travailler ensemble, est-ce que ça te conviendrait ?

— Je crois bien ! Tout ce que vous voudrez. C'est un plaisir de travailler pour vous.

— Je veux acheter une grande maison, près du marché maritime. Je veux aussi une autre maison, belle celle-ci, et tranquille, un attelage d'antlis et une voiture, et je veux faire construire une autre maison sur mes plans.

— Pour ça, capitaine, c'est mon cousin qui pourra vous être utile. Il en connaît beaucoup plus que moi.

— Il est aussi malin que toi ?

— Dans sa partie, oui, capitaine.

— Et honnête ?

Le jeune gars met sa main sur son cœur.

— J'en réponds, capitaine !

— Alors j'aurai peut-être du travail régulier pour lui aussi.

— Vrai, capitaine ? Ce serait formidable, vous savez. Je lui avais dit que vous vouliez le voir, il est dans une auberge pas loin, on peut y aller ?

Le cousin en question plaît tout de suite aux Terriens. Comme Patri, il est blond cendré, un peu plus grand mais très maigre. Ils ne doivent pas toujours manger convenablement. Lui aussi à l'air déluré, au bon sens du terme.

Et il connaît la maison que cherchent les deux hommes pour installer la banque. Ils y vont d'ailleurs immédiatement.

Une heure plus tard, le marché est conclu. Cal donne rendez-vous aux garçons, sur le navire et leur donne à chacun dix bals d'or à titre d'avance pour qu'ils aillent fêter leur succès.

En attendant, Cal et Giuse se promènent en ville. Il y a une étonnante bonne humeur chez ces gens. Les passants sont habillés de blanc et de gris clair. Les femmes, parfois, de jaune. Mais ce sont les couleurs claires qui dominent.

De grandes places, avec des fontaines, rafraîchissent la température plutôt chaude. Les maisons, en revanche, ne sont pas très belles. Des blocs carrés, en général. Probablement pour conserver la fraîcheur derrière des murs épais.

Plus ils se baladent, plus Giuse et Cal pensent que leur maison sera mieux adaptée au climat. C'est Giuse qui en a eu l'idée, en se souvenant des maisons d'autrefois en Espagne, avec des patios. Voilà ce qu'ils vont faire construire.

Partout des fleurs, et des grands arbres au feuillage large. Autour de la ville s'étendent de grands vergers. Psorda est surtout connue pour ses fruits et ses légumes. Le sous-sol ne semble pas riche en minerais.

Pourtant les gens sont ingénieux. Ils ont une petite industrie, artisanale souvent, à partir de matière première importée, qu'ils transforment.

C'est aussi un étonnant mélange de races. Il y a là des blonds, descendants de Vahussis, des bruns, citoyens de Pandria et leurs résultats, des hommes châains, plus ou moins clair ou foncé selon l'ascendance. Quelques rouquins venus on ne sait trop comment du troisième continent, Gol.

Et tout ce monde paraît bien s'entendre. Pas de problèmes raciaux. Un pays heureux.

— Tu vois, je me plais ici, dit Giuse alors qu'ils sont en train de boire une boisson fraîche devant une auberge. Tout ça, ce soleil, ces gens, ce ciel, tout me convient.

— Moi aussi, matelot, ça me plaît bien. C'est pourquoi on va leur donner un coup de main pour les tirer de cette mauvaise situation.

— Tu vas faire la guerre aux coalisés ?

— Non, les dissuader ! Je n'aime pas la guerre, je ne m'y résous que si je ne trouve pas d'autres solutions. Viens, rentrons au navire. À propos, les travaux sur le *Compas*, il va falloir s'en occuper. Tu veux t'en charger ?

— O.K. !

Sur le *Triangle*, Salvo est là, à les attendre. Sur la table de la cabine une pile de lingots !

— Ouahou, fait Giuse en soulevant celui du dessus, c'est du vrai ! Et il y en a encore beaucoup comme ça ?

— Au moins dix tonnes, répond Salvo en souriant, dans le module.

— Formidable, dit Cal. Avec ça on va faire du bon travail. Dès demain, Salvo, tu mets les Dix au travail à la banque. Au premier, tu installes des bureaux. Patri et son cousin, au fait, comment s'appelle-t-il celui-là ?

— Giko, dit Salvo.

— Tu sais tout, toi, reprend Cal en secouant la tête. Bon, alors Patri et Giko y auront chacun un bureau d'affaires. Et dès que le terrain sera acheté, tu mettras des hommes pour creuser les fondations de la nouvelle maison. Je veux aller très vite. Nous, on va donner une fête pour les négociants. On leur proposera cette histoire de billets de banque. Après, on fera la même chose avec les capitaines et les armateurs. On a du pain sur la planche. Mais on va bien s'amuser.

CHAPITRE VII

CAL

Je suis en train d'étudier les dernières mises à jour de la banque, dans mon bureau du premier, quand Giuse entre en coup de vent.

— Dis donc, tu sais depuis combien de temps on est là ?

Cet animal, il a le don de me prendre au dépourvu. Pas le temps d'ouvrir la bouche, Pik a levé un œil dans son coin, sur son coussin préféré.

— Vieux salaud, vieux salaud...

— C'est toi le vieux salaud, lui crie Giuse en tendant le poing. Ça ne te passera jamais, cette manie ?

— Entre nous, je dis, je crois bien que dans sa bouche c'est une façon de saluer un vieux copain. Regarde, il a l'air plutôt content de te voir.

— Oh toi ! il pourrait faire ce qu'il voudrait, tu le défendrais encore. Tu es parfaitement partial !

— C'est vrai, oui.

Il se laisse tomber dans un fauteuil.

— Tu le reconnais ? C'est plus drôle ! Alors, combien de temps ?

— Dans les quatre mois et demi, non ?

— Presque cinq. On en a fait du boulot, hein ? C'est vrai qu'on a bien travaillé. Curieusement, je m'attendais à plus de difficulté avec les billets. Peut-être à cause de notre expérience terrienne. En tout cas, tout le monde a été séduit. C'est même ce qui a incité les gens à venir faire leur dépôt.

Heureusement qu'on avait vu grand dès le départ. On s'est retrouvé avec des centaines de sacs d'or. Par chance aussi, le bal est une petite pièce. On a imprimé plusieurs plaques de un, cinq, dix et cinquante bals d'or et une imprimerie nous a tiré les billets.

Quant aux négociants, ils étaient aux anges de ne plus avoir à trimballer des sacs énormes, en allant à leurs affaires. Je n'ai gardé

l'usage des pièces que pour la moitié des affaires traitées avec l'étranger.

Ça nous permet de faire rentrer de l'or. Le commerce commence à se mieux porter, à Psorda.

Pour les corsaires, on a mis le plan en œuvre. Les navires ne sont plus partis seuls mais en convoi avec une frégate d'escorte. Dès le premier convoi, la frégate a combattu deux fois à l'aller et trois fois au retour.

Il était temps qu'ils arrivent, l'équipage avait été durement touché. Mais tous les marchands sont rentrés. Ce jour-là... une vraie fête nationale !

J'avais bien prévenu les armateurs que ce n'était qu'une mesure provisoire. Les adversaires comprendraient vite et se grouperaient en meute pour attaquer. C'est pourquoi j'ai financé la construction de vaisseaux de ligne modernes, équipés de canons longs, comme les frégates d'ailleurs.

Et ça va être utile. Parce que le rapport que j'ai sur mon bureau est mauvais. Le dernier convoi a été attaqué par trois corsaires, au retour. La frégate a été coulée et la moitié des marchands arraisonnés. Un coup dur.

Heureusement on a gagné le temps qu'il nous fallait. Les vaisseaux de ligne sont prêts. Enfin cinq. Les autres, sept, le seront dans deux mois. Mais en ville l'atmosphère est plutôt sinistre. Pakra est une ville de la mer. Tout le monde se sent concerné.

Au début, la marine n'était pas très chaude pour accompagner ces convois. J'ai dû expliquer que la construction de nouveaux navires, et des gros, favorisait les promotions ! Forcément, un vaisseau de ligne ne peut être commandé que par un officier supérieur. À cette occasion un nouveau grade a été créé. Au-dessus de capitaine, et en dessous d'amiral, le Commodore.

Par miracle les objections se sont éteintes ! Au demeurant, c'est vrai que ce grade avait sa raison d'être pour les grosses unités.

De notre côté, la maison est terminée depuis trois semaines. Et la fête qu'on a donnée a provoqué des émerveillements. Nos invités n'arrêtaient pas de nous féliciter de ce patio intérieur, avec sa fontaine, qui donne tant de fraîcheur à la maison. Les filles y avaient fait mettre des massifs de fleurs et c'était vraiment beau.

Depuis, quatre maisons semblables sont en construction ! Ça va donner un style à cette ville. Et, pourquoi pas, aux autres îles.

Donc la banque marche bien. Elle a investi dans des affaires et va gagner d'ici peu pas mal d'argent, bien qu'elle pratique un taux d'intérêt de deux pour cent. Dérisoire et pourtant juteux dans un pays où le coût de la vie ne change qu'assez peu.

Les garçons ont été enthousiasmés de nos affaires. Giko connaît

bien le côté immobilier et Patri nage parmi les professionnels du marché maritime. Je leur ai affecté définitivement ces secteurs, après leur avoir fait un cours primaire d'économie.

Ils ont été des élèves attentifs d'abord, puis passionnés ensuite. C'est pendant ce cours que j'ai eu une idée dont je me félicite. On parlait calcul d'intérêts. Et ils avaient de la peine à faire les opérations de tête.

Je me suis souvenu des antiques bouliers chinois, sur Terre, l'ancêtre de la machine à calculer. Tellement faciles à construire et permettant tant de calculs compliqués !

Le lendemain, j'achetais un petit atelier où Belem commençait à fabriquer des bouliers simples et plus complexes. J'ai appris aux garçons à s'en servir et le miracle a opéré. Du jour au lendemain ils étaient capable de faire de longs calculs, parfaitement exacts.

On a mis en vente ces bouliers, à bas prix pour les plus simples, mais plus cher pour les supérieurs. Et toujours avec le mode d'emploi ! Et c'est une affaire qui marche terriblement. On commence à en vendre à l'étranger, ce qui rapporte de l'or...

Ce n'est pas qu'on en manque, avec la mine. Salvo nous apporte ses quinze lingots chaque semaine, qu'on entrepose dans une seconde cave de la banque. Personne n'en connaît l'existence. Je préviendrai, un jour, les garçons. Ce sont vraiment des types bien. Avec un don manifeste pour les affaires.

Pour les filles, Giuse a l'air heureux avec Tor et moi je me laisse aller à un bonheur tranquille avec Nali. J'aime rester, le soir, dans le patio en lui tenant la main, sans parler.

— Hé, tu rêves ?

— Je crois bien que oui, dis-je, un peu gêné. Tu disais ?

— Ouais... je vais recommencer au début, tu n'as sûrement rien entendu. Regarde bien mes jolis petits doigts. Primo, le prochain convoi part dans deux jours... avec deux vaisseaux de ligne et deux frégates. Deuxio, JI a fait savoir qu'il a retrouvé une partie de l'enregistrement que tu lui as demandé, sur le dernier passage d'un Dijar loy. Tertio, rien de nouveau à la base, HI est toujours aussi cinglé, faisant agir les robots-boules comme des idiots...

Il reprend sa respiration :

— ... et quarto, je fumerais bien un de tes petits cigares !

C'est vrai qu'ils sont bons, ces petits cigares de Psorda. Ils me rappellent une vieille marque Terrienne, « Élégance ». Légers et fruités. Je lui tends la boîte et on fait des ronds en chœur.

Alors un convoi « nouvelle manière » va partir ? J'ai bien envie de voir à quoi ça ressemble, ces petites armadas. D'autant que c'est mon idée ! Et puis j'ai fait transformer le *Compas*, comme le *Triangle*, avec

des canons longs, et j'ai bien envie de voir ma petite flotte à la mer.

Un équipage n'est pas difficile à recruter, on jouit d'une réputation de fameux loups de mer, depuis notre arrivée. Je laisserai sept gars de la bande des Dix à bord. Quatre officiers sous le commandement de Badix, et deux chefs de bordée, et ça devrait aller. À moins que Giuse ne veuille le commandement.

— Qu'est-ce que tu dirais de partir avec les deux bateaux ?

— Avec le convoi ?

Son visage s'est éclairé.

— Oui.

— Ça, c'est la meilleure idée que tu aies eu depuis un bon bout de temps, cap'taine !

— Tu veux prendre le *Compas* ?

— Pour quoi faire ? Avec un équipage de Psordiens, je devrai faire des surveillances de quart, et le quart, j'aime bien mais pas trop, juste ce qu'il faut. Trop paresseux.

Il a l'air sincère et je sens que ce n'est pas un refus des responsabilités.

— Tu sais comment ils ont l'intention de manœuvrer ?

— À dire vrai, c'est ce qui me tracasse un peu. Ils n'ont aucune idée de ce que doit faire une escorte. D'après ce que m'a dit le capitaine Dijil, qui est du voyage, l'escorte suivra le train.

— C'est tout ?

Il hausse les épaules en faisant un rond de fumée. Là, ça ne va pas du tout. Parce que je sais comment ils manœuvrent en convoi. Ils sont parfois à une heure de route les uns des autres ! Or ce voyage-ci est important.

C'est là que Psorda doit prendre définitivement l'avantage sur les coalisés.

Le dernier convoi ayant été décimé par quelques navires, les coalisés vont comprendre que c'est le bon système et multiplier encore les corsaires. Il faut absolument que des manœuvres soient mises au point. Sinon, même avec une forte escorte, des marchands seront coulés.

— Il faut que je voie le chef de l'escorte, qui est-ce ?

— Le commodore Galis, un grand type sec, pas sot. On l'a déjà rencontré chez Dijil il y a quinze jours. Celui qui t'a entrepris sur les manœuvres de combat sous le vent...

— Ça y est, je me souviens. Je vais passer à la capitainerie du port, il y est peut-être encore.

Effectivement, il y est encore. Je lui expose tout de suite mon souci.

— Bien content que vous m'en parliez, capitaine, parce que moi aussi cela me donne du trac, hurle-t-il.

Il ne peut jamais se persuader qu'il n'est pas sur le pont de son

navire et sa conversation est plutôt bruyante ! Pas discrète en tout cas.

— Voyez-vous, commodore, un convoi nécessite une discipline des marchands, mais aussi une technique de la part de l'escorte pour qu'elle soit efficace.

Il me jette un regard aigu.

— Allons, pas de précautions, capitaine. Dites-moi ce que vous pensez.

Pour lui, j'aurai beau faire, je serai toujours « capitaine ». Dans son esprit, il y a deux catégories d'êtres humains, les capitaines et ceux qui peuvent le devenir, et les autres, en vrac... Mais sa franchise a du bon.

— Je crois qu'il serait désastreux, pour Psorda, que des corsaires sacrifient deux ou trois navires chargés d'engager le combat avec vous, pendant que d'autres tailleraient le convoi en pièce. Nous perdriions la face. Or, ce qu'il faut, c'est leur montrer que nous sommes désormais invulnérables. Devant des corsaires en tout cas.

Il s'est rembruni au fur et à mesure que je parlais.

— Mais... nous pourrions toujours voler au secours du convoi.

— Suivi par trois corsaires que vous ramèneriez sur les marchands ? Vous leur feriez un beau cadeau ! Vous comprenez pourquoi j'insiste sur une tactique propre aux convois.

— Mais quelle technique ? Je ne vois pas comment nous pourrions agir autrement.

Il y a une corbeille de fruits sur une table, une grappe de malou, le raisin de cette planète, et je dépose des grains en deux colonnes. Puis je place d'autres grains sur l'avant, l'arrière et les flancs.

— Voilà commodore, comment le dispositif doit s'articuler. Les marchands sur deux colonnes parallèles. À l'avant une frégate rapide pour reconnaître le chemin, les vaisseaux de ligne sur les flancs et un autre navire en arrière-garde, mais pas trop loin pour venir prêter main forte au flanc attaqué.

J'espère que ma petite démonstration est convaincante, sinon j'ai perdu mon temps. Il tourne autour de la table, examinant le dispositif sous tous les angles.

— Mais, capitaine, ça ne va pas ! Cette manœuvre est très habile, je le reconnais, cependant vous n'avez pas suffisamment de navires sur l'avant et l'arrière !

— Exact, commodore, il faudrait explorer l'avant sur une plus grande largeur. Seulement vous ne disposez que de quatre navires, n'est-ce pas ?

Ça y est, il a compris. Il se met à hocher la tête.

— C'est terrible, nous n'avons pas d'autres frégates ici, en ce moment, et il est trop tard pour en faire venir. Comment avons-nous pu être aussi insoucients ? La puissance des vaisseaux de ligne nous a aveuglés ! L'escorte est trop faible, cela saute aux yeux. Tout cela

risque d'être catastrophique.

— Il y a une solution pour tenter d'arranger un peu les choses en notre faveur. Je peux prendre la mer avec mes deux navires, si vous me trouvez un équipage pour le *Compas*. Deux bâtiments de plus peuvent faire basculer la chance de notre côté. En outre, je pourrais vous suggérer des manœuvres.

— Je ne suis pas un homme susceptible, capitaine, votre aide la plus active sera la bienvenue, je vous l'assure !

— Dans ce cas, si vous le voulez bien, mes deux navires exploreront la route, sur l'avant, à portée de secours. Et la frégate, libérée, restera au vent, sur le flanc, à trois heures de voile.

— Parfait. Je vais donner des ordres pour que l'on vous recrute un équipage et des officiers.

— Pas les officiers, j'ai les miens, s'il vous plaît.

— Comme il vous plaira.

*

Quel boulot pour obliger les marchands à naviguer en colonnes, à trois cents mètres les uns des autres. J'ai dû faire le chien de garde en piquant les capitaines au vif pour qu'ils acceptent les ordres. C'est Giuse qui a eu l'idée de leur demander au porte-voix s'ils « se sentaient capables » d'une manœuvre délicate !

Du coup, les colonnes ont été respectées. Mais la première nuit...

Au matin, ils étaient dans tous les sens. Sur tout l'horizon. Il a fallu rameuter le tout et expliquer quatorze fois, à chaque capitaine, en somme, qu'il y avait assez de lumière, la nuit pour qu'on voie le « matelot » de devant, dans chaque file.

Le commodore m'a laissé faire. La seconde nuit c'était un peu mieux. Seuls deux marchands se sont écartés. Au bout d'une semaine, enfin, ça allait. Et on peut dire que maintenant, après quinze jours de mer, on manœuvre avec un ensemble à peu près correct.

Le commodore me l'a d'ailleurs souligné hier soir, en m'expliquant qu'il avait fait noter chacune de nos interventions pour en tirer une méthode destinée aux futurs convois.

Il nous avait invités à dîner à son bord. J'ai laissé le *Triangle* à Salvo pendant que le *Compas* éclairait la route, assez loin devant, et on y est allé en canot, avec Giuse.

Un repas très « marine ». Tous les officiers étaient en grand uniforme, une splendide tenue bleu et blanc, les couleurs de Psorda. Redingote-habit bleue et pantalons blancs dans des bottes noires.

On avait un peu flairé le coup, avec Giuse, si bien qu'on avait étreigné les uniformes qu'il a fait confectionner à Psorda d'après ses souvenirs d'histoire. Une tenue entièrement blanche, immaculée. C'est

le chapeau qui ne me paraît pas au point. Il a recopié tant bien que mal le bicorne de la marine anglaise et ça ne colle pas du tout avec ce climat. On a besoin d'une coiffure qui protège mieux du soleil. Il faudra revoir ça.

En tout cas on a eu notre petit succès ! Ravis, les militaires, que des marchands aient aussi un uniforme. Pas de femme à table, évidemment, seuls les marchands emmènent des passagers. On a d'ailleurs eu de la peine à calmer les filles, à notre départ...

C'est Giuse qui y a réussi. On leur a donné la fabrique de bouliers ! Elles étaient ravies et parlaient d'ouvrir des succursales ! Très excitées, des vraies femmes d'affaires.

Ce matin, on se balade sur l'avant du convoi. Le temps est beau et on prend le vent de l'arrière droite. À mon avis, si on doit être attaqué, ce sera dans ces parages. On est à bonne distance de Psorda et pas tellement loin des ports du nord de Gasar, l'une des îles coalisées.

Le *Compas*, plus au Nord, a discrètement envoyé un robot vahussi, en anti-G, reconnaître la route cent milles devant, et l'un des nôtres fait la même chose, plus au sud. Pour l'instant tout est tranquille.

Giuse vient me rejoindre sur la dunette vers 11 heures, suivi de Pik qui fait son tour de pont habituel. Il a une curieuse attitude devant les robots. Il semble les ignorer, comme s'il sentait qu'il ne s'agissait pas d'humains. D'ailleurs il n'imité jamais leurs paroles. Il nous réserve ça.

Il s'enhardit dans ce domaine, et il faut faire attention à ce qu'on dit. Il trouve toujours le moyen d'être là sans qu'on le remarque. J'ai découvert qu'il était très câlin et on se fait des tas de cajoleries, tous les deux !

C'est le lendemain que les corsaires se sont manifestés. Le *Compas* a soudain signalé qu'il était en vue de plusieurs voiles, au lever du jour. Toutes au nord de notre route. Une bonne position stratégique. Ça m'a confirmé que ce ne sera pas du gâteau.

Je subodorais qu'ils se mettraient sous le commandement unique de l'un d'eux, pour coordonner l'attaque. Apparemment, le gars réfléchit bien, parce qu'il a la meilleure position pour attaquer.

Aussitôt prévenu, j'ai ordonné au *Compas* d'engager le combat de loin, hors de portée des canons ennemis, pour retarder leur avance. Et j'ai fait demi-tour pour aller prévenir le Commodore.

— On est en vue maintenant, dit Salvo près de nous, on peut commencer à envoyer les signaux.

Les Psordiens ont un système très astucieux de drapeaux comportant des numéros et des lettres. Avec ça ils peuvent communiquer aisément.

— Envoie « Ennemis en vue » et « appuyez à tribord en me suivant ».

Le commodore qui navigue sur tribord du convoi répond tout de

suite par un « aperçu » et serre ses huniers pour accélérer en obliquant,

Je veux amener les corsaires sous notre vent. Pour ça, il faut mettre cap au nord. On aura ainsi plus de marge de manœuvre. Lentement, le convoi oblique.

— Badix annonce qu'il voit neuf corsaires, dit Salvo, de sa voix tranquille.

Giuse siffle entre ses dents et fronce les sourcils.

— C'est pas gagné, hein ? Ils y ont mis le paquet cette fois. Le vrai coup de pot qu'on ait décidé de venir, sinon le convoi se faisait hacher.

Je réfléchis rapidement. Peu de chances pour qu'on soit également attaqués par l'arrière, donc on peut mettre un écran devant assez important, à condition de ne pas perdre l'avantage du vent.

Cette bataille qui s'annonce ressemble, je trouve, à une partie d'échecs. Il faut manœuvrer subtilement avant la bagarre, pour se placer dans les meilleures conditions, et anticiper sur les initiatives de l'adversaire.

— Envoie « Plus vite », je commande sans me retourner. Et aussi « adversaire en grand nombre », ça suffira pour l'instant. Où en est Badix ?

— Il est sur le point de tirer sa première salve, répond mon bosco pendant que les signaux montent au grand mât.

— Qu'il tire aussi avec ses canons de proue sur un corsaire éloigné. Ça gagnera encore du temps.

— Il dit que les corsaires se divisent. Cinq ont mis le cap franc est.

— Les vaches, ils veulent le mettre dans le vent ! Qu'il oblique lui aussi, tant pis. On ne va pas les retarder beaucoup avec ça. Ils ont compris la manœuvre... Bon, Giuse, on va y aller aussi.

— Je croyais que tu voulais attendre le commodore ?

— Oui, mais maintenant les autres manœuvrent bien, on va se retrouver coincés. Chapeau, le gars qui commande ! Salvo, cap au nord, on rejoint le *Compas*.

Je signale au commodore que je pars sur l'avant et je lui suggère de prendre une formation en ligne espacée avec l'autre vaisseau de ligne et une frégate. La dernière restera avec les marchands pour parer à une infiltration. Et je préviens que le convoi doit se tenir prêt à abattre vent arrière, par bâbord, pour fuir en formation.

C'est en vent arrière que les marchands sont le plus rapide. Ils sont quand même rattrapés par un navire de guerre mais la différence est moins sensible qu'aux allures portantes.

Salvo hurle ses ordres à l'équipage qui bat des records de vitesse dans la mâture. Le *Triangle* s'incline sur l'eau pendant qu'on prend le vent plein travers. Une allure qu'il aime bien. Ça m'empêche de tirer,

sinon dans l'eau, mais pour l'instant ce n'est pas grave, je ne vois pas encore les voiles ennemies dans ma longue-vue.

— Comment est l'équipage du *Compas* ? je demande à Salvo.

— Badix dit que les marins sont enthousiastes. Forcément, pour l'instant ils tirent sans se faire toucher !

Une heure plus tard, on aperçoit les premières mâtures à l'horizon, loin sur bâbord. Ça va, le *Triangle* ne s'est pas fait remonter.

J'attends d'être un poil au nord de la dernière voile et je commande un virement de bord, vent arrière. Les embruns sautent sur l'avant pendant que le navire s'incline encore plus. C'est impressionnant, mais ça passe...

Nous voilà presque vent arrière, fonçant sur l'ennemi au loin.

— Badix vient de recevoir une bordée, me prévient soudain Salvo.

— L'andouille, il s'est trop rapproché ! Des dégâts, des blessés ?

— Il dit que trois hommes sont morts et deux blessés.

Alors là je suis en rogne. Il ne faut pas s'amuser à encaisser bêtement, il y a des hommes là-bas !

— J'aurais peut-être dû te demander de prendre le *Compas*, dis-je à Giuse. Tu n'aurais pas fait cette connerie !

— Tôt ou tard il devait encaisser, tu sais. C'était inévitable.

— Justement, il est trop tôt. Salvo, dis à Badix que je suis furieux.

Je me demande bien si ça aura un effet quelconque ? Pour me calmer, je m'assieds sur le banc de l'officier de quart. On ne peut qu'attendre d'être en bonne position.

— Appuie légèrement au nord, je lance de ma place à Bahun qui tient la barre.

Voilà, on arrive à portée. Je suis sur le point de faire tirer les deux pièces de proue quand j'ai une idée. Je me suis souvenu d'un truc qu'utilisaient les navires autrefois, sur Terre.

— Salvo, dis à Stuil et à Badix... non pas à lui, je rectifie rapidement, il y a trop de témoins à son bord... Stuil seulement, de faire rougir à blanc les boulets juste avant de les placer dans les canons.

Il suffit de leur balancer de l'énergie pure. Facile pour les robots.

— Qu'est-ce que tu mijotes ? interroge Giuse d'un ton curieux.

— Des boulets rougis vont flanquer le feu partout, et un navire en feu c'est un navire en difficulté, pigé ?

— Cap'taine, vous êtes vicieux... mais génial.

— Cal !

C'est Salvo qui remonte en vitesse l'échelle de dunette.

— Badix signale trois autres voiles qui viennent du sud !

Douze corsaires ! Cette fois, ça se présente mal. Un contre deux... Mais c'est surtout la manœuvrabilité de ces navires qui est dangereuse. Comment les tenir à distance ? D'ailleurs ça ne suffirait

pas, il faut en couler un bon nombre pour que ce soit valable.

Je réfléchis rapidement, revoyant dans ma tête le plan des forces en présence. Voyons, les vaisseaux de lignes commencent à apparaître loin derrière. Il faudrait les prévenir de s'étagier sur la gauche, mais comment ?

Un coup de tonnerre me fait sursauter.

— Stuil commence à tirer, dit Giuse qui m'a vu surpris. On dirait bien qu'il a touché le bateau de droite, regarde. Oh, il a le feu à bord, il y a de la fumée !

Exact. Un petit filet noir monte du pont où des gars s'agitent follement.

— Salvo, dis à Badix de faire comme nous, tant pis, mais discrètement !

Stuil continue à arroser le même corsaire, qui est maintenant plus près. Cette fois de grandes flammes montent de ses flancs. En voilà un hors de combat pour un moment.

— Salvo, attention, virement de bord sur bâbord... Virez !

Le *Triangle* obéit bien, virant rapidement, pendant que les voiles qui faseillent claquent dans le vent comme autant de coups de canon. Au moment où on achève le virement, je m'aperçois qu'un second corsaire va se trouver dans notre axe de tir pendant une fraction de seconde.

— Stuil, je hurle, à toi...

Il a compris et on lâche une salve. Là-bas un cataclysme se déchaîne sur le pont ennemi. Le grand mât a été coupé net, et plusieurs boulets se sont enfoncés dans le flanc. Le vrai coup de veine. Celui-là aussi est hors de combat. Il crame déjà.

Une bonne chose pour l'instant, mais il vaudrait mieux couler nos adversaires, sinon ils pourront s'en tirer et réparer.

Sur la gauche, le *Compas* a engagé un combat avec deux corsaires qui manœuvrent pour le coincer entre eux. Une mauvaise idée, il va pouvoir régler leur compte ensemble, avec ses deux bordées.

— Le commodore appuie sur sa gauche, crie Giuse. Une bonne nouvelle. Il a compris qu'il fallait surtout ne pas se laisser déborder. Dix minutes plus tard, je le vois qui engage le combat, lâchant sa première bordée. Et elle fait mal ! Ignorant de la portée des nouveaux canons longs, un corsaire a encaissé une bordée entière. Trente-six canons !

Touché à sa soute à munitions il explose presque tout de suite. Et déjà le commodore fonce sur un autre. Ces grands vaisseaux sont finalement plus maniables que je ne le pensais, on a bien travaillé, Giuse et moi, qui avons inspiré les proportions et la mâture.

Maintenant c'est un peu la mêlée, ce que je craignais. On est entré dans leur formation, au lieu de virer avant et de rester entre eux et le convoi en les arrosant régulièrement.

— Salvo, dis à Badix de se retirer vers le convoi et de nous retrouver. Où en sont les trois derniers ?

— Ils obliquent vers le convoi !

Bien sûr ! Ils profitent de la bagarre pour aller à la curée. C'était sûrement l'idée de départ du gars qui commande les corsaires. Et c'est bien imaginé.

— On fonce sur eux avec le *Compas*...

Pas facile de se dégager sans encaisser. Je mets dix bonnes minutes à éviter de m'approcher à portée de canon des navires ennemis tout en tirant sans arrêt. Les fûts des canons commencent à rougir et les matelots doivent les arroser à grands seaux d'eau qui fuse en nuages de vapeur.

Ça y est, on en est sorti. Les canons vont pouvoir refroidir en attendant qu'on coince les trois, là-bas. Bon sang, c'est drôlement juste pour arriver à temps...

Je ne quitte plus des yeux leur sillage, dans ma longue-vue. Ils vont fichtrement vite.

— La frégate du dernier écran a compris, crie Giuse, elle part à l'attaque.

Autant de temps de gagné si elle manœuvre bien. Je me sens fébrile. Il ne faut pas que le convoi encaisse un seul boulet ou l'effet psychologique serait désastreux.

La frégate oblique à droite et les corsaires tombent dans le piège en s'écartant au sud. Ils comprennent trop tard qu'ils ont abandonné le vent, déjà la frégate est à portée et elle ouvre le feu. Un navire encaisse sévèrement. Bien tiré.

Dans cinq minutes on sera dans la bagarre. Je fais dire à Badix de passer derrière eux pendant que je fonce sur l'avant. Et ça marche. On se retrouve juste entre les deux derniers navires ! Nos deux salves partent en même temps, et le *Compas* balance sa bordée de tribord. C'en est trop, avec nos boulets rougis. Les corsaires se mettent à fumer. Mais on continue à les pilonner jusqu'à ce qu'ils commencent à couler.

De son côté, la frégate est montée à l'abordage de son adversaire. Je préférerais qu'elle se soit contentée de canonner. Mais de toutes les façons elle en aura fini avant qu'un danger pressant se présente. Autant lui laisser le goût de sa victoire.

Je fais signe au *Compas* de revenir avec nous vers le gros du combat. Sur le pont du *Compas*, les marins hurlent de joie, excités par la fièvre de la bataille.

On met quarante minutes à remonter le vent jusqu'à la mêlée. Le second vaisseau de ligne a déjà bien encaissé. Il a perdu un mât qui pend dans la mer, encore retenu par des haubans que l'équipage peine à couper.

Pour qu'une masse pareille soit aussi endommagée, il faut que la bataille ait été terrible. Je compte les corsaires : il en reste six. Trois de coulés par conséquent. Mais notre frégate est en train d'y passer...

Complètement démâtée, elle se fait pilonner sans arrêt. Je ne vois plus grand monde sur sa dunette. Et le pont couvert de débris ne montre plus grand signe d'activité. Je fonce.

Dès la première bordée, le corsaire qui faisait donner son artillerie est surpris. J'ai tiré de loin, pressé par le temps. Stuil a profité d'une vague qui nous soulevait pour tirer plus haut. Et la chance veut que plusieurs boulets rougis à blanc tombent sur l'ennemi qui fume !

Il s'écarte précipitamment, mais j'ai déjà repris le vent et on arrive à toute vitesse sur lui, nos deux canons de proue tirant sans arrêt. Mais maintenant on tire sur la coque, là où ces gros boulets font des ravages et déclenchent des incendies nouveaux, dans les œuvres vives du navire.

Une énorme explosion ! On a fini par toucher la soute à poudre, à moins que ce ne soit un incendie...

— Cal, regarde, il y a un coup terrible à faire. On passe entre les deux corsaires qui évitent, là-bas, et on se retrouve derrière les deux du bout de la ligne !

C'est vrai. D'un coup d'œil j'ai vu sa manœuvre. Occupés avec un vaisseau de ligne, les corsaires ne nous surveillent pas. Pas le temps d'aider la frégate, on y reviendra tout à l'heure.

— Salvo, vire de bord, plein sud.

Le bâtiment reprend de la vitesse et on arrive entre les deux corsaires qu'on visait.

Un vrombissement lourd. Je lève la tête pour voir un beau trou rond dans une grand-voile ! C'est un boulet du vaisseau de ligne qui nous a tirés par erreur.

On est en place, à trente mètres, pas plus, des navires. Je rectifie la trajectoire pour passer au beau milieu... et on s'engouffre.

Les deux bordées partent, et je suis si près que je vois les ravages des boulets. La moitié étaient orientés vers les flancs des navires et font éclater des énormes panneaux, allant porter le feu loin à l'intérieur. Les autres balaient le pont. Là ce n'est pas joli...

Je me retourne de l'autre côté, vers l'autre bâtiment. C'est la même chose ! Il fallait vraiment un équipage de robots pour synchroniser les actions aussi parfaitement. Quand on longe le vaisseau de ligne, une acclamation nous salue, du haut de son pont supérieur.

On est déjà sorti de la mêlée, continuant avec le vent que l'on prend mieux maintenant. Vent arrière, à toute vitesse, on débouche sur les corsaires qui bagarrent avec le commodore. Un virement de bord et notre bordée part, à cinquante mètres.

Le corsaire semble s'arrêter pendant une fraction de seconde, sous

l'impact. Je vois nettement son gouvernail, frappé de plein fouet, s'effondrer dans la mer. Il est ingouvernable. Voilà un bâtiment fichu... Il va se faire massacrer sans pouvoir manœuvrer pour éviter les bordées.

Nouveau virement de bord pour nous, et la seconde bordée part. Le second corsaire avale les boulets assez bas dans la coque et commence à gîter sur tribord. Le mouvement s'accroît pendant que je le regarde.

Nos matelots rechargent à une vitesse folle et vingt secondes plus tard une nouvelle salve s'envole, qui atteint inmanquablement son but. Démâté, l'ennemi gîte de plus en plus. Et le commodore l'assomme d'une nouvelle bordée. Cette fois il coule !

— Salvo, demande à la vigie combien de corsaires sont encore en état de naviguer.

— Elle dit qu'à part deux navires qui fuient vers le sud les autres sont très endommagés et vont être détruits.

— Eh, il ne faut pas qu'ils s'en tirent, lâche Giuse furieux.

Je suis à peu près de son avis et je lance mes ordres.

— Salvo, envoie deux messages au commodore : « Poursuivons l'ennemi en fuite » et : « suggérons anéantissement complet ». Mais pour les fuyards, je ne suis pas entièrement d'accord avec toi, Giuse. Il faut que les coalisés sachent ce qu'il s'est passé ici. Donc il doit y avoir un survivant.

Il sourit.

— Tu es la voix de la raison, mon petit cap'taine, fait-il. Alors on les laisse s'échapper ou on s'en fait encore un ?

— Transigeons, on en coule un et on fait quelques voies d'eau à l'autre, pour la vraisemblance. Ça te va ?

— Oh moi tu sais, je n'suis qu'un pauv'mec de second avec une si p'tite tête...

Je le regarde attentivement. Non, il a dit ça pour s'amuser, pas de rancune derrière.

— Salvo, je lance, dis au *Compas* de nous suivre.

*

Déjà une journée qu'on les poursuit, en vain. Ils foncent vers le sud à toutes voiles et on ne gagne pas de terrain. Il faut prendre une décision. Je descends au carré où Giuse regarde les cartes en mangeant un morceau.

— Qu'est-ce que tu en penses, matelot ? On ne les rattrape pas, et pourtant il faudrait en couler au moins un. Toute suggestion sera la bienvenue, j'ai le crâne vide.

— Mais non, mais non, cap'taine, pas vide ! Mais si tu veux un

conseil, facile, dit-il en haussant les épaules. Tu expédies un gars en anti-G, pour les surveiller cette nuit. Et pendant ce temps on se fait tirer par le module, en plongée. À l'aube on sera devant eux. Tu parles d'une surprise !

Je suis sidéré. Voilà des heures que je me creuse la tête et lui me balance la solution, comme ça, sans y prêter d'importance !

— Matelot, tu mérites de l'avancement et une sérieuse augmentation... Tu t'occupes de donner les ordres, pendant que je mange un peu ?

Il file et je m'assieds. Crevé. La tension, je suppose.

Toute la nuit, on se fait tirer par le module à qui on a passé un câble. Le *Compas* suit comme il peut, jusqu'à ce que le matelot, en anti-G, nous annonce que les corsaires font un virement de bord de 90°, vers une heure du matin. Je fais continuer le *Compas* tout droit, et nous on coupe la route.

Et à l'aube on se retrouve devant eux, à une heure de route. Je m'attends à voir leurs mâts d'une minute à l'autre. Le *Compas*, bien guidé, n'est en retard que d'une petite heure. Il sera là pour la curée, ou presque. Lui aussi a coupé au plus court.

— Les voilà, lance Bahun près de moi, en tendant le bras vers le nord.

Effectivement, dans ma longue-vue j'aperçois la pomme d'un grand mât. Je fais aussitôt rétablir la voilure, réduite pour l'attente. Ce matin la mer est plus grosse. Pas vraiment mauvaise mais les vagues sont écrêtées par le vent qui a fraîchi. Je fais prendre une route d'interception, au plus près.

Un quart plus tard, ils nous aperçoivent et tentent de fuir vers l'est. Le *Triangle* modifie instantanément sa route, abattant un peu et accélérant encore avec le vent qu'on prend mieux.

— Le *Compas* vient d'apparaître derrière eux, me dit Giuse.

— Ça marche. On va juste lâcher une bordée au premier. Il faudra tâcher de lui faucher un mât. Et ensuite on fonce sur le second, pour le couler. Il faut un seul survivant.

Il est dix heures quand on est à portée de canons. Je fais mine de commettre une erreur de placement, virant au nord. Le premier corsaire en profite aussitôt et abat sur bâbord. Pendant quelques secondes il s'offre de travers et notre salve de tribord part, lui cassant net le grand mât ! Le pot...

On est tellement plus puissants que ces navires que c'est presque immoral de les attaquer. Mais, après tout, les coalisés ne font pas de cadeau non plus.

Tout de suite il est hors de portée, avec nos vitesses respectives. Et je continue vers l'autre.

Le combat ne dure pas plus de quinze minutes ! En feu, les mâts

abattus, et gîtant très fort il est abandonné par son équipage. Une dernière salve, à bout portant, et il coule.

Voilà, c'est fini. D'un seul coup j'en ai marre. Envie de calme.

— Ça ne va pas ? demande Giuse d'une voix inquiète en me voyant la tête baissée, assis sur le banc de quart.

— Un moment de déprime. Ça m'arrive souvent après une bagarre. Tu veux prendre la suite ?

— D'accord.

— Vrai, ça ne t'ennuie pas ? Tu dois être aussi crevé que moi ?

— Non je t'assure. Et puis, ça va m'amuser de jouer au commandant, ne t'en fais pas, va te reposer.

Etendu sur ma couchette je m'aperçois que j'ai envie de revoir Nali. Envie de tendresse, de douceur. Je réagis mal. Je suppose que le traitement régénérateur que l'on subit en général au réveil nous manque cruellement. Et maintenant il est trop tard pour y passer sur le Dijar, qui est équipé d'un matériel, évidemment. Il faudrait un traitement complet que seul HI pourrait nous donner à la base.

Je n'ai aucune envie de continuer ce voyage. D'autant qu'il sera certainement tranquille. Avant que les coalisés lancent une nouvelle attaque, l'eau coulera sous les ponts. Au fond, je pourrais aussi bien rentrer à Psorda. Oui, c'est ça !

Aussitôt je remonte sur le pont voir Giuse.

— Dis donc, on n'a plus rien à faire ici, j'ai envie de rentrer, qu'est-ce que tu en penses ?

Il sourit largement.

— Ça me va parfaitement. Je n'avais plus tellement envie de faire deux mois de voyage pour rien.

— O.K., alors on revient vers le convoi prévenir le commodore et demi-tour... à moins que...

— Que quoi ? fait-il.

— Puisque tu t'amuses à commander, veux-tu prendre le *Compas* ? Tu remontes seul vers le convoi et moi je rentre tout de suite, avec le *Triangle*.

— Ouais, ça c'est une bonne idée. Epatant, je vais jouer au dictateur...

Ça me fait plaisir qu'il prenne un commandement. Il est plus que temps qu'il s'y décide. C'est une question d'état d'esprit. Au fond, qu'il s'agisse d'un navire ou d'un Dijar, il n'y a pas de différence, il a les connaissances nécessaires. Ce qui lui manquait, c'est une expérience de « patron ».

On rallie le *Compas* et il monte à bord. Cinq minutes plus tard, il agite les bras pour me saluer pendant que les deux navires s'éloignent.

CHAPITRE VIII

Dans le grand bureau, au premier étage de la banque, Patri et Giko ont l'air un peu mal à l'aise. À la fenêtre, Cal, toujours vêtu de ses vêtements de mer, se retourne lentement.

— Depuis combien de temps est-elle partie ?

— Il y a dix jours, déjà, répond Patri. Elle voulait d'abord passer à Délich, sur la côte ouest, avant de se diriger sur Barouch dans les montagnes du nord.

— Mais qu'est-ce que cette lubie ? éclate Cal furieux. Et pourquoi partir seule ?

— Tor devait rester ici pour se mettre au courant de l'entreprise, précise Giko.

— Ma parole, elles se prennent au sérieux, ces filles, râle le Terrien.

— Vous savez, Cal, c'était une bonne idée de vouloir créer d'autres fabriques de bouliers, dans le nord du pays. Celle d'ici ne fournit plus à la demande.

— Tout ce que je vois, c'est que je rentre et que Nali n'est pas là.

Au moment où il prononce ces mots, Cal se rend compte à quel point il est injuste et autoritaire. Et il sourit, soudain.

— Allez, ne faites pas attention à ce que je dis, les gars, je suis déçu, c'est tout. Bon... il ne me reste plus qu'à la rejoindre. Au fond, c'est l'occasion de connaître mieux Psorda.

Soulagés, les deux garçons !

L'après-midi même, Cal et Lou partent, à antli, sur la grande route du nord. Cal est maintenant calmé. Il a enfilé un pantalon en tissu léger sur de longues bottes noires. Un large chapeau le protège du soleil, encore dur.

Derrière la selle, les deux cavaliers portent un bagage léger, puisque Cal veut dormir chaque soir dans des relais.

— Tu as demandé où on trouverait des bons relais ? demande Cal.

Si on veut la rattraper à Barouch, il ne faut pas traîner.

— J'ai calculé soixante-dix kilomètres par jour, répond Lou. Les antlis sont bons, ça devrait aller.

— Ça nous fait arriver quand ?

— Une dizaine de jours, en principe.

— Quelle plaie d'être passé voir Patri et Giko. S'ils n'avaient pas su quand on était rentré, on aurait pu prendre un module. On la rattrapait en quelques minutes. Dix jours, tu te rends compte ?

Les deux hommes arrivent sur un plat et ils mettent les antlis au trot. Ce trot si particulier que les antlis tiennent pendant des heures. Presque aussi vite que les meilleurs trotteurs, sur Terre, autrefois. Et la taille de leurs pattes rend la course agréable. Installés au milieu du dos les cavaliers ne bougent pratiquement pas, à peine secoués.

Le soir, ils s'arrêtent dans une sorte d'auberge où ils trouvent des chambres fraîches. Et au matin ils repartent. Très vite ils s'aperçoivent que les antlis sont tellement résistants qu'ils peuvent s'arrêter tranquillement pour déjeuner. Si bien que les jours suivants ils avancent à bonne allure sans trop sentir la fatigue. Chaque jour, Cal fait une petite sieste sous les arbres avant de se remettre en route. Et les jours passent.

Après les collines du sud, la région devient plus plate, plus sèche et chaude aussi. Les auberges-relais ressemblent vaguement à des maisons mexicaines, avec un petit village autour. Des volailles et quelques animaux domestiques, des rulades, sorte de chèvres à la tête couverte de corne, comme les tatous, et des petits kavals, l'équivalent du porc terrien, fauve et mauvais comme la gale.

Les femmes, silencieuses, travaillent à l'abri du soleil, le poil des rulades dont elles sortent une laine, épaisse, qui sert aussi bien à tisser des vêtements légers que des vêtements chauds ! Question d'épaisseur et de trame.

Plus loin, vers le cinquième jour, ils traversent d'immenses plantations d'arbres fruitiers. Cette île est finalement très variée avec un climat protégé. Bien sûr, il y a des coins passablement secs, mais on trouve quand même une majorité de contrées à la végétation riche. De grands buissons, fournis, et des arbres immenses, comme sur le premier continent, dans le pays des Vahussis.

Ce n'est qu'au soir du onzième jour que les deux cavaliers arrivent en vue de Barouch.

C'est une petite ville de six ou sept mille habitants perchée sur un piton. Pour y accéder, une seule route qui grimpe en se tortillant. C'est la région la plus montagneuse de l'île. Les sommets ne sont pas tellement hauts, guère plus de trois mille mètres, pour cette planète ce n'est pas immense. Mais elle est d'un accès difficile, cette sacrée région !

Les vallées sont resserrées et s'étalent d'est en ouest de chaque côté d'une espèce de long éperon qui descend, lui, du nord au sud. Un peu une colonne vertébrale et des côtes. Allez vous balader là-dedans...

C'est ce qu'est en train de constater Cal, au sommet d'une descente qui aboutit à un gros torrent en bas. Barouch n'est pas loin, juste de l'autre côté de la vallée. À vol d'oiseau, ça ne fait guère plus de quatre à cinq kilomètres. Seulement la route suit le relief !

Ah, la plaie ! gronde Cal en s'épongeant le front. Il faut au moins cinq heures pour arriver là-haut et la nuit va tomber. Tu sais que j'en ai marre de ces routes et de ce voyage ?

Lou rit légèrement.

— Je vois un petit village, en dessous de nous, il y a peut-être une auberge. Si tu veux on peut y passer la nuit et demain on sera pour déjeuner à Barouch ?

— Tu veux que je te dise, Lou ? C'est toi le meilleur ! Adjugé, on y va.

Coup de veine, il y a bien une auberge, au-dessus du village. Et une très belle auberge, encore. Les deux hommes descendent d'antli dans une cour entourée de fleurs, pendant qu'un homme se précipite vers eux pour tenir les rênes.

— Messieurs les voyageurs désirent une belle chambre ?

— Exactement, mon vieux, fait Cal. Mais d'abord je veux me laver et prendre un bon repas, ça colle ?

L'homme lève les sourcils.

— Colle ?

— Ne faites pas attention, mon vieux, c'est juste une expression.

— Monsieur, je ne suis pas tellement vieux ! Je ne comprends pas pourquoi vous dites ça. Enfin, soixante-huit ans...

Vexé, le gars... Cal ne répond rien et va tout droit vers une fontaine dans un coin de la cour.

Le type s'éloigne et rapporte peu après un morceau d'étoffe grossière qui doit probablement tenir lieu de serviette. Cal se met torse nu et commence à se laver avec un énorme savon à la mousse rare.

Puis il plonge la tête dans le bac et la relève, les yeux fermés, cherchant à tâtons la serviette. Sa main se promène et ne trouve rien.

Pourtant il l'avait bien vue là. Il songe qu'elle a dû tomber et il se baisse pour tâtonner. Rien.

— Ah, la poisse ! commence-t-il à gronder en s'énervant.

Un gloussement, à côté.

Il ouvre un œil en faisant une horrible grimace... et découvre Nali plantée devant lui.

— Ah ça...

Il n'a pas le temps d'en dire davantage, la jeune fille lui a sauté

dessus. Elle a passé les bras autour de son cou et lui plante une multitude de petits baisers sur le visage humide !

— Nali, bon sang, arrêté-je... et d'abord qu'est-ce que tu fais là ?

— Pas content de me retrouver ?

— Bien sûr que si, mais... arrête, écoute, et puis laisse-moi te regarder.

Il la repousse à bout de bras. Elle porte une longue robe toute simple, une robe de voyage vert pâle, largement décolletée. Ses cheveux retombent légèrement sur ses épaules.

— Adorable, tu es positivement adorable, dit Cal en l'attirant à lui pour la serrer dans ses bras...

— ... n'empêche que j'ai dû courir les routes pour te retrouver, ajoute-t-il quelques secondes plus tard.

— Je sais, Lou m'a raconté que tu étais très en colère. J'aime beaucoup !

— Sacré petit monstre. Mais ici, comment es-tu ici ?

— Comme toi, j'arrive. J'en avais assez de me faire secouer dans la voiture, j'ai décidé de dormir dans cette auberge. C'est de la chance, non ?

Un peu plus tard, ils dînent en amoureux dans une petite salle tranquille que le patron a mise à leur disposition. Aussi large que grand le gaillard, une véritable publicité pour sa table. Il les a servis lui-même, apportant notamment un petit vin rosé, claret mais délicieux.

Après le repas, Nali propose d'aller faire une promenade. Chagar, la « lune » de Vaha, est déjà levée et la nuit n'est pas trop sombre. Moins en tout cas que sur le premier continent. Et ils marchent sans chercher leur chemin.

Nali ne dit rien. Elle a passé le bras gauche autour de la taille du Terrien et avance, serrée contre lui. Cal n'a pas envie de parler non plus. Il est bien et goûte ce moment de douceur, de tendresse.

— On dirait qu'il y a un orage là-bas, dit Nali d'une voix engourdie, tu as vu ?

Cal lève la tête et entend des grondements dans le lointain. Il n'y avait pas fait attention jusque-là.

— Oh c'est loin, on ne sera pas mouillés, va.

— De toutes les façons je m'en fiche, murmure Nali en posant la tête contre son épaule.

— Dis donc, toi qui étais si réservée, je trouve que tu t'épanches rudement bien, maintenant. Tu as changé !

Elle s'arrête et le regarde fixement.

— C'est un reproche ? Tu préférerais avant ?

— Mais non, voyons, je te charrie, c'est tout.

— Charrie ? C'est quoi ?

— Juste un mot de mon pays, moquer si tu veux.

— C'est drôle, tu emploies souvent des mots de ton pays. « O.K., charrie », on se demande quelle langue on parle dans ton pays. Même les Goliens, aux cheveux rouges, ne connaissent pas d'autres mots que nous à Psorda. Mais toi si. Quel curieux pays, tu ne m'en as jamais parlé ?

Cal fait un pas en avant pour se donner le temps de réfléchir. Ennuyeux, ça. Il n'aime pas trop être entraîné sur ce terrain. Il est sur le point de lui répondre quand un violent coup de tonnerre les fait sursauter tous les deux.

— Oh, dis donc, ça se rapproche, on dirait, dit Nali.

— Oui...

Il lève les yeux avec curiosité vers le ciel, à la recherche de nuages. Aucun, le ciel est dégagé.

— Finalement on sera peut-être trempés quand même, encore que les nuages ne sont pas encore par ici.

Effectivement le ciel paraît totalement pur, on voit les points lumineux des étoiles.

— Ils doivent être derrière la montagne, réfléchit Nali à haute voix.

— Sûrement. On ferait bien de rentrer, non ? Il y a longtemps que l'on est parti, on a dû faire du chemin.

— Tu sais ce qu'on va faire ? dit soudain Nali d'un ton joyeux. On va chercher une grotte pour s'abriter. Une fois, quand j'étais petite, j'ai vu un énorme orage. J'étais blottie dans un creux. Ce que c'était beau ! J'étais terrorisée mais émerveillée. Jamais je n'ai oublié ça. Allez, on cherche une grotte ? Hein ?

— Si tu y tiens... vraiment tu ne préfères pas rentrer ?

— Tu sais bien que les orages ne durent pas longtemps, on le regardera à l'abri, ce sera formidable... et ça me rend toute chose. Là, tu ne peux plus refuser !

Il sourit, vaguement gêné par il ne sait trop quoi. Pas par la proposition amoureuse de Nali, l'amour, sur cette planète, est trop simple, trop naturel, pour prêter à des pensées malsaines. Non c'est autre chose qui le chiffonne depuis un moment.

Ensemble, ils partent à la recherche d'une grotte. Les coups de tonnerre sont plus rapprochés les uns des autres, maintenant, et ils se mettent à courir. Nali rit comme une folle.

— Là, regarde, on voit un trou, crie Nali. C'est vrai, on dirait bien une grotte.

— Attends, je vais voir, lance Cal en s'approchant. L'entrée est étroite, mais derrière on dirait que le couloir s'élargit. Il avance à tâtons, laissant les mains traîner contre les parois. Pas d'odeur d'animal, ils peuvent rester là en attendant que la pluie arrive et passe.

— Ça va, tu peux venir, dit-il en revenant vers l'entrée.

Aussitôt elle approche, venant se serrer contre lui, avant de se baisser.

— Tu as vu, c'est du sable par terre, dit-elle avec un petit rire étouffé. On sera bien...

Elle s'assied, près de l'entrée.

— Tu ne viens pas... près de moi ?

Cal est resté près de l'entrée, le visage levé vers le ciel. Curieux, on dirait une odeur de poussière, dans l'air. Il sort, rejoint par Nali qui lui tire le bras.

— Dis donc, tu es vexant, tu sais ? Je te fais des propositions et tu restes impassible, le nez en l'air...

Un coup de tonnerre claque brutalement, lui coupant la parole. Cette fois, il était plus violent que les autres et la jeune fille se retourne en sursautant.

— Celui...

Elle n'a pas le temps de poursuivre sa phrase. Un bruit de pierraille qui roule. Quelques pierres et rochers passent près de l'entrée de la grotte.

— C'est... très fort, n'est-ce pas, reprend Nali d'une voix étouffée ?

— Oui, répond Cal, presque trop.

— Oh, regarde !

Elle a tendu le bras. Une lumière violente a éclairé le paysage. Juste le temps pour Cal d'apercevoir le village, plus bas, touché de plein fouet par l'éclair. Des flammes s'élèvent immédiatement.

— Et la pluie, pourquoi ne pleut-il pas ?

Oui, pourquoi ? Un autre éclair jaillit, dans l'axe de l'entrée de la grotte, qui vient percuter de nouveau le village.

Et en une fraction de seconde, Cal comprend. Ce n'est pas un orage. C'est HI qui attaque !

Il a reconnu d'un seul coup « l'éclair ». Rien de comparable. Un éclair d'orage zigzague, si l'on regarde bien. Mais là rien de semblable. C'était simplement une décharge d'énergie pure, au trajet parfaitement rectiligne.

HI nous a repérés, songe Cal, et il attaque. Une attaque démentielle, avec des moyens formidables. Rien ne résiste à l'énergie. Il détruit tout aveuglement. Il a dû repérer la région, sans plus, et il frappe au hasard, en pleine crise de folie. Ça l'a repris !

Comme pour le démentir, à la lumière de la décharge suivante, il aperçoit une silhouette qui courait, affolée, véritablement foudroyée.

Non, HI ne frappe pas au hasard. Il détruit tout être vivant !

— Rentre à l'intérieur, ordonne-t-il à Nali qui serre son bras avec une force incroyable. Reste à l'abri.

— Cal... cet orage... Jamais je n'ai vu ça. Le village est détruit, c'est

affreux !

— Rentre, Nali, rentre. Ce n'est qu'un orage, ne t'inquiète pas.

— Non, Cal... ce n'est pas un vrai orage... on dirait qu'il VIT...

— Allons, calme-toi, viens à l'intérieur, je reste près de toi.

Le menton de la jeune fille tremble, mais elle fait un terrible effort sur elle-même et acquiesce de la tête.

C'est presque pire, à l'intérieur. Les détonations sont un peu assourdies, mais le roc transmet les vibrations du sol. Il n'y a que le sable qui amortisse, sous les pieds, le grondement effrayant.

Et Lou ? Cal songe soudain au robot, là-bas, à l'auberge. Il est fichu, songe-t-il. Aucune chance de s'en tirer dans un bombardement pareil. Lou, avec lui depuis si longtemps ! Cal ressent cette perte comme celle d'un vieux compagnon.

Un bras passé autour des épaules de Nali, il essaie de lui donner confiance. Une confiance qu'il est loin de ressentir. C'est fou, cette attaque de HI. Il va y avoir des dégâts terribles, mais surtout c'est contraire à tous les ordres que le grand cerveau-ordinateur a reçu, aussi bien des Loys que de lui-même. La règle est de ne jamais rien faire d'anormal aux yeux des populations.

HI est fou, complètement fou ! Les interférences entre les ordres des Loys et ceux de Cal l'ont déséquilibré. Comme un cerveau humain malade... Un bruit formidable !

La décharge d'énergie a eu lieu juste à l'entrée de la grotte qui a été entièrement illuminée.

Un bruit de rochers qui s'effondrent, quelque part dans le fond. Pourvu que la voûte tienne ! La puissance des décharges est colossale.

Une autre ! Plus forte encore que la précédente.

Nali pousse un hurlement et porte les mains à ses oreilles. La compression a été énorme. Cal, qui avait la bouche ouverte, a ressenti une violente douleur mais Nali la tenait fermée. Une odeur d'ozone emplit la grotte.

Est-ce que HI les a repérés ?

Cal prend la jeune fille par les épaules et la pousse vers le fond où le couloir fait un petit coude.

PAAAIIIIII.

Un fracas de fin du monde. Cette fois la décharge était dirigée vers l'entrée ! Une odeur acre prend le Terrien à la gorge. On dirait... Il avance un peu. Oui, c'est ça. L'entrée de la grotte est vitrifiée. Le roc fond...

Plus possible de rester là. La chaleur monte de seconde en seconde. Il faut absolument trouver une issue.

Cal jure sourdement en sentant la panique l'envahir à son tour. Ils sont pris au piège dans cette grotte. Et s'ils sortent, tout est fini...

— Il faut faire quelque chose...

Il ne se rend même pas compte qu'il parle à haute voix. De la main gauche, il saisit le bras de Nali et l'entraîne vers le fond du couloir, sa main droite courant le long de la paroi, dans le noir. Avec ces éclairs il a perdu l'acuité nocturne. Les yeux fermés gardent encore l'image étincelante des décharges.

Ah, un nouveau couloir ! Sa main a soudain rencontré le vide. Il avance prudemment en tâtant le sol devant lui. Ici les fracas sont plus supportables. Il n'y a que les vibrations qui sont dures à supporter. La grotte fait un peu caisse de résonance au sol martyrisé par ce qu'il endure.

Pas la peine de parler à Nali, elle n'entendrait rien dans le vacarme, continu maintenant. Avant de s'engager dans le nouveau couloir, Cal trace dans sa mémoire le plan du chemin parcouru. Sans lumière, ils peuvent se perdre là-dedans.

On dirait que les coups de boutoir se rapprochent. Mais bon sang ce n'est pas possible... ils ont plusieurs mètres de rochers au-dessus de la tête !

À moins que... Il se sent glacé d'un seul coup. Si HI pilonne la roche, au-dessus de l'entrée il va finir par mettre la grotte à jour, en enlevant des masses de rocaillles à chaque décharge !

Depuis combien de temps ce pilonnage dure-t-il ? Impossible d'évaluer le temps dans cette atmosphère tendue. Et puis, dans le noir, on se figure toujours que les heures passent plus vite.

Un grondement semble s'élever du sol maintenant, comme un tremblement de terre. Il faut que ça tienne, il le FAUT. Cal accélère l'allure. S'il y a un gouffre tant pis. Il fait comme ça une trentaine de pas et heurte brutalement la paroi, se cognant douloureusement le front.

Encore un coude mais dans l'autre sens, cette fois, vers la gauche.

Il n'hésite pas et continue par là. On dirait... oui c'est bien cela, le sol remonte.

Tirant toujours Nali derrière lui, Cal peine de plus en plus. Le sol est maintenant composé de rocaillle et, sans voir où il pose les pieds, il se tord les chevilles.

Surtout pas ! La pensée d'être immobilisé par une entorse le terrifie un instant. Là ce serait la fin. Il se force à ralentir.

Juste au moment où le niveau du sol plonge à nouveau ! Il rétablit son équilibre de justesse. Au fond il se trompe peut-être. Il se souvient maintenant que l'on perd très vite la notion de l'horizontale, dans le noir.

La seule solution, c'est de laisser reposer un moment les cailloux des canaux semi-circulaires de l'oreille interne.

Il stoppe et s'appuie à la paroi, sans lâcher le bras de Nali. Et ce bruit incessant ! Il a envie de crier « assez ».

Plus tard, il serait incapable de préciser combien de temps, il se redresse et tâte le sol, devant. Il trébuche et manque de tomber en avant. Effectivement le couloir redescend !

— Nali, ça va ?

Pas de réponse. Il l'attire à lui et la serre dans ses bras. Elle tremble de tout son corps.

— Nali, réponds-moi, dit-il en essayant de maîtriser sa voix. Tu n'es pas blessée ?

Elle secoue la tête contre son épaule mais ne dit pas un mot.

— On va continuer à marcher, si tu veux. Comme elle ne réagit pas, il reprend son poignet et entame la descente. Mais, très vite, le sol se stabilise. Ils n'ont pas dû faire plus d'une dizaine de mètres. Et maintenant on dirait du sable, par terre.

Il se baisse, oui c'est bien ça. Et le bruit est moins violent, comme assourdi.

— On va se reposer un moment, dit-il. Essaie de dormir.

Il s'assied à côté et frissonne un peu. Il fait frais ici, forcément. Ils doivent être assez bas. Enfin... peut-être. Il ne se fait pas d'illusions, ils sont perdus. Tout à l'heure il a pu fixer dans son esprit le chemin parcouru mais maintenant seul le début du parcours lui est resté en mémoire.

Etendu, il s'efforce de faire le vide dans son esprit. C'est la seule façon de retrouver le tonus nécessaire pour s'en sortir. Physiquement, il n'est pas fatigué mais il sent bien qu'il lui manque le ressort moral. Il doit absolument retrouver son potentiel d'attention et d'imagination.

Longtemps ils restent comme ça, sans rien dire. Cal serait bien incapable de dire combien d'heures se sont écoulées. C'est en se retournant, sur le sable, qu'il s'aperçoit que le silence est revenu. HI a cessé son attaque ! C'est maintenant un silence impressionnant, dans la grotte.

— Nali, tu entends ? L'orage est terminé.

Pas de réponse. Il tend la main sur le côté. Elle est toujours là. La main de Cal remonte vers la poitrine de la jeune fille... Elle respire lentement.

— Nali... réponds-moi, je t'en prie. Fais un effort. Quelques secondes s'écoulent et elle répond enfin, d'une voix basse, sans timbre.

— Oui.

— Comment te sens-tu ?

— Ça va, dit-elle avec effort.

— On va repartir. On peut sortir, maintenant il n'y a plus rien. Allez lève-toi.

Il se met à genoux et prend le bras de sa compagne qui se laisse faire.

Voyons, où est la paroi ? De quel côté sont-ils venus ? Il utilisait sa main droite, donc il faut maintenant faire l'inverse.

Il prend le poignet de Nali dans sa main droite et tend la gauche pour toucher la paroi... la voici.

Prudemment il recommence à marcher. Le sol descend. Descendait-il tout à l'heure ? Non...

Allons, il faut se calmer et ne pas tenter de se souvenir, sinon tout va aller de travers. Quand ils se rapprocheront de l'entrée, ils entendront bien des bruits qui les guideront !

Sans se lasser, Cal emmène, traîne plutôt, Nali derrière lui. Il n'essaie plus de retrouver le chemin pris à l'aller. Le silence, à lui seul, fausse ses sensations.

Trois fois, coup sur coup, ils s'effondrent dans des amas de gros rochers. Cal en est sûr, ils ne sont pas passés par là tout à l'heure...

L'un derrière l'autre ils montent, descendent, se glissent dans d'étroits passages...

*

Voilà des heures qu'ils marchent. Il y a déjà un moment que Cal s'est aperçu qu'ils tournaient en rond. Deux fois il a reconnu sous ses doigts un petit rocher rond !

Il n'a rien dit à Nali. C'est déjà dur pour lui, elle ne résisterait pas à cette nouvelle. Il a l'impression qu'elle est profondément traumatisée. C'est un automate qu'il traîne, un être sans volonté.

— Asseyons-nous un moment, dit-il, on va se reposer.

Elle ne répond pas mais s'assied, ce qu'il note au passage. Elle comprend toujours ce qu'il lui lance. Déjà ça !

Cal commence à compter pour se donner une idée du temps écoulé. Après dix minutes il se relève.

Cette fois il doit la hisser sur ses pieds. Elle n'en peut plus... Pourtant il faut repartir. Chercher inlassablement la sortie. Personne ne viendra les secourir. Lou est m..., enfin détruit. Et il est le seul qui ne se serait jamais lassé.

Foutu HI ! Une bouffée de colère l'envahit. C'est à cause de lui, tout ça.

Ah si Lou était là ! Lui, il aurait trouvé la sortie sans difficulté, même sans utiliser son projecteur oculaire. C'est la dernière fois qu'il se sépare d'un des super-robots ! Au fond il n'avait qu'à dire à Lou de les suivre à distance. Nali ne s'en serait même pas rendu compte. Et leur promenade sentimentale n'aurait pas été perturbée pour autant.

*

— Quelle heure peut-il bien être ?

Depuis un moment déjà Cal parle tout seul. Nali ne répond pas mais ça ne fait rien, il a besoin d'entendre une voix. Même la sienne. Il y a de quoi devenir fou dans ce noir, depuis des heures.

Quel manque de veine d'être tombé sur une grotte donnant sur un dédale de couloirs !

Quoique, si elle n'avait pas été aussi profonde, HI les aurait eus...

Marcher, marcher, toujours marcher. Cal se le répète sans cesse, comme un leitmotiv. Eux seuls peuvent s'en tirer, alors il faut continuer, tomber, se relever, ne pas lâcher le bras de Nali.

Au sommet d'une nouvelle grimpée, encore plus dure que les précédentes, il s'arrête pour souffler.

C'est à ce moment qu'il croit entendre un faible bruit. Il redresse d'abord la tête et écoute, intensément. Oui... c'est un bruit, un vrai bruit. Un bruit de l'EXTERIEUR.

— Tu entends... tu entends, Nali ? On arrive... Viens, viens vite.

Trébuchant il avance. Et quelques mètres plus loin, il aperçoit une faible lueur !

Ça vient de gauche, là-bas.

Encore quelques pas et, en arrivant à un coude, c'est un flot de lumière qui leur parvient. La sortie...

*

Nali est allongée sur un rocher plat, au fond de la vallée. Finalement ils sont sortis beaucoup plus bas, à flanc de montagne.

Il y avait un petit chemin pas loin, à peine un sentier, qu'ils ont suivi vers la route, en bas. Cal a l'intention de demander de l'aide au premier passant.

Mais pour l'instant ils se désaltèrent à un petit torrent qui sort de terre. Nali boit inlassablement. Elle est mal en point. Fatiguée, bien sûr, mais ce n'est pas grave. Ce qui l'est plus, c'est qu'elle reste insensible à tout ce qui l'entoure. Ses gestes sont normaux mais son cerveau a décroché.

Elle a mis une distance entre la vie et elle-même. Elle s'est retirée quelque part au fond d'elle-même, refusant la réalité.

Cal, assis à côté, l'observe avec peine. Il se sent coupable.

Avec un effort il se redresse et, sans dire un mot, il reprend son bras et commence à marcher vers la route, cachée par une ligne de crête.

D'après le soleil, il doit être un peu plus de 15 heures, la moitié du jour sur cette planète. D'ailleurs la faim commence à le tenailler sévèrement.

Nali suit le mouvement et il lâche son bras au bout de quelques mètres. Elle avance, le regard peut-être un peu moins vide,

maintenant.

Une demi-heure plus tard, alors qu'ils approchent d'un replat bordant une forêt d'épineux et de grands arbres, un formidable coup de tonnerre éclate...

Un trait de lumière vient frapper le sol, deux cents mètres à gauche !

— Ah non, merde, ça ne va pas recommencer ! Saloperie de machine dingue !

C'est cette brusque colère qui les sauve. Cal, hors de lui, agrippe la main de Nali dont le visage est à nouveau torturé par une immense terreur, et il l'entraîne dans une course folle vers la forêt.

Au moment où ils pénètrent sous le couvert des arbres, une nouvelle détonation retentit. Impossible de savoir où l'énergie est tombée. Sitôt à l'abri, Cal oblique sans ralentir. Les buissons sont suffisamment dispersés pour courir sans trop de difficulté.

Jamais ils ne tiendront à cette vitesse, Cal s'en rend compte et diminue l'allure. Et, de toute manière, la forêt ne représente qu'un abri illusoire. Hors de vue du micro-satellite que HI doit utiliser pour diriger ses attaques, ils ne risquent qu'une décharge adressée au hasard. Un risque à courir.

Mais il faudra bien trouver une autre parade. Le satellite doit être sélectionné sur l'empreinte cérébrale de Cal. Il détermine approximativement où se trouve l'humain mais avec une marge d'erreur de plusieurs centaines de mètres.

Suffisant en tout cas pour être repéré, sans masque naturel.

On sent une drôle d'odeur ? Cal s'arrête pour mieux humer l'air. Ça brûle quelque part ! Et il entend maintenant des craquements sinistres. Le bois est tellement sec qu'il éclate sous les flammes...

Ça ne peut plus durer ! Bon sang, il y a sûrement quelque chose à faire ? Mais quoi ?

Maintenant il ressent la fatigue de cette nuit passée à marcher dans la grotte. Pour Nali, ce doit être pire.

L'orée de la forêt. Le sol descend doucement jusqu'à la rivière qui coule au fond de la vallée, plus très loin. Pas question d'attendre ici. La forêt entière est en feu et la chaleur commence à être insupportable.

C'est maintenant un bombardement continu. Les décharges arrivent au sol dans un rayon de deux cents mètres autour des deux fuyards. Le vacarme est si fort qu'ils sont devenus sourds. Et l'air empeste l'ozone. Quelle formidable débauche d'énergie !

Courir, il n'y a que cela. Une nouvelle fois ils se lancent en avant. Mais cette fois en terrain découvert. Nali heurte une énorme pierre et s'effondre. Cal stoppe, la relève et repart en la tenant fermement.

Une course folle, désespérée.

La rivière. Cal a le temps de noter que le courant est assez fort quand l'idée lui traverse l'esprit.

L'eau ! Voilà la solution.

Il tire la jeune fille vers le bord et la pousse. Puis il plonge derrière elle.

C'est un coup de poker. Le micro-satellite aura maintenant beaucoup plus de mal à les repérer. Et même s'il y parvient les décharges d'énergie ne peuvent pas être lancées avec une grande précision. C'est un peu fonction de l'énergie qui est dans l'espace intéressé.

Donc, pour toucher la rivière, c'est le coup de chance. D'autant qu'au-dessus de l'eau morte, c'est-à-dire de l'eau sans sel, sans iode, il n'y a généralement qu'assez peu d'énergie.

Mais si jamais une décharge tombe pas loin d'eux, et dans l'eau, c'est fichu. Ils n'auront pas le temps de s'en rendre compte qu'ils seront hors de combat.

Fraîche, l'eau, Cal s'en aperçoit confusément, pendant qu'il nage sous la surface, vers Nali. Automatiquement, elle s'est mise à nager vers le bord. Il la rejoint et l'entraîne au contraire au milieu du courant, où il est plus fort.

On dirait que HI a perdu leur trace. Il continue à pilonner la forêt et la rivière, pendant qu'ils s'éloignent vers le coude suivant.

*

Après une heure passée dans l'eau, ils sont transis. Il y a aussi la fatigue qui les empêche de réagir. Et puis, ils n'ont rien avalé depuis hier soir.

En tout cas, ça fait maintenant dix minutes qu'il n'y a pas eu de coup de tonnerre. HI a admis qu'il les a perdus !

Sur la berge, Cal fait étendre Nali au soleil pour qu'elle se réchauffe un peu. Pendant ce temps, il part à la recherche de nourriture.

Quand il revient, les bras chargés de fruits, ses vêtements ont séché sur lui. Pas agréable, mais tant pis.

Tout en mangeant près de la jeune fille qui mâche mécaniquement, il réfléchit. Barouch est situé dans les montagnes, mais à une cinquantaine de kilomètres de la côte ouest. Il faut gagner le littoral et tenter de donner l'alerte, faire venir un module. Sous l'océan, ils ne risqueraient plus rien.

Mais à pied, ça fait une sacrée trotte. Au fond, il y a de bonnes chances pour que cette rivière s'y jette. Le mieux serait de la suivre. En radeau peut-être.

Il se met aussitôt au travail.



Trois jours plus tard, ils arrivent à l'embouchure. Cal porte une barbe qui lui donne l'air épuisé.

Trois jours d'enfer. HI a retrouvé leur trace quatre fois, les deux premiers jours. À chaque attaque, Cal a tenté de lui donner le change en entraînant la jeune fille dans des éboulis de rochers. Et, les deux nuits, ils les ont passées dans des grottes.

Une nuit, HI a lancé aussi une attaque. Mais c'était plus au nord. Un coup de bluff, qu'il a déjoué facilement en restant immobile, dans la cache.

Arrivé à la côte, il commence à faire trois tas de bois espacés d'une trentaine de mètres. Puis il y met le feu. Ensuite seulement, il entasse des pierres pour tracer le chiffre 0 et 2, plus loin. Ça ne veut rien dire, mais il espère que l'attention des robots ou de JI sera attirée. Il n'en demande pas plus. Giuse devrait logiquement être prévenu et fera le reste.

Avec le peu de vitalité qui lui reste, Cal creuse un trou dans le sol et fait un toit recouvert de terre. Le micro-satellite ne les repérera peut-être pas comme ça.

De sa dernière razzia, il reste encore des fruits. Il n'y a plus qu'à attendre. Pas un chat aux environs et pas trace d'habitation.



Le lendemain, en se réveillant plus reposé après une bonne nuit de sommeil, il va à la pêche, sur les rochers. Les crabes de Vaha ont vraiment une sale gueule mais ils sont délicieux. Et comme ils ont d'énormes pattes, par rapport à leur carcasse, il y a de quoi manger.

Cal met le feu aux trois tas de bois et commence ensuite à reconstituer de nouveaux tas. Quand il a fini, les crabes sont cuits, sous les cendres.

Tout l'après-midi, il alimente les feux. Et, le soir, une voile apparaît à l'horizon. Il hésite un moment et finit par éteindre ses feux. Un navire quelconque n'aurait aucun intérêt. À bord, ils seraient piégés.

La nuit va tomber bientôt. Pas la peine de rallumer des feux. Il va voir Nali qui n'a pas bougé du trou depuis hier. Blottie, les bras serrant ses jambes recroquevillées, elle tremble sans arrêt.

Impossible de lui faire dire quelque chose. Un masque. Cal se laisse glisser dans le trou, près d'elle, et lui caresse le visage en silence.

Un bruit... Des pas !

Son premier geste est de se cacher plus profond. Puis il se rend compte que c'est idiot. Il ne fuit pas les humains, mais une machine devenue folle.

Il passe la tête...

— Giuse ! Bon Dieu, Giuse...

C'est bien son ami qui est là, avec Salvo et Ripou ! il sort comme un fou et se précipite vers eux.

— Cal, vingt dieux, Cal, mon petit vieux ! Il en bégaye presque, Giuse !

Les deux hommes s'étreignent, riant comme des gosses.

— Tu t'en es tiré, hein ? J'étais sûr qu'il ne t'aurait pas. Pas une machine ! Tu es indestructible, mon pote...

— Tu parles... il s'en est fallu de peu, cette fois ! Quelle saloperie, ce HI, hein ? Enfin, maintenant que tu es là, ça va. Mais Nali est salement touchée.

Le visage de Giuse se ferme.

— Blessée ?

— Pire, traumatisée. Son équilibre n'a pas résisté. Tu sais, c'était vraiment terrible. La fin du monde.

Salvo et Ripou approchent »

— Rudement content de vous voir, les gars, fait Cal en se surprenant à leur serrer la main !

— Dis, pour Nali, reprend Giuse. Que comptes-tu faire ?

— Je vais essayer de la soigner. Tu as un module ?

— Oui... comment le sais-tu ?

— C'était la meilleure solution. J'aurais fait la même chose. Bon, on va l'y emmener et la mettre sous calmant. Ou plutôt, Ripou, va chercher la trousse, je vais l'endormir ici. On regagnera la ville ensuite. De nuit, ça doit coller. On trouvera une explication pour Tor. Pour Lou, il n'y a sûrement plus rien à faire.

— Pas du tout. Il s'en est tiré. Je te raconterai.

CHAPITRE IX

CAL

Penchée vers la jeune fille, je lui parle doucement.

— C'était un orage. Un très violent orage, c'est tout. Tu dois l'oublier. Tu as été malade, c'est tout. Mais maintenant tu es guérie, guérie.

Je m'efforce de contrôler ma voix, de la rendre douce, monocorde, de garder le même timbre.

Les yeux ouverts fixés sur la pendule qui tourne dans la lumière en clignotant, son visage est calme. Elle est en pleine hypnose. Plus profondément aujourd'hui, il me semble.

Dans le service de santé de la base, j'aurais enregistré un texte et le régulateur d'hypnose l'aurait reproduit sur un cycle vibratoire parfait. À basse fréquence. Ce serait infiniment plus efficace.

Dans le grand lit de sa chambre, Nali ne bouge pas un cil. Je n'ai pas eu vraiment de mal à l'hypnotiser, et maintenant j'essaie de repousser au fond de sa mémoire ces souvenirs terrifiants.

Pour l'instant, elle me semble mieux que les jours précédents. C'est la quatrième séance. Au début, le soir même de notre retour, son visage montrait le conflit intérieur que je lui imposais. Pour la première fois, mes ordres paraissent acceptés.

Il reste encore à lui interdire de faire remonter ces souvenirs et le blocage devrait résister aux années. Après tout, je vais peut-être l'en tirer...

— Maintenant tu vas dormir profondément, dors, dors, dors.

Ses yeux se ferment et sa respiration se fait régulière. La porte s'ouvre doucement, derrière moi. C'est Tor et Lou. Je leur fais signe de ne pas faire de bruit.

— Comment va-t-elle ? demande Tor.

Elle a voulu veiller sa sœur dès notre retour. J'ai dû insister pour que Nali repose seule. Elle ne doit pas reporter sa responsabilité,

chercher une protection, sinon s'atterreur restera. L'affection de sa sœur ne peut que lui être nuisible. Après, oui.

— Elle dort, je murmure. Viens, sortons.

Dehors elle me prend le bras.

— Tu es sûr qu'elle va guérir, Cal ?

— C'est une simple question de temps. Mais aujourd'hui, elle est vraiment mieux. Crois-moi, je la soigne de mon mieux.

— Oh ça, je le sais bien. Personne ne sait mieux que toi ce qu'il faut faire. Et je sais combien tu l'aimes. Mais je suis inquiète.

— Je le comprends. Tu as dîné ?

— Oui, oui. On a mangé quelque chose avec Giuse, ne t'inquiète pas pour moi. Tu vois... je voudrais faire quelque chose, la soigner.

— Je te l'ai expliqué, il est préférable de ne pas lui montrer ton inquiétude, ou ta sollicitude, si tu veux. Mais elle est presque guérie. Dans deux jours au plus tard elle sera remise.

— Comme avant ?

— Mais oui, comme avant.

— Pardonne-moi, Cal, dit-elle en levant vers moi son visage pour m'embrasser. Sans vous, je ne sais pas ce que j'aurais fait !

— N'y pense pas et va plutôt rejoindre Giuse. Elle a un petit sourire et tourne les talons.

— Une fille bien, lâche Lou, à côté.

Je suis un peu surpris. Pas les paroles mais la voix peut-être, l'intonation qu'il y a mise. Il y avait une véritable tendresse... oui c'est ça, il y avait de la tendresse dans sa voix ! Je regarde plus attentivement mon vieux copain robot.

Il ne porte aucune trace physique de son aventure. Pourtant il en a vu de dures, lui aussi. Il a été enfoui sous les décombres de l'auberge quand HI a attaqué. Il était endommagé au niveau de la motricité de ses membres inférieurs, écrasés dans une position incroyable.

Sous les décharges qui continuaient à pleuvoir, il a commencé à s'auto-réparer calmement. Ça a duré plusieurs heures, et quand il en a eu terminé, il s'est dégagé au désintérateur. Mais à ce moment-là on était loin dans la grotte.

Il a appelé Giuse à l'aide et a commencé ses recherches. Mais pas dans la bonne direction. Ce qui fait qu'il a rallié plus tard après notre découverte.

Il a toujours cette démarche souple d'avant et paraît intact... Non, pas tout à fait. Je me demande si c'est mon imagination qui m'influence, mais j'ai l'impression de voir d'imperceptibles rides sur son visage. Comme une sorte de maturité.

Il sourit légèrement en me voyant l'examiner.

— Tu me trouves changé, hein ? Je crois que c'est le cas. Je me sens moi aussi changé. Tu comprends, j'ai cru que HI t'avait eu.

— Mais pourtant...

Il me coupe.

— Oui, je sais que je ne suis qu'un robot. Mais il y a une évolution en moi, je veux dire dans mon cerveau-ordinateur. Je ne sais pas très bien ce que ça veut dire, « vivre ». Tu bouges, tu parles, tu prends des décisions, tu réfléchis. Mais moi aussi ! Parfois, depuis notre retour surtout, je me dis qu'avec le temps passé, il est possible que moi aussi je me sois mis à VIVRE.

Bon Dieu ! Ça m'en fiche un coup terrible. Serait-il possible qu'un robot « vive » ? Au sens que nous, humains, nous donnons à ce mot ? C'est vrai qu'il est capable de faire tout ce que nous faisons, y compris de réfléchir... mais pour ça il faut que sa pile soit en état.

Oui... mais nous aussi on a une pile, le cœur. S'il s'arrête, c'est fini. Il est bien possible que nous aussi ont ait un « plein » d'énergie, peu à peu usé au fil de la vie. Une forme d'énergie indécelée, mais peut-être pas tellement différente de la sienne.

Peut-être ne sommes-nous pas autre chose, nous aussi, que des robots, conçus autrefois par des super-Loys !

Tout ça me semble vertigineux.

Ce qui est sûr, en tout cas, c'est que j'ai de l'affection pour les robots. Je ne les considère pas comme des machines. Au fond, c'est vrai que pour moi ils existent, ils « vivent » d'une certaine manière.

Il faudra que je parle de ça avec Giuse. Ressent-il aussi les mêmes sentiments ?

— Je serais bien incapable de te répondre, mon vieux Lou. Ce que je sais, c'est que j'ai de l'amitié pour toi. Et que ça, c'est un sentiment humain. Peut-être parce que nous avons des souvenirs communs depuis tant de temps que nous vivons ensemble.

Je me dirige vers la pièce de séjour, en bas, où Giuse joue aux échecs avec Siz. Il a fait fabriquer un jeu et ils se livrent des parties acharnées avec un handicap très compliqué, pour le robot. Giuse a planché là-dessus pendant des jours. Salvo, Ripou et Belem sont assis dans un coin, occupés à je ne sais quoi.

Une curieuse impression de calme. Je demande un verre de jus de fruits à Lou et m'assieds dans une espèce de fauteuil à bascule. Bon, il serait temps de s'occuper de nos affaires.

Je n'ai pas pardonné à HI son attaque. Encore une veine qu'il n'ait pas recommencé ! On a prévu le coup. Deux modules sont immergés près de la côte et peuvent venir nous chercher à tout moment.

Le simple fait d'y repenser laisse remonter en moi l'immense colère que cette sacrée machine dingue a provoquée.

— Lou, assieds-toi près de moi, je voudrais parler à JI.

Il arrive et s'installe en tailleur, par terre.

— Je suis prêt, tu peux y aller.

Ça, il y a plusieurs jours, il ne l'aurait pas dit ! Maintenant les détails me sautent aux yeux.

— Demande-lui s'il a pu examiner toutes les archives de la dernière arrivée des Loys.

— Il dit qu'il a fait un enregistrement complet d'une arrivée, peu de temps avant la disparition des Loys et la mort du dernier commandant de la base. Mais il n'est pas certain qu'il s'agisse de la dernière arrivée. Il faudrait qu'il fasse un tri chronologique systématique des archives et il craint que HI ne se pose des questions. Alors il a stoppé ses recherches.

— Il a bien fait, attends, laisse-moi réfléchir...

Il faut que je combine un coup assez tordu et inattendu, assez illogique pour blouser HI. J'avais pensé à un truc, mais il faut tout examiner.

Giuse a laissé tomber sa partie et vient s'installer près de nous en silence, un mince cigare aux lèvres.

— D'abord, est-ce que JI est sûr que HI n'a pas encore repéré cette longueur d'onde ?

— Oui, il en est sûr, dit Lou.

— Bon... dis-lui de me retransmettre son enregistrement en indiquant exactement le temps écoulé entre chaque intervention. Salvo, tu vas tout noter. Tu iras assez vite ?

Le grand robot incline la tête.

— S'il va trop vite, je préviendrai JI. Evidemment, j'aurais dû y penser. Au fond, ces petites erreurs, ces oublis, quand il est question des robots, c'est peut-être bien la preuve qu'inconsciemment je ne les considère pas comme des mécaniques. Que pour moi aussi ils vivent vraiment.

— O.K., allons-y les enfants.

Une voix curieuse s'élève et je jette un regard surpris à Lou. Et puis je comprends qu'il reproduit exactement celle du pilote du Dijar loy, il y a quelques millénaires. Quelle scène étrange !

Sèche, la voix. Elle s'adresse à HI avec une sorte de dédain. Les Loys ne devaient pas avoir mes scrupules à l'égard des robots. Mais il est vrai qu'ils n'en avaient jamais fabriqués à leur image. Ça, c'est une idée à moi. Eux n'avaient que les robots-boules comme ceux de la Base, aussi efficaces d'ailleurs, et des robots de combats en forme de cube hérissé d'antennes.

— ... « fonction des coordonnées d'approche directe », est en train de dire le pilote inconnu.

Renversé en arrière j'écoute, les yeux à demi fermés.

Je suis, en imaginant ce qui m'est raconté. Je vois le Dijar approcher à grande vitesse après avoir pris contact longtemps à l'avance. Le commandant de bord a pris une route directe, ce qui va à

l'encontre des habitudes des Loys, très attachés à ne jamais révéler leur présence par des traces, en haute altitude.

L'explication vient ensuite. Il était vraiment pressé, le gars. C'était l'époque où les Loys tombaient comme des mouches, victimes de ce minuscule parasite originaire d'un monde éloigné. Rien ne pouvait empêcher cette saloperie de proliférer.

Même le vide ne les tuait pas, avec sa température tellement basse. Il semble que les meilleurs résultats étaient obtenus par la température, par la chaleur, le feu. Carrément. Et toutes les bases étaient contaminées, par des navettes de routines.

Même ici, sur Vaha, le chef de la base avait fait savoir, peu avant sa mort, qu'il craignait la présence des parasites. C'est ce qui explique l'arrivée de ce Dijar, envoyé par le gouvernement central loy. Trop tard pourtant.

Là, j'écoute plus attentivement. Et brusquement je claque une main sur ma cuisse. C'est gagné ! Je tiens le moyen de me payer HI...

Giuse est sur le point de dire quelque chose, mais je lève la main pour lui dire d'attendre la fin. Dix minutes plus tard, ça y est.

— Tu as l'air rudement content de toi, fait Giuse, vaguement interrogatif.

— Ma petite idée... on va la réaliser. Balayé, HI, effacé !

— Ben, je suis ravi de l'apprendre... encore que je ne vois pas ce que cet enregistrement t'apporte.

— Souviens-toi, matelot, combien ils étaient à débarquer, les Loys ?

— Quatre ou cinq, je crois bien, pourquoi ?

— Et où sont-ils allés, d'abord ?

— À la... Oh non, tu ne vas pas... Ah ça !

Et il éclate de rire.

— ... tu veux le paumer complètement, HI, c'est ça ? Le rendre complètement dingue, cette fois ! Quel beau coup, quelle magnifique combinaison. Utiliser l'ennemi contre lui.

Une voix s'élève.

— Eh bien, moi, je n'ai rien compris.

C'est Salvo. Et je crois bien qu'il est vexé ! Giuse va à lui et pose la main sur son épaule.

— Ne t'en fais pas, mon vieux. C'est tellement tordu qu'il faut vraiment savoir comment tourne sa caboche de dingue pour comprendre ! Moi qui le connais depuis notre enfance, là-bas sur Terre, je ne le suis pas toujours. En tout cas, pour cette fois, j'ai pigé. On va reconstituer cette arrivée des Loys.

— Mais jamais on n'atteindra la base. HI nous fera descendre avant.

— HI nous laissera passer.

— Mais ce n'est pas possible, c'est une idée illogique !

— Et oui, Salvo, justement... Un cerveau-ordinateur est avant tout « logique ». C'est bien pourquoi je pense que ça va marcher.

— De toute façon, on n'a plus le choix, j'interviens.

HI peut recommencer une attaque n'importe quand. Et, avec le temps, il gagnera forcément. Pas la peine d'espérer qu'il guérira seul. Il faudrait que ma plaque de prise de contrôle soit complètement effacée. Et ça prendra des siècles. On sera morts bien avant. Non, il faut tout miser sur un coup. Et bien le préparer ! Ça marche et on reprend la base, ça foire et on y laisse nos peaux. Aussi simple que ça.

— Tu ne veux pas prendre de précautions, avant ? demande Lou.

— Quoi donc ?

— Laisser les Dix ici, par exemple, et leur faire chercher vos descendants pour récupérer les modules, des banques de connaissances, enfin une partie de tout ça.

Je réfléchis puis je secoue la tête.

— Pas pour les miens. Je ne sais pas ce qu'ils valent. Ce sont peut-être des tocards. Et puis je crois que cet afflux de connaissances risquerait de détruire leur cerveau. Ils partent de trop bas, tu comprends. Et s'ils réagissaient mal, ça pourrait devenir une planète infernale avec un despote beaucoup trop savant et une population forcément esclave jusqu'à la fin des temps. Qu'est-ce que tu en dis, Giuse ?

— C'est O.K., pour moi aussi. Trop de danger. Content qu'il ait réagi comme moi. Après tout, ses propres descendants lui sont très proches, même s'il ne les connaît pas. Mais il a pris une dimension supérieure, à l'échelle planétaire. Il a acquis un sens des responsabilités du Top niveau. Il pense d'abord à Vaha. Ça me rend heureux.

— Tout de même, je reprends, on va laisser Badix et Baneuf avec les filles. Ils resteront avec elles toute leur vie, pour les aider, les protéger et les conseiller. Badix s'occupera de l'aspect navigation, quel qu'il soit, du moins au départ, et Baneuf conseillera les cousins à la banque. Ils sortiront aussi l'or sous-marin accessible pour établir des affaires multiples, et ils instruiront les enfants qu'elles pourraient avoir... Je ne crois pas qu'on puisse faire beaucoup plus, Giuse ?

— D'accord pour moi. Mais... tu crois qu'elles sont enceintes ?

— Je ne sais pas du tout. Avec les femmes de cette planète, c'est difficile à savoir, tu le sais bien. Elles considèrent souvent que c'est leur affaire. Non, je pensais à des enfants qu'elles pourraient avoir dans l'avenir. Pas de nous.

Il hoche la tête en signe d'acquiescement.

— Salvo, passe-moi ce que tu as noté, je vais aller peaufiner mon plan dans le bureau. Et il faut faire un minutage précis. Tout doit coller au millième de seconde près.

Les deux jours suivants, je travaille à l'organisation de toute l'affaire. Je pense toujours que ça peut marcher, mais c'est du juste ! Tout repose sur la psychologie. Et de la psychologie avec une machine...

Cette machine ayant été construite par des humains, je crois qu'elle est, néanmoins, susceptible de psychologie.

La porte s'ouvre et Nali entre dans le bureau. Elle a retrouvé son teint éclatant. Rien ne révèle ce qui s'est passé. Je lui ai dit qu'elle avait été malade et que je l'avais ramenée.

— Cal, tu m'abandonnes ! On ne te voit plus qu'aux repas, et tu ouvres à peine la bouche.

— Pardonne-moi, ma douce, j'ai un projet qui me tient à cœur.

— Tu as assez travaillé aujourd'hui en tout cas. Je vais me baigner, viens avec moi !

Je la regarde avec tendresse. C'est étrange, je vais la quitter dans peu de temps et je n'éprouve pas de tristesse. Au fond, j'imagine que je ne suis pas vraiment amoureux d'elle. J'ai une grande tendresse qui m'a fait prendre ce que je ressentais pour de l'amour, mais c'est tout.

D'ailleurs, à notre dernier « voyage » sur cette planète, je n'aimais pas non plus Toug. Est-ce que cette vie anormale nous empêcherait peu à peu d'aimer vraiment ? Ou alors mon amour pour Cassy n'est pas encore mort ?

— Alors tu te décides, oui ?

Elle est adorable, en colère comme ça.

— Ça va, ça va, je te suis, fais venir la voiture.

J'ai fait construire une autre voiture à antli, décapotable, légère, pour remplacer celle que HI a démolie dans les montagnes. Et, comme elle plaît beaucoup, on a créé une fabrique ! Les filles vont se trouver à la tête d'un véritable empire. Et il ne fait que démarrer.

Il est aux environs de six heures, le milieu de l'après-midi ici. Mais de toute façon ça ne change rien, on peut se baigner à n'importe quelle heure avec cette chaleur.

En une demi-heure, on se retrouve sur la grande plage du sud, dans notre coin préféré. Nus tous les deux. Pas de maillot à cette époque. Je me demande même s'il y en aura jamais. La notion de pudeur est différente de ce que nous avons sur Terre. On ne cache que ce qui est laid. Et un corps ne l'est pas.

On nage longuement avant de revenir s'étendre sur le sable. Tout de suite Nali vient près de moi. Je sens sa main courir en touches légères sur mon corps. Puis elle met sa bouche près de mon oreille.

— Maintenant ?

Je sursaute un peu. Encore des inhibitions de Terrien !

— Euh... ici ?

— Pourquoi pas ? Tu n'as plus envie de moi ?

Je regarde ses seins aux pointes roses, là devant mes yeux, et je fonds.

Doucement, je l'attire à moi.

Lentement, très lentement nous nous aimons. Avec peut-être plus de tendresse que nous n'en avons jamais connue. Tout paraît aller à un rythme ralenti, nos gestes, nos mots, et même l'ultime rapprochement. Longtemps elle reste dans mes bras, après.

— Tu vas partir, n'est-ce pas ?

Comment sait-elle ? Une nouvelle fois, je suis stupéfié de l'intuition des femmes de cette planète.

Il y a un peu de tristesse dans sa voix et aussi une espèce de résignation.

— Tu vois, je le savais depuis le début, dit-elle avant que je n'ouvre la bouche, et peut-être pour m'empêcher de mentir. C'est pour ça que j'étais si réticente pour t'aimer, poursuit-elle. Au moins je garderai quelque chose de toi.

Et elle se lève avant de partir en courant vers la voiture. J'aperçois Lou, au loin, qui se jette derrière un tronc d'arbre. Il a la consigne de me suivre, où que j'aille, désormais.

Lorsque j'arrive à la voiture, le visage de Nali est calme. Pourtant je le scrute en me souvenant de ses dernières paroles. Il y a tant d'honnêteté, de droiture dans ce visage qui s'ouvre à mon regard que je comprends tout de suite.

Elle avait tout combiné. Je viens de lui faire un enfant !

Sur Vaha, les femmes ont une extraordinaire faculté. Elles n'ont d'enfant que si elles le désirent. À volonté.

Ainsi j'aurai une descendance ici aussi ? Cela me fait plaisir. Un peu triste aussi. Je la prends dans mes bras et la serre longuement contre ma poitrine sans rien dire.

Pendant le voyage de retour, elle montre un calme, une sorte de sérénité impressionnante. Elle n'est plus triste. Et le dîner, plus tard, est doux comme un moment dont on goûte chaque minute.

Nous passons la soirée dans le patio, sans dire grand-chose tout les quatre, heureux je pense. Tor affiche le même calme que sa sœur. Elles sont très proches et j'imagine qu'elles ont parlé de tout ça.

Tard dans la nuit je suis en train de révéifier mon chronométrage quand Giuse entre dans le bureau.

— Tu travailles encore ? J'ai vu la lumière sous la porte.

— Apparemment tu ne dormais pas non plus.

Il prend un de mes petits cigares sur le bureau et va s'appuyer contre le dossier d'un fauteuil.

— Je... je crois que Tor sait qu'on va partir, dit-il d'un ton ennuyé.
Je me renverse en arrière et prends moi aussi un cigare.

— Je m'en doutais un peu, figure-toi. Dis donc... elle n'a pas été particulièrement... tendre aujourd'hui, ou hier ?

Il a un mouvement de mécontentement.

— Ah, c'est pas vrai ! Impossible de garder quelque chose pour soi, avec toi. Tu sais que tu es impossible !

Je souris en levant les mains.

— Ne te fâche pas ; d'accord, je reconnais que je suis maladroit dans ma façon de m'exprimer. Pour le reste, je n'ai fait qu'adapter ma situation à la tienne... Nali m'a fait un enfant cet après-midi.

Ça détend l'atmosphère. Il se marre comme un fou.

— Ça, mon vieux, je ne l'oublierai pas. Te voilà fils-père ! La honte, quoi...

— Pas de quoi se gondoler comme ça. Tu es dans le même cas, non ?

— Oui, on fait une fameuse bande de dévergondés ! Et le voilà qui repart à rigoler. Il s'en assied, le singe.

— Et comment tu prends la chose ? je reprends.

— Si ça continue on va peupler la planète, dit-il en repartant de plus belle.

— Ce type est complètement inconscient, je me lamente en levant les bras au ciel.

Il finit quand même par se calmer.

— Blague à part, j'ai été un peu secoué quand Tor me l'a dit. Je me fais l'effet d'un beau salaud de l'abandonner.

— Je me suis creusé le crâne là-dessus autrefois, je n'ai pas trouvé de solution. On est piégés. Entre le boulot qu'on fait pour guider l'évolution de cette planète et le bonheur d'une femme, le choix est peut-être vache mais il s'impose. Encore que... je ne sais pas ce que j'aurais fait si Cassy avait vécu.

— Tu y penses toujours, hein ?

— Oui, elle, je l'ai vraiment aimée. Nali, ce n'est pas exactement pareil.

— Ça, alors, c'est marrant, c'est exactement comme pour moi. J'aime bien Tor, je suis sensible à son charme, mais c'est tout. Tu crois qu'on n'est plus capable d'aimer ?

Décidément, c'est le jour.

— Je crois surtout que l'amour ne se programme pas. Il ne suffit pas d'appuyer sur un bouton. Et, finalement, c'est plutôt réconfortant. Mais si ça peut te consoler, il est probable qu'un jour ou l'autre on se serait tous séparés. Les couples qui durent une vie entière sont rares ici, tu sais. C'est leur façon de vivre. Il faut l'accepter.

Il reste silencieux. Puis finit par se lever.

— Merci, papa, tu as apaisé ma conscience. Faut croire que je suis un aussi mauvais sujet que toi... fils-père ! Bon, où en est-on ?

— Il faudra peut-être partir en catastrophe, j'attends le bon moment. Mais s'il ne s'est rien passé dans trois jours, on attaquera quand même. Il ne faut plus attendre. Dors le plus possible. Il faudra être en forme. Je te conseille de laisser une lettre pour Tor. Fais-la dès maintenant.

— O.K., O.K., je m'y mets, mais sans joie.

— Qu'est-ce que tu crois, moi non plus !

*

Le lendemain, vers quatre heures de l'après-midi, je suis en train de donner des consignes aux cousins.

Quand je leur ai dit qu'ils allaient diriger toutes nos entreprises, ils sont tombés des nues.

Il y a si peu de temps qu'ils crevaient de faim sur le port qu'ils ont de la peine à croire à ce qui leur arrive. Evidemment, ils sont jeunes, mais Badix et Baneuf sont là pour les conseiller. Je suis sûr que ça marchera. Ce sont des garçons formidables. J'aimerais avoir des fils qui leur ressemblent.

Lou entre en coup de vent.

— Cal, vite, ça y est !

Il n'en dit pas plus, mais j'ai pigé.

— Salut, les gars...

Je m'arrête à la porte.

— ... ne laissez jamais tomber Nali et Tor, hein ? Je n'écoute pas la réponse, dévalant déjà l'escalier. Giuse est déjà en selle. Salvo me tend les rênes de mon antli. Il y a là Salvo et ses copains Ripou et Belem, Siz, bien sûr, et huit des Dix.

Aussitôt, on part au galop. Un train d'enfer jusqu'à la plage du nord, plus tranquille à cette heure. Lou vient à mes côtés et me raconte ce qu'il sait, tout en galopant. Pas essoufflé, lui.

— HI vient de débrancher ses contacts extérieurs pour des réglages de coordination.

Il est dingue. C'est une infraction aux règles des Loys. Il doit être encore en crise, je suppose. En tout cas, ça m'arrange. C'est un peu ce que je guettais.

Maintenant, il lui faut quatre minutes trente, à partir de la remise en tension, pour avoir un tableau complet analysable des abords de l'espace. Il faut foncer et je talonne mon antli.

On va embarquer dans trois modules qui nous attendent dans l'eau.

Voilà la plage. Je saute sur le sable et fonce vers l'eau. S'il y avait des témoins, Lou me l'aurait dit. Il vient à ma hauteur, d'ailleurs.

— Je passe devant pour te guider ?

— Va me le... baliser, j'ordonne d'une voix essoufflée.

L'eau est tiède quand je m'y lance, suivi des ploufs des autres, et crawl vers le large.

Voilà Lou qui me montre le fond, du doigt. Ah oui, je distingue le module juste en dessous, à moins de trois mètres. Je fais un classique canard de nageur sous-marin et mon élan m'amène au sas. J'agrippe un montant et me glisse dans le petit local plein d'eau. Puis je presse le gros bouton rouge sur la paroi. Presque simultanément, la porte extérieure se ferme et l'eau se vide. En trois secondes c'est fini, je peux respirer.

L'autre porte, et me voilà dans le poste de pilotage. Je presse le bouton d'enregistrement de l'ordinateur de bord pour commencer à dicter mes ordres pendant que j'attrape une combinaison spatiale. Jamais deux fois la même erreur !

— JI, tu m'entends ?

— Oui.

— Du nouveau ?

— Non, toujours sans écoute extérieure. Mais je suis en train d'envisager une possibilité. Celle où HI aurait tout coupé pour faire une écoute radio complète.

— Et merde ! Tu crois qu'il se doute de quelque chose ?

— Je ne sais pas. Mais cette coupure n'est pas normale.

Si jamais HI tombe sur notre longueur d'onde, JI sera paralysé, si même HI ne le fait pas détruire ! Et j'ai besoin de JI pour les tops de synchronisation. Sans parler des informations qu'il peut me donner, de l'intérieur de la base.

— À partir de maintenant n'émet plus, sauf en cas de danger pour nous. Je n'émet plus non plus.

— Bien.

Ruisselant, Giuse est entré à son tour pendant que JI parlait.

— Un pépin ? se borne-t-il à demander laconiquement.

Je lui raconte, tout en préparant le module que je laisse en pilotage automatique. Il fait chaud ici. D'un doigt, je règle la climatisation, et ça va tout de suite mieux. Avec ces combinaisons sur le dos, on crève. Et je ne veux pas encore lancer le système interne de température de la mienne car il est couplé sur l'oxygène. Autant l'économiser.

Mes mains courent sur le grand tableau.

— Tu contrôles les autres modules ? je demande à Giuse.

— O.K. !

Pendant que je sélectionne une route rapide qui va nous amener au Dijar, je l'entends qui donne ses instructions à Salvo et Bahun, qui pilotent les autres engins.

Lou et Siz pénètrent à leur tour et abandonnent leurs vêtements trempés pour enfiler également des combinaisons. Puis ils s'installent derrière et je lance la puissance.

On file. Impatiemment, je guette les chiffres qui défilent sur un petit cadran à ma gauche. L'étage de surpuissance passe dans un grondement feutré. On est prêts à gicler hors de l'eau.

Une minute cinq, six, sept... À dix, je tire violemment la boule de pilotage et repasse en automatique, basculant le contact de l'ordinateur qui énonce aussitôt les paramètres.

— ... puissance en augmentation 55 %... 58 %... 60 %, paramètres d'orbite 40 FG.

Vingt Dieux, FG ! Il va nous faire monter à la verticale jusque dans les parages de l'astéroïde d'OMA 3 où le Dijar est planqué... Pour étaler cette accélération, les centrales vont souffrir. Enfin, si l'ordinateur de bord a choisi cette trajectoire, c'est que tout doit résister. Nous y compris.

— Hé, on a oublié du monde !

Je sursaute.

— Quoi ?

— Les robots-matelots, tu ne vas pas les laisser là-bas ?

C'est vrai que je les avais oubliés, ceux-là. Pas l'habitude d'avoir autant de monde avec moi.

— Tant pis, on les fera revenir plus tard. Badix trouvera une explication à leur disparition, enfin on la lui donnera.

— Et Pik, ton sati ? Tu le laisses tomber ?

Zut, mon copain le petit sati. Est-ce que je le laisse à Nali ? Etrange, ça me fait mal au cœur de l'abandonner ! Curieuse nature humaine...

Et puis non, je vais le garder. Nali n'y est pas particulièrement attachée. À dire vrai, c'est moi qui suis son meilleur copain. Giuse aussi, bien qu'il s'en défende.

— Je reviendrai le chercher, je décide.

— Ah toi, alors, dit Giuse en secouant la tête !

— Quoi, tu ne l'aimes pas, Pik ?

— Oh, il est gentil, oui, mais...

— Comprends-moi, Giuse. Lui, il s'en fout de l'époque. Tout ce qui lui importe, c'est d'être avec ceux qui l'aiment. Alors l'hibernation, quelle importance ? Et moi, j'aimerais le retrouver à notre réveil.

— Optimiste, hein ?

— Tu peux être sûr que je vais lui en faire baver, à HI.

Il rigole et me flanque une claque dans le dos, au moment où on crève la surface, les compensateurs de gravité hurlant.

Neuf minutes cinquante cinq secondes plus tard on pénètre dans l'alvéole du Dijar. Un voyage complètement dingue. Jamais pensé qu'on pourrait faire aussi vite ! J'avais programmé la procédure

d'urgence, c'est vrai, mais ça...

Je me déboucle et cavale, dans le Dijar, vers le poste de commandement. La lumière s'allume au fur et à mesure de mon avance. Giuse et les autres sont sur mes talons.

Le siège de pilote... vite, le harnais magnétique... et je commence à animer le Dijar.

Le cerveau-ordinateur d'abord. Je le bascule en sonore d'un coup de doigt. Animation générale... je ferai la sélection plus tard.

— Salvo, mets-toi au central de Tir. Lou, au transmetteur, branche-le au complet, c'est ce que faisaient les Loys, mais garde ta visière de casque baissée. Siz, à la navigation, reste dans le siège-navigateur et programme un voyage en sub-espace de longue durée sur tes écrans. Il y a des chances pour qu'on les voie dans le champ de la caméra. HI sera sensible à ces détails. Tout le monde la visière baissée. Ripou, prends en charge les convertisseurs, reste devant les tableaux de contrôle. Belem dans le fauteuil du contrôleur de quart. N'oubliez pas que nous sommes censés venir d'un monde très lointain. Et si vous avez à parler à l'ordinateur de bord, parlez sèchement...

Je réfléchis et complète mes instructions.

— ... Bon, ça doit coller, je crois que je n'ai rien oublié. Giuse, tu vas prendre en charge les enregistrements. Vérifie qu'ils sont prêts à être lancés, regarde aussi la synchronisation. Tout dépend d'une parfaite exactitude.

Ils me répondent tous d'un O.K. laconique. J'ai dû leur passer ma manie...

Alors maintenant... le Dijar. Je coupe les systèmes. La coque... pas de prob... Merde !

— Giuse, est-ce que le Dijar loy avait une immatriculation ?

Il ne me répond pas, mais pose la question à l'ordinateur d'enregistrement. La réponse s'inscrit sur un répétiteur devant lui et je lis : « Affirmatif. 54-367-D-4. »

Ça, c'est le pépin. De quoi tout foutre en l'air. Les Dix, voilà la solution !

— Badeux, prend la direction de tes copains. Vous devez trouver une peinture quelconque dans la réserve. Une céramo-plastique par exemple. On va faire une sortie de sub-espace, ça la cuira suffisamment. Inscrivez chacun une lettre pour faire cette immatriculation sur la coque extérieure. Et... visière baissée, hein, j'ajoute pendant qu'ils sortent en courant.

— De justesse, murmure Giuse entre ses dents.

— Cal, lance Lou, je reçois des changements de modulation sur une porteuse, c'est peut-être JI qui donne l'éveil...

— Fais une recherche systématique d'émission, en balayant autour de notre fréquence.

— Tu penses que JI nous appellerait ? demande Giuse d'une voix un peu tendue.

Je hausse les épaules. Comment savoir ? Je préfère me méfier. Machinalement, mes mains courent sur le clavier de commande, devant moi et sur les côtés, puisque le siège pilote est enclavé dans le grand tableau, dans une échancrure en forme de U à l'envers. Très pratique pour accéder à toutes les manettes et interrupteurs.

Je garde les yeux fixés sur le grand écran semi-circulaire qui comprend toute la paroi, devant moi et sur les côtés. Il montre l'espace comme si nous avions une immense fenêtre.

De l'endroit où est posé le Dijar, on ne voit pas Vaha. Ce qui me fait penser qu'on peut partir en profitant de l'effet de masque. À condition que...

— Siz, calcule-moi combien de temps met la lumière à parvenir à Vaha, d'ici. Attends... il me suffit de savoir si ça dépasse une heure.

— Oui, largement.

— À quoi penses-tu, demande Giuse ?

— On va s'éloigner de cet astéroïde, dans son axe d'ombre. Mais il faudra le quitter pour passer en sub-espace, en direction de Vaha. Et cette image parviendra forcément à HI. Si elle arrivait trop tôt, il la recevrait pendant qu'on sera dans la Base. Tu imagines le pastis !

— Ah, toi, t'as vraiment le génie pour réconforter les gens... Si tu penses encore à des trucs comme ça, épargne-moi, s'il te plaît.

Je le regarde du coin de l'œil. Il est nerveux, mais pas plus que moi, j' imagine. Sa réflexion n'avait pas d'autre but que de détendre l'atmosphère. Je préfère ça.

— D'accord, matelot.

— O.K., fils-père.

L'animal. Je suis sûr qu'il va me balancer ce truc pendant des siècles, maintenant !

— Siz, sélectionne une route d'éloignement, dans l'ombre.

— Je te la passe sur ton écran de contrôle, demande-t-il de sa voix nonchalante ?

Je me demande comment Giuse le supporte. Enfin, ils ont l'air de bien s'entendre. Mais moi, ce que ça m'agacerait...

— Non, injecte-la directement.

Je branche la caméra de proximité et tâtonne pour visionner les Dix, sur la coque... Je les vois. Ils ont des bottes magnétiques, ça va. Un coup d'œil sur l'ensemble du tableau. On est O.K.

D'un doigt, j'injecte le programme enregistré que Giuse vient de collationner sur un écran. Maintenant nous sommes le Dijar 54-367-D-4, loy, en provenance des possessions lointaines, à destination de Vaha.

Toute la procédure sera faite par la voix du commandant de bord, il

y a plusieurs millénaires. Les réponses partiront impeccablement, à la fraction de seconde près.

— Giuse, je veux avoir devant les yeux le texte de la procédure, avec les réponses qu'a faites HI, à l'époque. Je veux voir s'il en dévie. Fais la même chose.

— D'accord, je te l'envoie sur le contrôle 3.

Je sélectionne l'écran en effaçant les paramètres de puissance dont je n'ai pas besoin, puisque Ripou y veille.

La boîte de transfert pour transformer ma voix et la faire ressembler à celle de ce commandant est en marche. Je crois que j'ai tout prévu. Maintenant il faut se jeter à l'eau.

— On y va... Décollage et croisière rapide d'éloignement, j'ordonne au cerveau-ordinateur de bord, en basculant le pilotage automatique pour qu'il contrôle le Dijar.

Sur l'immense écran de visibilité extérieure, le sol commence à s'éloigner. Rien à craindre, pour les robots en train de peindre, avec leurs bottes magnétiques. D'ailleurs, ils auront bientôt fini.

On accélère régulièrement. La voix du pilote automatique, différente de celle du cerveau-ordinateur de bord, c'est ça le luxe, égrène régulièrement les paramètres. Ripou les contrôle sur les cadrans ; vraiment la sécurité est particulièrement assurée, aujourd'hui !

— Tu penses toujours que ça va marcher ? interroge Giuse.

— Ecoute, HI s'emmêle les pinceaux entre ma plaque de prise de contrôle aux trois quarts effacée, en tout cas incompréhensible désormais, et les instructions générales des Loys. Si tu veux, il n'a pas l'esprit clair. Ma plaque perturbe ses pensées et rend son comportement illogique dans le temps. Il est en état de moindre résistance et il le sait.

Je m'interromps pour régler les sondeurs de distance.

— ... Et voilà qu'un vaisseau loy s'annonce. Alors que les Loys sont disparus depuis bien longtemps ! Il ya de quoi être secoué. D'autant qu'il s'aperçoit soudain que la procédure qu'il est en train de « vivre » est celle qui s'est déroulée il y a je ne sais combien de millénaires ! Il va être complètement perdu, ne sachant pas ce qui se passe réellement. N'oublie pas qu'il se SAIT malade. Ou déréglé, si tu veux. Ou bien il abdiquera complètement toute volonté personnelle, toute initiative, ou bien, dépassé, il laissera se dérouler l'approche et l'entrée dans la base, comme elle s'est faite à l'époque. Et ce jour-là, les Loys sont allés directement à la salle des mémoires, laisser de nouvelles instructions ! Dans les deux cas, logiquement, on devrait pouvoir mettre en place une nouvelle plaque de prise de contrôle de la base.

— « Logiquement »... tu as de ces mots ! Reconnais au moins que

c'est encore un de tes coups tordus.

— Tordus peut-être, mais il le faut bien, avec cette sacrée machine. Il n'y a que comme ça que je peux la bluffer, en la prenant de court, avec un cas jamais imaginé par ses créateurs.

— Je dois être vraiment tordu, moi aussi, pour te faire confiance, ou alors je suis faible... comme la chaire.

— Oh dis donc, il est drôlement mauvais, celui-là ! Il prend un ah satisfait.

— Oui, j'en suis assez content.

Les Dix entrent dans le poste. Ils ont enlevé leurs bottes.

— Ça y est, me lance Badeux. La peinture commence à durcir. Avec un passage en sub-espace ce sera parfait.

— O.K., voyez avec Giuse s'il a besoin de vous, je réponds.

Pendant que je me plonge dans l'examen de la route à suivre et de l'approche finale, il les envoie préparer des robots de combat, dans la grande soute. Une bonne idée. S'il faut bagarrer, autant y mettre le paquet tout de suite. Et les engins des Loys ne font pas le détail.

Une lumière orange clignote à gauche. On est arrivés au point de demi-tour. À partir de maintenant, on fonce pour le passage en sub-espace et on émerge un peu plus loin, pour commencer la procédure et le dialogue avec HI, comme si on venait de l'espace lointain.

Résolument, je presse le bouton de mise en action du programme. Il faut faire vite et le Dijar bondit en avant. Les compensateurs deviennent audibles. C'est le jour, décidément.

— Attention, passage dans six secondes, annonce Giuse à l'intention du cerveau-ordinateur.

— JI, soit prêt dès maintenant, je gueule !

Plus possible de garder le silence radio à présent. C'est lui qui doit lancer le top du programme d'enregistrement. Tout doit coller au 100000e de seconde près.

L'estomac qui remonte... on est passé en sub-espace. À peine le temps de m'en remettre que le Dijar en sort. L'écran frontal redevient clair. Déjà tout démarre. JI a dû donner le signal car une voix se fait entendre dans le poste de pilotage.

— « J'appelle OMA 4, j'appelle HI 20 314, ici vaisseau 54-367-D-4, répondez. »

Un silence. Rapidement je regarde le texte, sur mon écran. HI avait mis plusieurs secondes à répondre, à l'époque, quatre exactement. Il me semble, là, qu'il attend davantage... Voilà, il répond enfin.

— D-4 reçu, qui êtes-vous ?

— « Messagers extraordinaires, reprend la voix de l'enregistrement, donnez coordonnées d'approche, voici ma trajectoire... »

— Un instant, vous devez...

La voix coupe la parole à HI.

— «... orientation alpha 52 tendant à gamma 14, puissance 36 %, TDB...

TDB c'est : « toutes défenses branchées », une procédure très loye.

— ... orbite de ralentissement inutile, urgence 01, passage de fréquence en cours, émergence A13—TUV-953, collationnez, HI 20 314. »

C'est là que tout va se décider. Est-ce que HI va marcher ? S'il demande des explications je peux répondre, par la boîte de transfert. Mais il y aura une rupture de la procédure de l'époque. Ça peut suffire pour que HI reprenne son équilibre...

Giuse tourne vers moi un visage crispé. Je sens qu'il ouvre la bouche pour dire que c'est foutu quand HI reprend la parole.

— Mais je... vous n'av...

Il s'interrompt une fraction et commence à collationner ! Il s'est incliné devant une autorité loye !

Je manque pousser un hurlement de joie en lisant la suite sur l'écran, devant mes yeux. À l'époque, le commandant de bord a trouvé que HI tardait à répondre et l'a engueulé ! Ça ne pouvait pas mieux tomber ! Et je bois du petit lait en Usant :

— « 20 314, vos délais de réponse sont inadmissibles, vous entamerez un processus de vérification complet après mon arrivée. Vos circuits sont défectueux au niveau des standards officiels. »

Ça n'a l'air de rien, mais c'est un sacré savon dans le système loy !

Le voilà qui démarre justement, à peine HI a-t-il fini de collationner.

— « 20 314, vos délais...

Je n'écoute pas la suite, trop occupé à me marrer avec Giuse. Une petite revanche puérile, mais qui fait plaisir !

— Reçu, D-4, fait HI en réponse. Coordonnées d'approche : 127 point 39 sur 74 degré d'inclinaison. Approche libre ensuite...

Là encore il y a un écueil, puisque la base ne se trouve plus à la même place qu'autrefois, mais je cesse de m'en inquiéter en entendant la suite.

— ... Balise de guidage automatique CS-K en route. Le Dijar sera guidé, en automatique, vers l'un des cônes de la base. À aucun moment il n'a dû être question de la nouvelle localisation. Pour l'instant, ça va.

Le Dijar manœuvre rapidement et se met en position avant de se laisser tomber vers Vaha. J'ai encore une minute dix.

— À tout le monde, je lance en coupant un instant les écrans intérieurs, à partir de maintenant vous parlez en loy. Ceux qui font partie des sortants, préparez-vous, vérifiez vos enregistreurs et leur synchronisation. N'oubliez pas qu'une fois dans la base, vous devez laisser parler les personnages dont vous jouez le rôle. Si vous avez

quelque chose à me dire, faites-le par geste. Le cerveau du bord ouvrira la porte du sas à la seconde prévue. Vous savez ce que vous avez à faire ensuite. N'oubliez pas que s'il y a de la bagarre, chacun de vous est porteur d'une copie de ma plaque de prise de contrôle, et doit s'efforcer d'aller la placer dans un alvéole de la salle des mémoires. Et, ceux qui restent, défendez le Dijar. Il doit rester en notre pouvoir.

Un coup d'œil à l'écran en face, juste dans les temps.

— « 20 314, reprend la voix du commandant Ioy, je veux me rendre immédiatement dans la salle des mémoires. Ensuite je verrai le chef de base dans la salle de conférence. Vous couperez votre écoute. »

— Reçu, répond HI... mais... reçu.

Les ordres et réponses correspondent parfaitement au dialogue enregistré autrefois. HI semble décontenancé et accepter la situation. Mais ça ne va sûrement pas durer !

Un léger choc. Le Dijar descend dans la cheminée du cône principal de la base.

— Allez, on y va, je dis à Giuse.

On se lève pour cavalier vers l'ascenseur accédant au sas de sortie. Les robots sont là. Lou, Siz, Salvo, Ripou sont vêtus d'une classique combinaison Ioye, avec l'éclair sur la poitrine, insigne de leur grade d'officier navigant. Ils portent un désintégrateur sur la hanche, comme le veut le règlement.

Giuse et moi on commence à se déshabiller pour enfiler les combinaisons que l'on nous tend. J'ai branché les haut-parleurs et je suis le dialogue entre le commandant et HI.

— «... en atmosphère standard. »

— Une désinfection totale a été effectuée récemment, répond HI.

— « Aucune importance, elles ne sont pas efficaces. Nous ne voulons prendre aucun risque. »

D'un geste de la main je fais signe à tout le monde de baisser les visières de casque, et la porte s'ouvre. Voyons, d'après l'enregistrement, le commandant marchait en tête, suivi de deux officiers marchant à la même hauteur, les trois derniers fermant la marche.

J'avance sur la rampe de descente dès que j'entends dans mes écouteurs le signal sonore de mon enregistreur qui me donne le top.

La salle d'arrivée s'éclaire violemment et je découvre une rangée de robots-boules, sur la droite. Aïe, ça je n'aime pas ! Je marche d'un pas décidé. Mais il va y avoir un os. Je ne suis pas censé connaître la base, un robot doit me « conduire » vers la salle des mémoires...

Et je ne peux pas en demander un, ce dialogue ne figure pas dans l'enregistrement ! Il faut absolument que je m'en tienne à ce dialogue, c'est notre assurance-vie. Je me sens transpirer d'un seul coup.

En arrivant au sol, je jette ostensiblement un coup d'œil autour de

moi dans un mouvement d'impatience.

Et un robot-boule se détache, venant vers nous. Contracté au possible, je ne ralentis pas...

Au dernier moment, il a un léger mouvement, et finit par obliquer vers la porte du fond. Au même instant HI parle.

— Suivez le robot, commandant, il va vous conduire.

Je crois bien que je pousse un vrai soupir dans mon casque. Pas passé loin ! Ici, devant les robots-boules, on se faisait massacrer !

À mon tour j'oblique tandis que la voix du commandant loy reprend :

— « Compte rendu d'activité planétaire ? »

La poisse ! Là, ça ne va plus. À l'époque HI avait parlé de Vaha, mais de Vaha À SON EPOQUE. Que va-t-il répondre ? Pour lui, c'est l'occasion de reprendre ses esprits. Il semble hésiter.

— ... Population à l'âge primaire tribale mais... non, ce n'est... enfin la population n'est plus...

Merde, il a repris son contrôle. J'ai trop tiré sur la ficelle !

Je continue à avancer derrière le robot, et, d'un coup de menton j'enclenche la boîte de transfert pour transformer ma voix en celle du commandant loy. Mais déjà l'enregistrement continue, comme si HI avait répondu normalement.

— « Et sur ce continent en particulier ? »

— Mais je vous dis que le temps s'est écoulé. Nous ne sommes plus à votre époque. Il y a quelque chose qui ne va pas...

J'interviens rapidement, tant pis. Je parle sèchement :

— 20 314, vos réponses ne sont pas satisfaisantes ! Je vous ai demandé un rapport, pas des appréciations sur le temps et l'époque, je n'ai pas de conseil à recevoir.

Bon Dieu vite, vite... Et on est encore au dernier niveau. Ah, voilà l'ascenseur, je m'y engouffre.

— Qui êtes-vous ? demande alors HI. Vous ne pouvez pas être loy.

— 20 314, il y a effectivement quelque chose qui ne va pas ici. Vous perdez la tête...

Aïe, là j'ai fait une erreur ! Un Loy n'aurait pas parlé de «tête » à propos d'un cerveau-ordinateur... Ça, c'est Terrien ! J'essaie de corriger aussitôt.

— ... mettez-vous immédiatement en auto-contrôle, je veux entendre vos vérifications de relais.

Je ne quitte pas des yeux les chiffres des niveaux qui défilent dans le cadran sur la paroi de l'ascenseur. Doucement Lou se rapproche de moi, pour me protéger d'une attaque. On dirait que Salvo s'apprête à désintégrer le robot qui tremblote à deux mètres du sol.

— Ce n'est pas possible, lance HI qui semble réfléchir à voix haute...

— Avez-vous noté notre procédure d'arrivée, je le coupe ?

— Oui, mais...

— Etait-elle correcte ?

— Oui, mais maintenant je n'ai plus de certitude de votre identité. Conformément aux instructions générales, je dois vous demander de donner vos références personnelles.

On est enfin arrivés au couloir donnant à la salle des mémoires. La porte est là-bas, à quarante mètres. Je la devine. Encore quelques secondes ! Il faut gagner du temps...

— 20 314, jamais un ordinateur ne m'a demandé un contrôle d'identité. Je vous relève, n'assurez désormais que la marche de routine de la base.

— Vous... vous êtes le Terrien !... Alerte ! Alerte générale !

Un jet d'énergie me frôle le visage. Je fais un bond sur le côté au moment où Salvo tire. Je ne l'ai pas vu prendre son désintégrateur tellement son geste a été rapide. Pas assez pourtant pour abattre le robot-boule avant qu'il ne tire.

Mais son activité a dû perturber le robot-boule puisqu'il m'a manqué. Et maintenant il explose !

— Vite, à la salle, je gueule !

Giuse m'a devancé ; il court devant, à cinq mètres, rapidement dépassé par Siz et Ripou. Lou vient à ma hauteur mais Salvo reste derrière, pour nous protéger par là.

Un embranchement, devant.

Des éclairs fusent, légère lueur mauve. Il doit y avoir des robots-boules dans le coin...

Je stoppe au coin, au moment où Siz et Lou se plantent au milieu de l'embranchement et tirent sans discontinuer. Des explosions violentes !

Ils ont dû les avoir, il faut prendre le risque, je fonce.

Non, il en restait un... je plonge désespérément et tombe au sol, de l'autre côté du couloir, dans un amas de débris. La paroi de gauche s'effondre, coupée à mi-hauteur par un coup de désintégrant. Lou et Siz ripostent au désintégrateur, plus puissant...

Une main m'agrippe et m'aide à me relever. C'est Giuse.

— Vas-y fonce, je lui dis.

Je démarre derrière lui.

Voilà la porte. Il tente de l'ouvrir. Rien.

— Lou, je gueule.

Il me pousse d'un coup d'épaule et balaie la porte d'une rafale qui efface la moitié du montant. J'avance quand quelque chose me pousse dans le dos. Je m'étale et je perçois le faible grésillement d'un désintégrateur en action.

Les rayons passent au-dessus de ma tête et vont frapper trois

robots-boules, dans la salle. Ils étaient en embuscade ! C'est Giuse qui vient de me sauver la peau. Il se tient hébété mais indemne, à côté de Siz qui baisse son arme.

Je secoue la tête et me force à me relever. J'ai les jambes coupées. Je vois Lou passer devant moi et enfoncer quelque chose dans un alvéole...

C'est fini.

Comme si on appuyait sur un bouton, la base devient calme.

Je vais à la paroi et, sans bien savoir pourquoi, glisse ma plaque dans un alvéole vide. Inutile, puisqu'il y en a déjà une, mais j'ai le crâne vide maintenant.

Une main me secoue. Je lève les yeux vers Giuse qui a relevé sa visière.

— Hé, ça va, oui ?

Je hoche la tête lentement.

— Oui, oui, ça va.

Il faut que je me secoue. Je commence à défaire mon casque. Voilà, je me sens mieux. Eh bien, je suis salement secoué ! La réaction, après cette tension des dernières heures.

Il serait quand même plus prudent de vérifier si tout colle.

— HI, j'appelle, tu m'entends ?

Plusieurs secondes s'écoulent et sa voix se fait entendre.

— Oui, je t'entends.

— Tu es guéri, maintenant ? Ça va mieux ?

— Oui... je suis guéri.

— Tu es à mes ordres ? Je peux sortir ?

— Oui, tu ne risques plus rien. Tu sais, je ne pouvais rien faire pour toi. Tu étais l'ennemi.

— Tu te souviens de tout ?

— Oui, absolument de tout. Mes relais d'enregistrement ont fonctionné, il n'y avait que mes ordres qui étaient modifiés. Ta plaque avait beau être effacée, elle restait là et mes circuits étaient perturbés.

— Comme tu dis, « perturbés » ! Mais comment pouvais-tu être mon ennemi ? Est-ce que tu as encore une plaque des Loys ?

— Bien sûr. La première que tu as mise avait une priorité, c'est tout. Tu n'avais jamais enlevé celle des Loys.

Alors là, j'en tombe sur les fesses. Pendant toutes ces années, ces siècles, il y avait une plaque loye, qui risquait de transformer HI en un adversaire terrible, et je vivais tranquillement à côté...

— Tu ne m'avais jamais parlé de ça !

— Je n'en avais pas le droit. Ce sont les ordres permanents.

— Et cette plaque loye... elle est toujours là ?

— Oui.

— Devant moi ?

— Oui.

— Bon Dieu, montre-la-moi.

— C'est elle qui est complètement à droite, la plaque numéro un. Mais elle est scellée, tu ne peux pas l'enlever.

— Que contient-elle exactement ?

— Simplement un ordre d'obéissance permanent aux Mémoires Loys. C'est à moi d'en déduire les ordres que j'ai reçus, en fonction de la façon dont ils ont réagi, dans le passé, dans des circonstances voisines.

— D'où tes « interprétations »... je vois ! Dis à Lou comment faire précisément. Lou, détruis totalement cette plaque !

Il approche, tend son désintégrateur qui crache une fraction de seconde.

— Elle est détruite, dit alors HI.

Curieux, j'ai l'impression qu'il y a du regret dans sa voix... Encore une chose à faire.

— HI, je veux que tu enregistres une autre plaque du même genre définitive, sur ma prise de contrôle, et que tu la fasses sceller ici. Comme ça, tu ne me referas plus jamais ce truc.

— Bien.

— Salvo, tu vérifieras que c'est fait.

Je me retourne vers Giuse, appuyé contre un mur.

— Hé, HI, tu mettras dans cette plaque que Giuse bénéficie des mêmes droits que moi, O.K. ?

— Compris.

— Et, cette fois, tu surveilleras l'état de ma plaque de contrôle régulièrement... Là-dessus je prendrais bien une douche, pas toi, Giuse ?

Il roule des yeux énormes.

— Ah toi ! Tu récupères à une vitesse... Il y a trois minutes, tu étais à ramasser à la petite cuillère et maintenant tu vas prendre une douche. Tu me dégoûtes, tiens !

*

Je suis dans mon lit à flemmarder. Formidable, cette base, quand même. Sans rien faire, je n'ai qu'à parler pour être obéi. Si je le veux, je peux demander à HI de me diffuser n'importe quoi devant moi, en projection tri-dimensionnelle. Holographique, comme on disait autrefois sur Terre.

L'impression qu'il ne s'agit pas d'une image mais de la vraie scène en trois dimensions. C'est vraiment prodigieux. Tiens, j'ai bien envie de faire transformer tous les écrans utilisés, même ceux des Dijar et des modules. C'est une simple adaptation technique. Et ça pourrait

être utile un jour d'avoir le relief exact.

Je reste un moment à réorganiser la base dans ma petite tête, bien au chaud sous mes draps. Chaque soir, je fais programmer une température quasi polaire dans ma chambre. Je dors mieux comme ça.

La porte s'ouvre sur Giuse, habillé de ses vêtements de Pakra.

— Tu sais l'heure qu'il est ?

— M'en fous, et d'ailleurs laquelle ?

— À Pakra, bien sûr.

— Pourquoi tu t'en préoccupes ?

— Je me suis dit qu'on avait quitté les filles bien sèchement. Si on retournait passer quelques jours tranquilles là-bas ?

Je n'aime pas trop ça. Il serait plus difficile de partir ensuite. C'est ce que je dis.

— Pour moi tu n'as rien à craindre, dit-il. Et tu veux pas aller chercher toi-même ton copain Pik ?

Au fond pourquoi pas ? Un dernier tour à cette époque.

— D'accord. Mais auparavant on passe sous régénérateur pour un traitement complet. Il ne faudrait pas qu'on garde des séquelles de ce réveil brutal. Et ensuite on file.

Sitôt habillé, je file dans la salle de contrôle de la base. Je retrouve l'aspect familier de ce centre nerveux, impressionnant, le fauteuil d'où j'ai pris tant de décisions. Je m'y assieds et anime les contrôles. Tout se met à clignoter.

— Alors, HI... ?

— Tu m'en veux, Cal ?

— Ah ça, tu m'as mis hors de moi. Mais c'est fini. Si on faisait un tour d'horizon ?

— Les travaux de remise en état de la base sont en train. Finalement, les dégâts sont uniquement matériels.

— Tu as quand même fait détruire pas mal de robots ! Alors tu vas lancer une nouvelle série. Des boules et surtout des robots vahussis, pour la base.

— Comme ton équipage ?

— C'est ça. À propos, il faut les faire revenir. Tu les stockeras à bord de mon Dijar. Je veux disposer d'une troupe efficace.

— Tu veux d'autres super-robots comme les Dix ? Salvo m'a tout raconté et JI m'a copié ses enregistrements.

— Alors vous voilà copains, maintenant ? Au fond pourquoi pas ? Mais je veux que vous ayez deux circuits parallèles, deux stocks de mémoires, deux séries d'enregistrements. Et je veux que tu installes JI dans un autre Dijar, il sera aux ordres directs de Giuse. Tu lui mettras aussi des robots vahussis. Comme ça, on aura deux Dijars prêts à décoller. Ah, et aussi un système complet de régénération. À part ça, comment marchent les travaux sur la Folle ?

— On arrive au bout. La planète est stabilisée sur une orbite régulière qui lui assurera un climat chaud sur la majeure partie du sol. Il n'y aura que les pôles qui seront froids.

— Et l'atmosphère ?

— J'attends tes ordres. Mais il faudrait attendre que l'orbite soit complètement stabilisée, pour la recréer.

— Combien de temps ?

— Trois ou quatre siècles.

— Alors tu nous réveilleras à cette date, si rien n'est intervenu avant. Mais je voudrais que tu surveilles Nali et Tor. Aide-les si elles en ont besoin. Et aide aussi notre progéniture !

— Bien !

Maintenant je vais m'offrir un petit déjeuner de prince. Tiens, Giuse a eu la même idée. Il est dans la pièce de séjour en face d'assiettes pleines de bonnes choses.

— On partage, matelot ?

— Vas-y, murmure-t-il la bouche pleine.

— On part après.

— Mmm, mmm. Ouais je voudrais me baigner. On reste combien de temps.

— Un jour ou deux, non ?

— Ça me va. Tu sais, c'est marrant, j'ai hâte d'en être à notre prochain réveil. On ira voir comment s'est débrouillée la petite famille ?

— Si tu veux. On ira aussi sur la Folle.

— Pour quoi faire ?

— Il sera temps de lui donner une atmosphère.

— Tu crois que ça marchera ?

— Si la planète ne saute pas, oui.

— Et qu'est-ce que tu en feras.

— Je voudrais « créer » une planète de mes mains. L'ensemencer selon mon goût, disposer les forêts, les sites. En faire un petit paradis. On y amènera des animaux, en calculant notre coup pour faire une chaîne naturelle. On choisira des animaux non dangereux. Le pied, non ?

Il ne répond pas, les yeux dans le vague. Quand il relève enfin la tête, son regard est plein d'étoiles.

— Et tu me dis ça tout tranquillement, en mastiquant un croissant. Est-ce que tu te rends compte qu'on parle d'une planète que tu te proposes de modeler, de faire vivre ? Est-ce que tu te rends compte de ce qui nous arrive ? On t'aurait dit ça sur Terre, tu aurais haussé les épaules. Est-ce que tu imagines la veine qu'on a eue de se retrouver, pour vivre ça ensemble ?

Je ris doucement.

— Tu ne vas pas m'engueuler, non ? Bien sûr que je me rends compte. Tu te prends pour un petit Dieu, c'est ça ?

Il prend une mine dégoûtée en se levant.

— T'es un inconscient, fils-père ! Allez viens avec moi, Siz, mon pote, on va prendre un module rien que pour nous.

Et ils s'en vont bras dessus, bras dessous...

Ce type ! Il a une fraîcheur d'âme ! Un type sain, c'est ça, sain ! Je me lève à mon tour en criant à la cantonade :

— HI, tu gardes la maison pendant notre absence. Ne fais pas de bêtises, hein ?

FIN